

L'Exécuteur [229]

– Le capo de Bornéo

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



LE CAPO DE BORNÉO

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

LE CAPO DE BORNÉO

L'Exécuteur

Vauvenargues

PROLOGUE

« C'est un rempart que notre Dieu... »

Ils chantaient faux, comme d'habitude, mais le révérend Amos Claridge ne s'en souciait pas. Du moment qu'ils chantaient, le reste était sans importance. Les entendre chanter dans cette langue bénie qu'était l'anglais constituait un deuxième miracle, même si Claridge estimait que le mérite en revenait surtout à ceux qui l'avaient précédé dans la région. Mais il voyait bien que ses prédécesseurs n'avaient pas obtenu que de bons résultats, à en juger par les blasphèmes qui émaillaient les conversations des indigènes, et dont ces âmes ignorantes ne semblaient même pas s'apercevoir.

« ... une invincible armure. »

Claridge éleva la voix avec les autres. Il n'était pas lui-même le meilleur des chanteurs. Pas même le meilleur de sa promotion à l'institut Biblique de Trenton-Sowers en l'an du Seigneur 1980, pour être honnête. Mais il pouvait soutenir une mélodie avec les meilleurs, en y mettant de l'énergie, et n'abandonnait pas avant que la dernière note se soit élevée, forte et claire, dans la brise.

Il dirigeait l'hymne avec entrain, aimant les visages tournés vers lui, à peine conscient de leur couleur maintenant, après toutes les épreuves qu'ils avaient traversées ensemble. Ils étaient ses ouailles – ou une partie de son troupeau, en tout cas –, et il chérissait chacun d'entre eux.

Il avait fait un long chemin depuis les plaines du Nebraska balayées par les vents, d'où il avait entamé son voyage spirituel. Ils étaient bien loin aujourd'hui, les draps propres et les hamburgers estampillés par le ministère de l'Agriculture. Et plus loin encore, sa famille et ses amis, ceux qui l'avaient soutenu comme ceux qui avaient émis des doutes sur sa décision.

Merilee, elle, n'avait jamais émis de doute, elle n'avait jamais tenté de le faire changer d'avis, et il lui en était très reconnaissant.

Le changement avait été radical, sans aucun doute, mais un appel de Dieu est une chose rare. Peu de pasteurs l'entendaient *réellement* au cours de leur vie, malgré tout ce qu'ils pouvaient proclamer depuis leur

chaire ou leur studio de télévision. Claridge n'aimait pas juger son prochain, mais il savait que certains de ses collègues mentaient comme des arracheurs de dents lorsqu'ils prétendaient que Jésus leur avait ordonné de demander de l'argent à des croyants pour construire une nouvelle église dans les quartiers riches. Ils pouvaient citer les Évangiles tant qu'ils voulaient entre deux coupures publicitaires, Claridge ne pourrait jamais faire confiance à un pasteur qui donnait un prix à la parole de Dieu.

Il n'aimait pas juger, mais il connaissait sa Bible. Il était docteur en théologie, comme en attestait le document qu'on lui avait remis à Trenton-Sowers, mais il ne supportait pas d'être présenté comme « le révérend docteur ». À vrai dire, il ne se sentait pas très à l'aise avec ce titre de « révérend », car il avait toujours considéré que la révérence n'était due qu'à Dieu seul. Mais ses ouailles devaient bien lui donner un nom, n'est-ce pas ?

Ses ouailles terminèrent l'hymne sur une note enthousiaste, et Claridge se joignit à leurs applaudissements destinés à eux-mêmes, étrange coutume locale mais qui, à ses yeux, ne gâtait pas la solennité de l'occasion.

CHAPITRE PREMIER

Shaitan Takeri aimait la jungle comme on aime une femme, une alliée. Il comptait sur elle pour le protéger et dissimuler ses traces aux hommes qui ne rêvaient que de l'exterminer, mais ce n'était pas une raison pour apprécier la chaleur, la boue et toutes ces sacrées mouches. Il les supportait – comme il supportait les serpents, tiques, sangsues, araignées et mille autres irritations quotidiennes – parce que, sans elles, la jungle aurait été un terrain de jeu, et ceux qui le chassaient n'auraient jamais renoncé avant de l'avoir retrouvé pour en finir avec lui.

La jungle était son refuge, et elle lui offrait parfois des occasions en or.

Ils avaient commencé leur marche à l'aube, sachant exactement où trouver les cibles. C'était la même chose tous les dimanches, quelle que soit la saison, humide ou sèche. Les deux Américains n'auraient manqué pour rien au monde cette occasion d'empoisonner les esprits indigènes.

Les fanatiques étaient prévisibles. Shaitan Takeri avait appris cette leçon à la dure, et l'avait digérée. Il se faisait fort d'éviter les erreurs qui menaient les autres à leur perte.

Ils étaient encore à quelques kilomètres du village quand ils rencontrèrent les deux traînants. Sans doute deux resquilleurs du dimanche matin, un couple qui s'était écarté des autres pour éviter la cérémonie et s'offrir un moment d'intimité. Takeri n'eut pas à leur demander ce qu'ils faisaient : il vit le jeune homme se baisser pour relever son pantalon et le rajuster maladroitement, tandis que la jeune fille se relevait en titubant et se couvrait le visage de ses mains.

Takeri les aurait peut-être laissés en vie, mais le jeune homme fit l'imbécile. Au lieu de se contenter d'attacher son pantalon, il se sentit obligé de jouer les héros, et tendit la main vers le couteau accroché à sa ceinture. Les éclaireurs de Takeri étaient entraînés à agir sans hésitation ni remords. L'un d'eux tira, atteignant le jeune homme en pleine poitrine avant même que la lame ne soit sortie de son fourreau.

La fille poussa un cri de terreur et de détresse, mais ça n'avait plus

d'importance : tous les habitants du village avaient dû entendre le coup de feu ; peut-être se préparaient-ils déjà à se défendre.

Takeri tua lui-même la fille, parce qu'il était le genre de boss à montrer l'exemple. Ses hommes se gardèrent bien de protester ou de faire du sentiment en la voyant s'effondrer. Ils avaient une mission à accomplir, et pas de temps à perdre.

Le groupe entama une course effrénée à travers la jungle, et ne ralentit qu'aux abords du village. C'était là que les villageois ouvriraient le feu, s'ils comptaient repousser des envahisseurs. Mais il n'y eut pas de coups de feu, seulement des familles qui les attendaient, l'air terrifié, dansant nerveusement d'un pied sur l'autre comme si le sol était devenu brûlant sous leurs pieds.

C'est alors que Takeri vit les cibles s'avancer, côte à côte. Ils lui facilitaient la tâche, alors qu'ils auraient pu s'enfuir et se cacher quelque part, l'obligeant à organiser une battue. C'était une marque d'arrogance de la part de deux Américains désarmés, songea Takeri, que de croire qu'ils pouvaient intimider ses hommes.

Aujourd'hui, il leur prouverait qu'ils avaient tort.

Les hommes de Takeri se déployèrent en éventail, conformément au plan. Il n'allait pas se laisser surprendre par des tireurs embusqués, et ne laisserait pas les deux Américains le distraire pendant que la mort se glissait derrière lui pour venir lui taper sur l'épaule.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme blanc, se plaçant devant les autres, au centre du groupe. Pourquoi venez-vous déranger ces gens ?

— Vous devez être le pasteur, dit Takeri, heureux de cette occasion de pratiquer de nouveau son anglais.

— Je suis le révérend Amos Claridge, en effet.

— Et cette dame est sans doute votre épouse ?

— Je répète ma question...

— C'est moi qui pose les questions ici, coupa Takeri, en ricanant. Répondez et tenez-vous tranquille !

— Si vous croyez que...

Takeri releva l'AK-47 accroché à sa hanche et enfonça la crosse dans le ventre du Blanc, le réduisant brusquement au silence. Claridge se plia en deux, suffoquant, et tomba à genoux. Sa femme glapit comme un animal terrifié et s'agenouilla près de lui, pendant que les autres restaient bouche bée face à un cercle de fusils.

Takeri fit face aux paysans et s'adressa à eux dans leur langue.

— Vous êtes des idiots, leur dit-il, de laisser ces étrangers vous farcir le crâne d'histoires à dormir debout pendant que les riches de Jakarta volent votre pain et asservissent vos enfants.

Takeri se pencha, saisit la Bible cornée dans la main du pasteur, puis la brandit au-dessus de sa tête.

— Vous croyez vraiment que ce bouquin vous sauvera ? Qui le croit ?

Levez la main !

Trois mains se dressèrent immédiatement, serrant des Bibles. Lentement, tandis qu'il parcourait le groupe du regard, quelques autres mains se levèrent. Finalement, Takeri en compta douze.

— Ah, je vois, fit-il. Les douze apôtres, c'est ça ? Très bien. Voyons si votre foi résiste quand elle est mise à l'épreuve.

Merilee Claridge était habituée à vivre à la dure et à se passer de certains luxes – non, d'éléments indispensables – de l'existence. Elle avait appris à sublimer ses envies et ses rêves, à se fier à l'interprétation des Saintes Écritures selon son époux. Cette foi lui avait été bien utile dans leurs voyages, à des moments où elle aurait pu avoir peur.

Mais sa foi ne l'avait pas préparée à cette terreur folle.

Figée sur place, agenouillée aux côtés de son mari écroulé, elle vit les tueurs séparer des autres une douzaine de leurs fidèles. Elle n'avait pas compris un mot de ce qu'avait dit leur chef en frappant Amos, mais, apparemment, il avait posé une question. Douze des villageois avaient levé la main, et on les avait isolés du groupe et rassemblés sans ménagement à l'écart. Les autres restaient sur place en murmurant avec agitation, mais ne pouvaient rien faire face à tant d'hommes armés.

Des bandits revenaient maintenant après avoir fouillé le village, poussant devant eux d'autres paysans. La leçon de catéchisme n'avait pas attiré un public très nombreux, comme toujours d'ailleurs, mais ils obtenaient de meilleurs résultats, ici et dans les autres villages, ces derniers temps. En voyant arriver ces nouveaux hommes armés, elle espérait seulement que tout ce travail n'aurait pas été vain.

Le village était petit, moins de soixante habitants permanents, si insignifiant qu'il n'avait même pas reçu de nom. Merilee Claridge aurait voulu qu'il en ait un, pour que les événements que le Seigneur autoriserait maintenant à se produire, quels qu'ils soient, puissent être commémorés dans les formes par des prières et des chants.

« Mais c'est trop tard. Personne ne peut plus nous entendre ni nous aider. »

À cette pensée, elle eut honte de douter de Dieu. Il savait tout, voyait tous les hommes et chacun de leurs actes. Malheureusement, se dit-elle, il y avait un monde entre voir et tendre une main secourable.

« Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Mais elle ne pouvait rien faire.

Elle entoura d'un bras les épaules de son mari, le sentit trembler tandis qu'il s'affaissait contre elle. Elle se demanda si c'était la douleur, ou s'il avait peur. Où était passée sa force vertueuse, au moment où ils en avaient le plus besoin ?

Se penchant vers lui, elle lui murmura à l'oreille :

— Il faut faire quelque chose, Amos !

— Chut ! souffla-t-il. Que pouvons-nous faire d'autre que prier ?

— Nous pouvons au moins nous tenir droits, répondit-elle.

Elle s'était levée tout en parlant, le forçant à en faire autant, et se demanda pourquoi il ne pouvait pas la regarder en face.

Peut-être que ce qui se passait autour d'eux retenait toute son attention. Serrés l'un contre l'autre, ils virent les hommes armés obliger leurs douze prisonniers à former un rang inégal, debout épaule contre épaule au milieu de la piste qui tenait lieu de rue principale au village. Ces élus, qui s'étaient pour ainsi dire portés candidats en répondant à une question, semblaient plus désorientés qu'effrayés. Merilee Claridge ne comprenait pas pourquoi ils avaient été choisis, ni quel sort leur était réservé. Mais, au vu du regard que leur lançait le chef des bandits, elle redoutait le pire.

C'était un regard vide, presque sans âme, si l'on pouvait être dénué d'âme sur la Terre de Dieu. Elle se demanda brièvement si le chef était possédé, mais connaissait assez la vie pour savoir que les êtres humains étaient capables de commettre d'eux-mêmes n'importe quelle action mauvaise. Ils étaient peut-être poussés par Satan, mais il n'était pas nécessaire qu'un démon soit perché sur leur épaule pour provoquer un crime abominable de plus.

Quel serait-il aujourd'hui ?

Son mari marmonna quelque chose d'indistinct. Se penchant vers lui, elle demanda :

— Comment, Amos ? Que disais-tu ?

— Les aider... nous devons...

Il sembla à Merilee que le coup qu'il avait pris à l'estomac lui était monté au cerveau, brouillant sa syntaxe et ses idées. Comment pouvaient-ils aider les villageois contre tant d'hommes armés ?

« Nous allons prier », se dit-elle.

Serrant férocement la main de son époux, elle ferma les yeux, inclina la tête et se mit à psalmodier à voix haute.

— Notre Père qui es aux cieux, entends-nous dans cette épreuve et viens en aide à ceux...

Un rire cruel lui écorcha les oreilles. À contrecœur et sans cesser de prier, elle entrouvrit les yeux, juste assez pour voir le chef des bandits qui l'observait en souriant largement. Il se tourna à demi vers le rang de villageois qui lui faisaient face, brandissant son arme, et aboya un ordre à leur adresse dans la langue chantante des îles. Il dut se répéter, s'approchant d'eux pour souligner ses paroles, avant qu'ils n'obéissent. Ils se mirent à parler, plus ou moins à l'unisson. Il fallut encore un instant à Merilee pour démêler le brouhaha de leurs voix et comprendre ce qu'ils disaient.

Ils récitèrent le Notre Père. Leur bourreau leur avait ordonné de prier.

Merilee resta là, tremblante, serrant la main gauche de son mari assez fort pour le faire grimacer, et continuant à prier sans avoir vraiment conscience de ses propres paroles. Dans sa confusion, il aurait même pu s'agir de jurons. Elle ne pouvait pas s'arrêter de parler, pas plus qu'elle ne trouvait la force de s'interposer entre ces bandits et les pauvres paroissiens de son mari.

Ils en étaient à la moitié de cette prière simple. « Oui, bien que je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, car tu es à mes côtés... »

Shaitan Takeri choisit son moment, attendit ces paroles précises pour appuyer sur la détente de son AK-47, balayant la petite rangée de cibles de gauche à droite. Ils se pliaient déjà en deux et tombaient à terre quand ses camarades se joignirent à lui, le feu croisé des tirs automatiques abattant certaines cibles et en maintenant d'autres debout dans une danse mortelle et saccadée, accompagnée par les hurlements des villageois les plus proches.

Le tout ne dura pas plus de dix secondes, probablement moins. Le dernier corps s'effondra comme un tas de chiffons, tandis que Takeri se tournait face aux intrus.

— Vous voyez, leur dit-il en s'approchant, vos prières pleurnichardes sont inutiles ici. Dans ce monde, vous ne bénéficiez d'aucune protection. Vous venez avec nous parce que je l'ordonne, et vous ferez ce que je vous dis.

— Où allez-vous nous emmener ? demanda l'homme blanc.

— Vous voulez un autre coup dans l'estomac ? ricana Takeri. Ce n'est pas votre affaire. Je vous emmène où je veux, je fais de vous ce que je veux. Si vous avez de la chance, peut-être que quelqu'un voudra vous récupérer. Peut-être que votre pays paiera pour que je vous renvoie chez vous.

— Une rançon ?

Takeri haussa les épaules.

— Même une vieille chose usée comme vous doit avoir une certaine valeur, non ?

Le prêcheur sourit à travers ses larmes et secoua la tête.

— Vous vous trompez, dit-il. Le gouvernement américain ne paiera pas un sou pour nous. Quant à mon Église, elle n'a pas les moyens...

— Alors vous mourrez, le coupa Takeri. Quand je déciderai que le moment est venu, vous rejoindrez les autres et rencontrerez votre dieu ! Mais, qui sait, peut-être avez-vous de la valeur après tout. Que je n'ai pas fait tout ça pour rien...

Les épaules de l'homme blanc s'affaissèrent. Il se tourna vers sa

femme :

— Je suis désolé, Merilee, dit-il. Il fait erreur. Si seulement je...

Cette fois, Takeri le frappa à la tête. Pas assez fort pour lui fracturer le crâne, mais suffisamment pour lui faire perdre conscience et lui garantir un bon mal de crâne lorsque le missionnaire reprendrait ses esprits. La femme pleurait en silence, faisant preuve de plus de force que le tueur n'en avait constaté chez son mari, mais malgré tout d'une faiblesse pitoyable selon les critères de la jungle. Il espérait que la rançon serait versée rapidement, avant qu'ils ne se ratatinent et ne meurent par manque de courage.

En attendant...

Takeri aboya des ordres, dispersant ses hommes à travers le village pour qu'ils récupèrent tout éventuel objet de valeur. Il devrait les fouiller plus tard, et s'assurer qu'ils n'avaient pas gardé pour eux-mêmes quelque chose qui permettrait de grossir son pactole, mais il n'espérait pas grand-chose d'un village de cette taille. Peut-être un peu d'argent, de la nourriture pour la route. Rien d'important.

Quoi qu'il en soit, cette fouille était nécessaire, tout comme les exécutions. Normalement, ses hommes avaient pour consigne de traiter les paysans avec respect et de tenter de les gagner à leur cause, d'en faire des alliés. Mais il en allait autrement quand ses compatriotes adoptaient des croyances étrangères et tournaient le dos aux traditions de leur patrie pour faire plaisir à des étrangers. Les États-Unis étaient l'ennemi de Shaitan Takeri. Leur gouvernement soutenait les salauds de Jakarta et fermait les yeux sur leurs atrocités tout en pillant les ressources naturelles du pays. Les gros ne cessaient d'engraisser, tandis que quatre-vingt-dix pour cent de la population vivait dans une pauvreté innommable, abrutie par des fables prétendant qu'une vie meilleure les attendait après leur mort.

Foutaises ! La vie était ce qu'on en faisait, et il avait bien l'intention d'en tirer le maximum !

Takeri n'éprouvait aucune sympathie pour ceux qui se soumettaient de leur plein gré à des tyrans, encore moins pour ceux qui faisaient des courbettes à des dieux importés par ces mêmes étrangers qui les volaient sans vergogne et réduisaient leurs enfants en esclavage. S'il fallait répandre le sang pour leur ouvrir les yeux, tant pis. Il en était capable.

Et s'il pouvait en tirer un gros bénéfice en même temps, où était le mal ?

La révolution était une aventure risquée, mais c'était la seule possibilité de faire fortune dans ce coin retiré du monde. Takeri mettait chaque jour sa vie en danger, pour des gens qu'il ne connaissait pas et ne connaîtrait jamais. La plupart d'entre eux ignoraient jusqu'à son existence. Ils passaient leur vie dans un morne néant, servant des

maîtres qui les méprisaient, sans jamais vraiment rêver à des jours meilleurs. Alors il n'allait pas culpabiliser pour les quelques plaisirs personnels qu'il pouvait s'offrir au passage.

Son pays et son peuple lui devaient bien ça.

Ses hommes étaient des vétérans du pillage. Ils trouveraient tout ce qui pouvait être caché dans ce village, et s'en empareraient... pour la révolution. Plus tard, lorsqu'il aurait l'occasion d'examiner leur butin, Takeri déciderait de ce qu'il voulait garder pour lui-même. Et aucun d'eux ne discuterait son jugement. Ils le connaissaient trop bien pour prendre un tel risque.

Il attendit, observant la femme au côté de son mari prostré. Elle était vieille, peut-être deux fois plus âgée que Takeri, et son mari encore plus vieux. Qu'est-ce qui leur avait pris de quitter leur foyer et de partir à l'autre bout du monde ? Espéraient-ils y faire fortune, ou étaient-ils assez crédules pour se persuader que leurs boniments superstitieux pouvaient améliorer le sort des paysans dans un pays auquel ils ne comprenaient rien ?

Quelle stupidité ! Cette idée raviva la colère de Takeri, mais il se maîtrisa. Les prisonniers devaient être en bon état, lorsqu'il formulerait ses exigences. Quant à ce qui leur arriverait après... ce n'était pas vraiment son problème.

Le village n'abritait aucun secret digne de ce nom, en tout cas aucun trésor caché, ni des armes que les pillards auraient pu récupérer. Ils terminaient leur fouille quand Amos Claridge se réveilla, une douleur atroce à la tête, soutenu par sa femme, dont les chaudes larmes lui baignaient le visage.

— Ne bouge pas, lui dit-elle. Tu es peut-être blessé.

— Je vais bien, répondit-il sans en croire un mot.

Il remua et le regretta immédiatement, s'écartant de sa femme juste à temps pour lui épargner le flot de bile qui lui brûlait la gorge. Sa douleur redoubla sous l'effort, battant au même rythme que ses pulsations cardiaques et provoquant une nouvelle nausée. Lorsqu'elle fut passée, Claridge se sentit mieux, mais à peine. Il rejoignit Merilee à quatre pattes, ne faisant pas confiance à ses jambes pour le soutenir.

Il renifla quelque chose, se concentra, respirant lentement, tentant de faire le tri dans cet âcre mélange d'odeurs. Une odeur de poudre, et l'odeur provoquée par le relâchement des intestins et des vessies lors d'un traumatisme. Un bref instant, Amos Claridge redouta de s'être souillé lorsqu'il avait perdu conscience, puis comprit que l'odeur était bien trop forte pour ça – et pourtant éloignée de l'endroit où il se trouvait. Il y avait une autre odeur qu'il eut d'abord du mal à situer, métallique, lui rappelant des pièces de monnaie ou...

Du sang.

Tout cela pour rien, parce qu'un imbécile s'imaginait que Claridge et son épouse pouvaient rapporter de l'argent pour une cause tordue. Quand leur ennemi réaliserait son erreur, il n'aurait plus d'autre recours que de les tuer.

« Qu'est-ce que je mérite de plus ? » s'interrogea Claridge. Les vies perdues de ses paroissiens n'étaient-elles pas un fardeau pour son âme ? Sans lui et son intrusion dans leur existence simple, ne seraient-ils pas toujours en vie ?

— C'est ma faute, se dit-il, mais il réalisa qu'il avait prononcé ces mots à haute voix quand Merilee lui répondit.

— Ce n'est pas ta faute, le reprit-elle. Tu ne dois pas croire cela, Amos. Être un homme de Dieu te donne du pouvoir, je te l'accorde, mais tu ne peux pas empêcher les crimes des autres quand ils ont des mitraillettes alors que tu n'es armé que d'une Bible.

— C'était pourtant suffisant autrefois, répondit-il en pleurant.

— Va dire cela aux martyrs, Amos. Ont-ils eu tort de faire confiance à Dieu et de se sacrifier ? Ses voies sont impénétrables.

— Ce n'est pas mon sacrifice qui me trouble, dit-il. Ces gens...

— Ont été fidèles à leurs convictions, l'interrompit-elle. Ils ont choisi le Seigneur, et je suis certaine qu'il les accueille au Paradis en ce moment même.

— J'aimerais avoir ta force.

— Mais tu l'as, dit-elle. Tu me l'as prouvé d'innombrables fois.

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, les pillards revinrent en désordre du village, l'air sombre et déçus de leur seconde fouille infructueuse. Claridge se redressa péniblement. Quoi qu'il arrive maintenant, il affronterait au moins cette épreuve debout, comme un homme.

Celui qui semblait leur chef se planta devant eux, souriant en dépit de sa déception face au maigre butin récupéré.

— C'est une bonne chose que vous soyez prêts, leur dit-il. Nous avons beaucoup de chemin à faire avant la tombée de la nuit, et vous ne devez pas nous ralentir.

Il claqua des doigts et deux hommes s'avancèrent. L'un d'eux tenait des menottes au bout des doigts tandis que l'autre déroulait une longueur de chaîne rouillée qu'il portait autour de la poitrine. Claridge resta impuissant tandis que les menottes étaient serrées autour de ses poignets, Merilee subissant le même sort. La chaîne fut enroulée autour de sa taille, cadénassée dans son dos, puis attachée de la même manière sur le corps de sa compagne.

— Allons-y, ordonna le chef. Vous suivez le rythme ou je trouverai le moyen de vous faire marcher, O.K. ?

— Je veux ma Bible, lui répondit Claridge.

— Vos balivernes ne vous seront plus d'aucun secours, répliqua le

bandit. Avancez !

Les hommes les bousculèrent et les poussèrent jusqu'à ce que Claridge comprenne que toute résistance supplémentaire risquait de provoquer de nouveaux coups. Songeant à Merilee, il emboîta le pas aux soldats, s'enfonçant dans la jungle derrière ses ravisseurs. Il se retourna une fois et vit les villageois qui le regardaient. Quelques-uns tenaient encore leur Bible devant eux, comme un bouclier. Les corps recroquevillés de leurs compagnons à terre témoignaient silencieusement de son échec.

C'est alors, au moment où la forêt se refermait derrière eux masquant le minuscule village, que le révérend Amos Claridge entendit ses ouailles se mettre à chanter.

« C'est un rempart que notre Dieu... »

Silencieusement, désespérément, il se mit à prier.

CHAPITRE II

L'appareil était un Cessna Conquest II équipé pour le saut en parachute : les sièges des passagers avaient été retirés et remplacés par des bancs métalliques, n'offrant aucun confort excessif aux casse-cou qui s'embarquaient pour un aller simple. La porte réservée aux sauts était ouverte, son panneau retiré avant le décollage, laissant pénétrer le hurlement du vent et le grondement des deux moteurs à hélices.

Il faisait froid à deux mille cinq cents mètres d'altitude, mais Mack Bolan en était à peine conscient dans sa combinaison isolante, que recouvrait un treillis militaire de camouflage. Ses jambes de pantalon étaient insérées dans de hautes bottes, et des gants lui couvraient les poignets jusqu'aux manches. Des lunettes de ski en néoprène complétaient sa tenue, et protégeraient son visage contre le froid et contre le vent cinglant lors de la descente en parachute.

Son équipement était lourd, mais il en avait vu d'autres. Deux parachutes, ventral et dorsal, en formaient l'essentiel, deux chances de descendre en douceur avant d'atteindre la voûte des arbres à quatre cents km/h et de la traverser comme une balle à travers la végétation. Si les deux parachutes le trahissaient, il était mort, et tout serait dit.

Ils ne le trahiraient pas.

Il n'avait jamais eu de problème jusque-là, et il avait plié les deux parachutes lui-même, comme toujours. Il n'y avait aucune raison de penser que l'un de ses parachutes ne s'ouvrirait pas sur commande. Quant au risque d'un double échec, il était pratiquement nul.

Il n'avait donc à se préoccuper que de tout le reste.

Le saut HALO – haute altitude, ouverture tardive – serait le plus facile. Mais, lorsque le Guerrier poserait les pieds sur la terre ferme, débiterait la partie difficile de son blitz.

Sauf si quelqu'un le voyait descendre, bien sûr.

Dans ce cas, ils pourraient repérer sa position, et peut-être organiser un comité d'accueil au sol, s'ils étaient suffisamment proches. Ou même s'épargner cette peine et le saupoudrer à la mitrailleuse avant son atterrissage.

C'était l'option la plus simple, et, pour cette raison, Bolan avait opté

pour le saut HALO. L'ouverture tardive du parachute permettait de s'exposer le plus tard possible aux guetteurs, leur laissant moins de temps pour évaluer sa trajectoire et envoyer une armée le cueillir, si par hasard quelqu'un l'apercevait.

À son avis, cela n'arriverait pas ; il estimait à quatre-vingt-dix pour cent ses chances de ne pas être repéré. La plupart des gens ne se promenaient pas la tête levée vers le ciel sans raison précise, surtout s'ils marchaient dans une jungle semée de pièges et d'animaux dangereux. Il leur faudrait une bonne raison pour lever les yeux, et c'était là que le saut HALO se révélait particulièrement utile. Du fait de la haute altitude, le bruit des moteurs serait moins audible du sol, une raison de moins pour scruter le ciel à la recherche d'un avion.

La jungle aussi le servirait. Les observateurs avaient besoin d'une vue dégagée du ciel, ce qui impliquait de percer la voûte des arbres depuis le sol, de dix à trente mètres sous la canopée. Il leur faudrait un guetteur perché sur un mirador ou au sommet d'une montagne pour le voir arriver.

Bolan reconsidéra les probabilités, estima qu'il avait bien quatre-vingt-dix pour cent de chances d'arriver au sol sans être repéré. Mais à partir de là, tout pouvait arriver.

Il se leva de son banc et se dirigea vers le cockpit. Outre les parachutes, l'Exécuteur était lesté d'un fusil d'assaut Steyr AUG, d'un pistolet semi-automatique Glock 17 muni d'un silencieux, de multiples cartouches de rechange pour les deux armes, de dix grenades à fragmentation, d'un couteau de chasse qui faisait office d'outil et d'arme de combat rapproché, d'un équipement miniature de communications par satellite, d'une pelle, de deux gamelles d'eau, d'une trousse de premiers secours et d'une semaine de repas prêts à consommer. Ce matériel doublait pratiquement son poids, et Bolan avait l'impression de marcher sous l'eau. Il avait hâte d'atterrir et de se débarrasser de ses deux parachutes.

Quant au reste du matériel, il savait qu'il s'allégerait rapidement à mesure qu'il consommerait la nourriture et l'eau, utiliserait ses munitions et ses grenades. Avant la fin de son blitz, il souhaiterait peut-être pouvoir récupérer une partie de ce poids, mais le réapprovisionnement était un autre problème qu'il devrait affronter au sol. Car, une fois qu'il aurait sauté, Mack Bolan se retrouverait vraiment livré à lui-même.

Jack Grimaldi entendit ou sentit Bolan approcher, et se tourna à demi sur son siège pour lui adresser un sourire.

— Dix minutes, à peu de choses près, annonça-t-il en élevant la voix pour couvrir le bruit du vent et des moteurs.

— D'accord.

— Prêt ? demanda son vieux complice.

— Aussi prêt que possible.

Il passa d'abord en revue les informations utiles. La grande île de Bornéo était divisée en trois. Les deux tiers qu'on appelait Kalimantan appartenaient à l'Indonésie. Le reste appartenait à la Malaisie, à l'exception de six mille kilomètres carrés sur la côte Nord, qui constituaient l'État souverain de Brunei. Bolan devait sauter sur Kalimantan, au sud-est de l'épine dorsale montagneuse de l'île, où la population était rare et dispersée.

Cela ne signifiait pas qu'il aurait la jungle pour lui tout seul, loin de là.

Il récapitulait mentalement les données importantes – cibles et coordonnées, horaires et tout le reste – lorsque la voix de Grimaldi interrompit sa concentration.

— Deux minutes !

— O.K., Jack.

Il donna une tape sur l'épaule de Grimaldi, leva brièvement les pouces et retourna vers la porte ouverte du côté tribord de l'avion. Un vent hurlant l'y attendait, tirant sur son matériel et ses vêtements, le pressant de franchir le dernier pas.

Il n'entendait plus Grimaldi maintenant, et n'en avait pas besoin. Les chiffres défilaient dans la tête de Bolan, qui savait exactement à quel moment il devrait sauter. Sous ses pieds, des nuages masquaient sa cible. Pour ce qu'il en savait, il n'y avait peut-être au-dessous qu'une vaste étendue d'eau. Il devrait percer ce voile avant de commencer à s'orienter.

Un demi-sourire carnassier sur le visage, il sauta dans le vide.

L'ami Jack savait qu'il lui serait impossible de sentir le moment exact où Bolan quitterait l'avion. Le poids d'un corps humain en plus ou en moins ne faisait aucune différence dans le maniement ou les performances de l'appareil. Pourtant, il le sentit. Il n'eut pas à se retourner pour examiner la cabine passagers en survolant la zone de largage.

Elle était vide, sans aucun doute possible. L'Exécuteur avait sauté.

Grimaldi fit décrire au Cessna un large cercle, l'inclinant doucement pour l'orienter est-nord-est. Il survolerait bientôt le détroit de Macassar, et s'offrirait peut-être une partie des Célèbes en ramenant l'appareil à sa base de départ de Mindanao, aux Philippines. Il ne présentait aucune menace pour qui que ce soit : on pouvait le prendre pour un touriste qui tuait le temps et gaspillait ses dollars, ou pour un médecin de brousse effectuant sa tournée. Les radars de surveillance le détecteraient peut-être, mais il n'y avait aucune raison pour qu'on l'interroge par radio, encore moins pour que des chasseurs le poursuivent. De petits appareils du même genre se déplaçaient chaque

jour à travers les îles sans rencontrer le moindre problème.

Grimaldi connaissait l'essentiel du job qui amenait Bolan dans ce coin perdu, mais ignorait ce qui attendait son vieux copain au sol. Le Guerrier non plus n'en savait rien, à vrai dire. Il avait un objectif, mais tout pouvait arriver dès l'instant où il tomberait du ciel. Les îles couvertes de jungle réservaient toutes sortes de surprises, même sans comité d'accueil hostile, et l'archipel indonésien recelait plus de secrets que la plupart des autres. Des tribus perdues, peut-être, et des animaux peu courtois. Qu'est-ce qui attendait Bolan en bas, sous la voûte verdoyante de la jungle ? Peut-être rien. Peut-être une armée. Auquel cas, Grimaldi avait presque pitié pour l'ennemi.

Presque, mais pas tout à fait.

Son propre rôle dans cette mission était très limité. Il devait faire sa livraison – dans le cas présent, un seul homme – au-dessus d'un point spécifique, à une heure précise. Il n'était, cette fois, qu'un garçon de courses amélioré. Son travail était terminé.

Mais il n'était pas obligé d'aimer ça.

Bolan et Grimaldi se connaissaient depuis très longtemps – depuis le début, d'une certaine manière. Sa vie ne le menait nulle part sauf à la case prison lorsqu'il avait rencontré le Guerrier, mais celui-ci lui avait fait prendre une autre direction, et jamais il ne l'avait regretté. Un train d'enfer dès le départ, et pas le temps de s'ennuyer. Même les moments passés au sol pouvaient être critiques.

Comme maintenant.

La détente ne figurait pas au menu de Grimaldi, même s'il avait terminé son travail et n'avait plus rien à faire jusqu'à ce que Bolan soit prêt à rentrer à la maison. Le moment venu, le pilote ne serait pas alerté par Bornéo, mais plutôt par la base militaire américaine de Subie Bay – à supposer que le matériel de communication par satellite emporté par l'Exécuteur fonctionne bien et ne subisse pas un coup fatal entre-temps.

Si Mack perdait ses moyens de communication là-dedans, la partie serait proche d'être perdue, songea Grimaldi.

« Ne pense pas comme ça », se corrigea-t-il. Le négativisme était comme une drogue, et même s'il n'était pas assez naïf pour croire que la pensée positive déterminait l'issue des événements, il savait par expérience que le défaitisme pouvait vite provoquer des catastrophes. S'il avait été au sol avec Bolan...

Mais telles n'étaient pas les règles du jeu. Grimaldi avait les ailes, et Bolan transportait la charge utile. Leurs fonctions étaient distinctes et séparées. Grimaldi avait lui aussi passé du temps sous le feu de l'ennemi, mais cela se résumait habituellement à des combats aériens ou des mitraillages en rase-mottes, tirant sur des fourmis à mille mètres de distance.

Les combats de Bolan, en revanche, étaient généralement rapprochés et individuels. Et, souvent, comme cette fois-ci, il ne s'agissait pas simplement de trouver les ennemis et de les abattre. Il y avait des vies innocentes en jeu, et le job de Bolan relevait autant de l'extraction que de l'exécution.

Sergent Miséricorde.

C'était ainsi que certains de ses compagnons avaient surnommé le Guerrier au cours d'une autre guerre, dans une autre vie. Il y avait bien longtemps et cela se passait très loin, mais l'homme n'avait pas changé pour l'essentiel. Il restait un soldat redoutable doublé d'une âme charitable, prêt à risquer sa vie pour les autres sans la moindre hésitation.

Quel gâchis ce serait s'il se retrouvait perdu à Bornéo, alors qu'il faisait le ménage à la place des gratte-papier du gouvernement qui n'avaient pas assez de *cojones* pour faire eux-mêmes leur sale boulot. C'était pourtant ce genre de boulot qui revenait trop souvent à Bolan.

Arriver, se couvrir de sang et repartir.

Grimaldi faisait sa part chaque fois que c'était possible, comme tous ceux qui attendent de servir. Mais il n'était pas obligé d'apprécier l'attente.

Lorsque Mack Bolan sauta, le premier assaut du vent ressemblait moins à une gifle qu'à un coup de poing dans le ventre. Les sauts se passaient toujours de la même manière : l'euphorie initiale était rapidement suivie d'un soubresaut lorsque le vent s'emparait de lui et le secouait, rappelant à l'Exécuteur qui était le patron.

Il prit la pose, bras repliés sur les flancs, tête baissée. Il était un boulet de canon fendant l'air, les nuages se précipitant à sa rencontre comme un sol massif. Il aurait pu s'en émouvoir, mais avait assez l'habitude de sauter pour savoir que les nuages ne présentaient aucune menace s'ils n'apportaient pas la foudre ou la pluie.

Il avait vu les deux faces des nuages, et savait que leur plus grand danger – leur principale vertu – était la dissimulation. Lorsqu'il sautait au-dessus d'un terrain inconnu, un banc de nuages pouvait masquer des pics montagneux attendant de broyer le parachutiste comme un moucheron s'écrasant sur un pare-brise. Mais il connaissait suffisamment le sol au-dessous de lui, d'après les cartes topographiques à grande échelle, pour savoir que seules les cimes des arbres le séparaient de l'impact au sol. Cette fois, les nuages étaient de son côté, dissimulant sa silhouette un peu plus longtemps aux yeux des éventuels observateurs. Quant aux écrans des radars, il était trop petit pour faire apparaître un point sur un écran normal, à plus forte raison sur le matériel de surplus militaire fourgué aux clients du Tiers-Monde par les distributeurs américains.

S'ils devaient le voir arriver, ce serait à l'œil nu ou pas du tout.

Les nuages enveloppèrent Bolan dans leurs bras cotonneux pendant quinze bonnes secondes, puis il retrouva brusquement la lumière du jour. L'île s'étendait au-dessous de lui, en forme de coin bordé d'une côte irrégulière, d'un vert uniforme partout où la forêt couvrait collines et vallées, dissimulant Dieu savait quoi sous la canopée.

Dégringolant à deux mètres par seconde, le Guerrier disposait encore d'un peu plus de six minutes avant de déclencher l'ouverture de son parachute. C'était suffisant pour parcourir l'île du regard et ajuster sa trajectoire par de subtils mouvements du corps. Il avait mémorisé la zone d'atterrissage d'après les photos aériennes, aurait pu tendre le bras pour la désigner s'il avait eu envie de bousiller sa trajectoire.

Pas question.

La précision était essentielle à présent ; il s'agissait d'atterrir en un point aussi proche que possible de l'emplacement choisi à l'avance. Chaque kilomètre de déviation de sa trajectoire représenterait une demi-heure à une heure de marche dans la jungle, uniquement pour rejoindre son point de départ. Bolan ne pouvait pas se permettre de perdre tout ce temps.

Des vies humaines dépendaient de lui – ou du moins en dépendaient encore au moment de son départ.

Il espérait seulement ne pas arriver trop tard.

Il scruta le monde qui s'étendait sous lui tout en plongeant à sa rencontre. Loin sur sa gauche, il y avait de l'eau, scintillant au soleil comme du verre poli. Il ne servirait à rien de s'orienter dans cette direction si ses parachutes le trahissaient, car l'impact sur l'eau depuis une telle hauteur serait l'équivalent d'une chute sur une dalle de granit. C'était un moyen facile d'attendrir la nourriture des poissons, mais des funérailles en mer n'étaient pas incluses dans les objectifs du Guerrier.

Juste à sa verticale, l'île scintillait également, dans des teintes plus sombres de vert. Les lignes gris ardoise des montagnes se profilaient sur sa droite, mais Bolan atterrirait à des kilomètres de là, si tout se passait bien.

Le saut en chute libre, plus particulièrement le saut HALO, exigeait une grande préparation mentale et physique. Un athlète pouvait passer vingt heures par jour au gymnase à faire de la gonflette et à se déchirer les ligaments, toute cette force ne lui servirait à rien s'il n'avait pas la volonté et le cran nécessaires pour s'avancer jusqu'à la porte et sauter dans le vide. À l'inverse, tout l'enthousiasme du monde était pire qu'inutile s'il entraînait la mort d'un sauteur faible et insuffisamment entraîné.

Bolan possédait la volonté et les compétences requises, grâce à sa formation de longue date et à sa détermination de réussir les blitz dans lesquels il s'engageait. Pour lui, un échec n'était pas simplement un

coup dur pour l'orgueil personnel. C'était la Mort murmurant à son oreille, un rasoir qui lui trancherait la gorge.

Mais personne ne murmurait à l'oreille du Guerrier pour le moment. Le ciel lui appartenait, à l'exception de quelques confetti clairs et colorés qui voletaient au-dessus des arbres en contrebas, effectuant des manœuvres complexes dont il déduisit qu'il devait s'agir d'oiseaux. La zone d'atterrissage de Bolan se trouvait sur leur gauche, mais s'ils dériveraient et qu'il devait traverser leur formation, il tiendrait le coup.

Le froid avait commencé à s'insinuer dans sa combinaison, mais ça n'avait plus d'importance. Il était à moins de soixante mètres du déploiement de son parachute. Sa main s'avança, luttant contre la résistance du vent, pour trouver la poignée de métal noir de son harnais.

Trente mètres.

Quinze.

À zéro, Bolan tira sur la corde et sentit le parachute se déployer dans son dos. Il lui fallut encore une seconde et demie pour se sentir tiré à la verticale, les larges lanières mordant ses cuisses et ses aisselles, arrêtant son plongeon vers les arbres. Puis il flotta au lieu de tomber, tirant et ajustant les cordes pour corriger son angle de descente, cherchant la précision dans un monde où régnait le chaos.

Il maintint sa trajectoire, s'approchant de la zone d'atterrissage, puis ferma un instant les yeux avant de plonger dans la canopée verte.

Le sergent Mohammed Singh avait espéré une patrouille de routine. S'il était obligé de traîner dans la jungle, luttant contre les mouches et arrachant les sangsues de sa peau, au moins cette corvée devait-elle se terminer sans incident. Pas de morsure de serpent, pas d'entorse à la cheville, aucun de ses jeunes soldats s'écartant de la piste et se perdant en chemin. Et, par-dessus tout, aucun rebelle les guettant dans l'ombre avec mitraillette et grenades.

Ce secteur de l'île était un territoire disputé, pratiquement une zone de guerre. Les rebelles gauchistes le revendiquaient comme leur « État souverain », mais n'osaient pas s'en emparer par crainte des bombardements aériens. Certaines patrouilles se passaient mal, et les soldats revenaient couverts de sang. D'autres ne revenaient jamais. Les occupants de villages isolés dans la forêt se trouvaient pris entre le marteau et l'enclume, soumis aux représailles d'un des camps s'ils faisaient preuve de loyauté envers l'autre. La neutralité était une option tout aussi dangereuse, exposant les villageois à des accusations de trahison de la part du gouvernement comme des rebelles.

Singh n'avait aucunement l'intention d'organiser un raid sur des villages. Il avait déjà assisté à trop de massacres inutiles, et n'était pas pressé de se forger d'autres souvenirs cauchemardesques. Même la

victoire lui laissait un goût amer dans la bouche à présent, car la plupart des morts étaient des paysans pris dans des tirs croisés.

Une sortie toute simple et sans problème, songea Singh. Un aller et retour sans rien à signaler.

Derrière lui, la radio de campagne émit un puissant grésillement, signal de l'arrivée d'un message. Singh sursautait toujours à ce bruit, sachant parfaitement à quelle distance il portait. Même si ses hommes avaient été des pisteurs experts et les plus silencieux du monde – et c'était loin d'être le cas – un seul crépitement de la radio pouvait à tout moment les faire repérer par l'ennemi.

Singh resserra sa prise sur son fusil d'assaut SR-88A. Quand le quartier général tentait de joindre une escouade en patrouille, c'était toujours mauvais signe. Ses supérieurs ne contactaient les patrouilles qu'en cas d'urgence. Si on leur ordonnait de revenir à la base, cela signifiait forcément qu'une tâche urgente et risquée les attendait.

Le caporal s'avança, la radio à la main. Il tendit le récepteur à son supérieur et déclara :

— Pour vous, sergent.

— Oui... Singh à l'appareil.

— Les ordres ont changé, sergent. Vous devez vérifier un rapport concernant un homme tombé du ciel.

Singh cligna des yeux :

— Veuillez répéter, Rajah One.

— Ce n'est pas une erreur, sergent. Signalé par un ornithologue. Un homme qui tombait, selon lui.

— Je vois.

Cela faisait sans doute un an qu'il n'avait pas proféré une telle exagération, car il ne voyait pas du tout de quoi on lui parlait.

La voix métallique de Rajah One le dirigea vers une zone d'un quart de kilomètre carré sur la carte que Singh venait de déployer.

Le sergent rendit le combiné au caporal et s'écarta d'un pas. Les autres l'avaient rejoint et attendaient, les yeux fixés sur lui.

— Les ordres ont changé, annonça-t-il. Nous marchons vers le nord-est, à environ six kilomètres d'ici, pour vérifier... quelque chose d'étrange.

— Quoi donc, sergent ? demanda l'un des soldats.

— Un ornithologue prétend avoir vu un homme tomber, répondit Singh.

Ils restèrent un instant silencieux, puis un autre soldat demanda :

— Tomber d'où, sergent ?

— Tomber, c'est ce qu'on m'a dit. Vous en savez autant que moi. Allons voir. Ce n'est sans doute qu'une connerie, si c'est un amateur d'oiseaux qui l'a signalé.

Divers ornithologues et scientifiques étaient dispersés un peu partout

à Bornéo et dans les autres îles d'Indonésie, travaillant sur des budgets très limités pour telle ou telle organisation internationale de protection de la nature en vue de découvrir de nouvelles espèces et d'identifier des espèces menacées. De l'avis de Singh, la plupart d'entre eux étaient des excentriques, susceptibles de se laisser emporter par leur imagination. Et voilà qu'un des ornithologues avait vu un homme tomber, et Singh était censé aller trouver le corps.

S'il y avait un corps.

S'il y avait jamais eu un homme qui tombait.

Le meilleur scénario était celui d'une fausse alerte. Pas d'homme tombé, pas d'étranger mort ou blessé à transporter à travers la jungle dans une longue marche de retour vers leur campement. Dans le meilleur des cas, ils ne trouveraient rien du tout.

Et dans le pire des cas, alors ? Singh préférait ne pas y penser. Après tout, mieux valait ne pas s'inquiéter.

Le scénario, quel qu'il soit, lui apparaîtrait en temps voulu.

* * *

L'arbre l'avait arrêté à une vingtaine de mètres au-dessus du sol de la forêt. Une distance insignifiante à terre, mais à la verticale, c'était une autre histoire. Une chute de vingt mètres sans câble de sécurité lui briserait au moins les jambes. Et plus probablement, le tuerait sur le coup.

Bolan, suspendu à son harnais, jeta un coup d'œil au parachute enchevêtré, quatre mètres au-dessus de sa tête. Par une sorte de miracle, il avait évité la branche qui dépassait avant qu'elle n'accroche la voile. Il n'était pas certain de ce qui s'était passé, et peu importait à présent. Il s'agissait de sortir de ce piège et d'arriver à terre sain et sauf.

Découper le harnais n'était pas une solution, ce qui laissait deux possibilités au Guerrier. Il pouvait grimper aux suspentes entremêlées jusqu'à la branche où le parachute était accroché, ou se transformer en pendule humaine et se balancer pour saisir le tronc de l'arbre situé à environ quatre mètres sur sa droite.

Il tenta d'abord l'escalade, gonflant les muscles des bras et des épaules, tirant sur les lignes de Nylon, jusqu'à ce qu'il entende un bruit de déchirure au-dessus de lui et qu'une brusque chute lui fasse perdre tout le terrain gagné. La toile tendue n'était pas conçue pour supporter son poids une fois déchirée. Une ou deux autres secousses de ce genre, et il ne lui resterait que la chute libre.

Bolan décida donc d'osciller. Ce n'était pas aussi facile qu'il y

paraissait, à partir d'une position stationnaire et inerte, sans appui pour se propulser. Il dut prendre de l'élan en balançant son corps dans les airs, sans se presser, évitant tout mouvement brusque qui aurait risqué d'accélérer la dislocation du parachute. Il n'avait que quatre mètres à parcourir, mais ces quatre mètres lui semblaient un kilomètre, car il ne gagnait que quelques centimètres à chacun des arcs très lents qu'il décrivait au-dessus du gouffre béant de la jungle.

Il gagna petit à petit de la vitesse, tendu en préparation du moment où le parachute se déchirerait. Lorsque cela arriverait, la survie de Bolan allait dépendre des lois de la physique. S'il était surpris ailleurs que dans le long arc qui l'approchait de l'arbre, il n'échapperait pas à la chute libre et aux multiples fractures. S'il pouvait saisir le tronc de l'arbre avant que son parachute ne cède, il aurait une chance équitable de s'en sortir.

Il se balançait, s'éloignant puis revenant, osant à peine respirer au cas où le surplus d'air dans ses poumons se révélerait trop lourd pour les lambeaux de tissu qui le soutenaient.

Il sentit la toile céder avant de l'entendre, à un relâchement dans les suspentes qui le retenaient à vingt mètres au-dessus du sol. Elle se déchira sur la trajectoire du retour, la gravité affirmant ses droits tandis que la force centrifuge luttait en sens inverse. Il tomba tout en poursuivant sa course, les bras tendus pour saisir le mince espoir qui lui restait.

La première branche ne pouvait pas supporter son poids. Bolan la saisit, grommelant lorsqu'elle cassa entre ses mains, entraînant une nouvelle chute. Il griffa en vain l'écorce rugueuse de l'arbre, puis accrocha une autre branche sous son bras gauche, dans un choc presque assez fort pour lui démettre l'épaule.

Mais elle tint bon.

Bolan prit un instant pour recouvrer son équilibre et reprendre son souffle. Cela fait, il se dégagea du harnais de son parachute et le repoussa. Il ne pourrait pas enterrer son équipement mais, avant que quelqu'un n'arrive et ne lève les yeux à vingt mètres au-dessus du sol, il serait sans doute déjà loin.

Il était temps de descendre.

La progression fut difficile, l'écorce lisse sous les semelles de ses bottes ne lui offrant pas une prise ferme, mais il y avait suffisamment de branches robustes pour lui permettre de progresser malaisément. Elles disparaissaient à moins de six mètres du sol, mais ce n'était pas un problème. S'accrochant des mains à la dernière branche fiable, Bolan calcula que ses pieds n'étaient plus qu'à environ quatre mètres du sol. Il se laissa tomber en souplesse, atterrissant dans la réglementaire position accroupie.

Le contact de la terre sous ses pieds lui sembla bizarre après le vol, la

longue chute et sa descente ardue. Marcher lui parut étrange, mais seulement sur quelques pas. Il avait déjà dégainé son Steyr AUG, prêt à agir au moindre signe de danger.

Il consulta sa boussole de poignet et définît mentalement sa trajectoire. Il ne pouvait pas être certain que la cible était bien à l'emplacement indiqué. Les choses changeaient d'un jour à l'autre, et ses renseignements pouvaient être erronés depuis le début. Pourtant, c'était la seule piste dont il disposait, sa seule indication concernant son gibier. Si elle était fausse, il devrait le constater par lui-même, puis mettre au point une autre approche.

L'Exécuteur partit en direction du sud-ouest, balisant lui-même sa piste au fur et à mesure. Il n'avait pas de traces à suivre, aucun poteau indicateur, aucun indice. Il était seul, comme seuls le sont les chasseurs solitaires dans une région sauvage et inconnue.

Mais l'était-il vraiment ?

Il fut averti par un premier son étouffé. Il se figea à mi-pas, tendit l'oreille. Le son ne se répéta pas, mais un autre bruit suivit, distinct et différent.

Distinctement humain.

Se rapprochant, droit sur lui.

Aussi incroyable que cela pouvait sembler, quelqu'un était déjà sur ses traces.

CHAPITRE III

Deux jours avant son parachutage, Bolan s'était rendu parmi les morts, au cimetière militaire d'Arlington. Tous ceux qui étaient enterrés en ce lieu avaient servi leur pays lorsqu'il avait eu besoin d'eux. Certains s'étaient taillé une réputation de héros sous les drapeaux, ou en tombant sur un champ de bataille sanglant. D'autres, comme John Fitzgerald Kennedy s'étaient sacrifiés au service d'une cause sacrée après avoir quitté l'uniforme. Et, la nature humaine étant ce qu'elle est, Bolan devinait qu'examiner de près le passé de certains d'entre eux ne ferait que ternir des souvenirs idéalisés.

Toutes sortes d'êtres humains reposaient sous les monuments d'un blanc de neige du cimetière et son gazon soigneusement entretenu. Bolan savait que la seule chose qu'ils avaient en commun était d'être morts et enterrés.

Mais ils représentaient sans conteste le meilleur de ce que pouvait être l'Amérique. Le Guerrier aimait cet endroit paisible, même s'il songeait avec ironie que, malgré ses états de service au Vietnam, il ne reposerait jamais sur ce petit coin de terre sacré.

Cette fois, comme si souvent, c'était Hal Brognola qui l'avait appelé. Sur le papier, Brognola était le numéro Un du *Justice Department*. Mais en réalité, il était bien plus que cela. Il avait été sélectionné par un ancien résident de la Maison Blanche pour superviser les opérations secrètes menées depuis le Black Warriors Ranch, niché dans les Blue Ridge Mountains de Virginie. Le simple fait qu'il ait survécu à des présidents successifs, avec leurs différents programmes et tempéraments, en disait long sur l'efficacité de Brognola.

Pour ce poste, personne ne lui arrivait à la cheville.

Et quand il disait qu'un appel était urgent, Bolan le prenait au mot.

L'Exécuteur avait cessé depuis longtemps de chercher à deviner les intentions de Brognola. Autrefois, il aurait peut-être établi un lien entre le moment où ce dernier l'appelait et un événement rapporté dans les médias, et conjecturé l'endroit où le vieux Hal le supplierait de se rendre à titre de service personnel ou pour nettoyer un nid de vipères dont ses services ne pouvaient pas s'occuper. Mais ces temps-

ci, la planète était en proie à des troubles si changeants qu'il ne perdait pas son temps en devinettes.

Une ombre s'étendit sur la pierre tombale devant lui. Il attendit la voix bourrue et familière.

— Ta es ponctuel, comme d'habitude, remarqua Brognola.

— Tu as dit que c'était urgent, répondit Bolan.

Sa chaude poignée de main était un véritable étiau. Brognola essaya de la lui rendre, s'estimant heureux que ce costaud n'éprouve pas le besoin de démontrer sa force en lui broyant les phalanges.

— Urgent, c'est le mot, répliqua Brognola. Marchons un peu.

Il ne trouvait pas à Arlington le réconfort que Bolan semblait tirer de leurs rencontres occasionnelles au cimetière. Pour Brognola, ce lieu ne symbolisait pas la victoire, mais les échecs successifs d'un monde de plus en plus pourri.

— Tu as entendu parler des missionnaires qu'on a enlevés la semaine dernière ? demanda-t-il, rompant le silence sans préambule.

— À Bornéo, c'est ça ?

— Le révérend Amos Claridge et son épouse Merilee, continua Brognola. Ils sont membres d'une secte dissidente de baptistes du Sud, tendance intégriste. Ils ont reçu un appel du Tout-puissant il y a quelque temps, semble-t-il. Ont abandonné leur église au pays et sont partis sauver quelques païens du Tiers-Monde.

— O.K. Et maintenant, ces deux-là se sont fait kidnapper, conclut le Guerrier.

— Bel et bien, répondit Brognola. Notre ambassade à Manille a reçu avant-hier un message des ravisseurs. C'est un groupe appelé l'Épée de la liberté. Entendu parler d'eux ?

— Des guérilleros maoïstes, du moins sur le papier, répondit Bolan de mémoire. Ils lancent des attaques sporadiques contre le gouvernement depuis trois ou quatre ans, à moins que je ne les confonde avec quelqu'un d'autre.

— Non, l'assura Brognola, ce n'est pas le groupe d'insurgés indonésiens le plus important, mais ils font partie des plus actifs en ce moment. Et ils se sont fait remarquer par nos services avec cette histoire, jusque dans les hautes sphères.

— Quelles actions ont été entreprises pour libérer les otages ?

— Les actions habituelles. Jakarta n'a pas été capable de mettre la main sur ce groupe depuis qu'il a commencé à faire des siennes. Ils envoient des patrouilles et harcèlent les suspects locaux, jettent quelques dissidents urbains en prison, et ça s'arrête là. Cette fois, nous craignons qu'ils n'aillent plus loin.

— Comment ça ? demanda Bolan.

— Tu te souviens de ce gâchis aux Philippines, il y a quelques années ?

— Un autre couple de missionnaires, dit Bolan. L'armée les a retrouvés, mais ils ont eu quelques problèmes.

— C'est un euphémisme. En fait, ils ont tué le mari et deux ou trois autres otages, puis ont tenté de mettre ces morts sur le dos des rebelles. Les services balistiques ont prouvé ce qui s'était passé, mais personne n'a contesté la version officielle.

— Ce n'est pas la première fois, déclara l'Exécuteur d'un air sombre.

— Mais il serait incorrect de dire que personne ne s'est fait taper sur les doigts. La Maison Blanche a reçu un tas de courrier, et le Congrès encore plus. La Maison Blanche a voulu faire voter une résolution, mais elle a été rejetée à quelques voix près. L'église du couple a tenté de poursuivre le gouvernement des Philippines, mais nous les en avons dissuadés.

— Et en quoi est-ce différent aujourd'hui ? demanda Bolan.

— En résumé, répondit Brognola, personne ne veut voir ce premier fiasco se répéter. Les ordres d'en haut sont : pas question d'avoir une autre pagaille de ce type.

— Donc, tu veux les récupérer en bon état.

— Exactement. Sans dommage, et sans bavure. Et sans altérer nos relations avec nos amis de Jakarta. Donc nous ne pouvons pas envoyer des gens de chez nous.

— Et tes amis de Jakarta ne seront pas prévenus de mon arrivée.

Ce n'était pas une question.

— Ce ne serait pas prudent, répondit Brognola. Nous ne voulons froisser personne en insinuant qu'ils sont incompetents.

— Tu veux juste récupérer les otages, ou faut-il aussi détruire le groupe des kidnappeurs ?

— À toi de voir. Je suppose qu'il y aura un contact avec les ravisseurs quand vous les tirerez de là, mais ce n'est pas notre principal souci. Quoi qu'il arrive, fais comme tu le sens.

— Il peut y avoir des problèmes avec les autochtones.

Brognola savait qu'il voulait parler de l'armée et de la police indonésiennes.

— J'admets que tu risques de faire des rencontres, une fois dans la jungle, répondit-il. Jakarta nous affirme qu'ils cherchent et font tout ce qu'ils peuvent pour sauver les otages. Tu connais la routine. Je ne peux pas te promettre que tu ne tomberas pas sur quelques patrouilles avant d'avoir fini ton travail.

— Reste à les localiser, dit Bolan. La dernière fois que j'ai feuilleté un atlas, Bornéo était plus grand que le Texas. Je ne peux pas me contenter de vadrouiller en espérant un coup de chance.

— Nous avons étudié la question, tu t'en doutes, répondit Brognola. Entre nos informateurs et la surveillance par satellite, nous avons une estimation honnête de l'endroit où se situe la base d'opérations de

l'Épée de la liberté.

— Honnête ?

— Sûre à quatre-vingts pour cent, répondit Brognola.

Ce n'était pas mauvais, pour une hypothèse. Évidemment, elle ne serait d'aucun secours s'ils avaient commis une erreur. Un largage précis sur une cible erronée ne donnerait rien.

— Des contacts au sol ? demanda Bolan.

— Pas cette fois, dit Brognola. Il y a des informateurs, comme je te l'ai dit, mais ils n'iront pas jusqu'à mener une attaque contre l'Épée. Ils ont trop à perdre.

— Je décolle quand ?

— J'ai dit à Grimaldi de se tenir prêt, et le matériel t'attend à l'arrivée. Tu seras en contact par satellite pour l'extraction.

— Si extraction il y a.

— Il y aura, je te fais confiance.

— Ce n'est jamais du tout cuit, lui rappela l'Exécuteur.

Bolan se demanda s'il arriverait à temps pour aider les otages, ou même s'il les trouverait sur cette île immense et couverte d'épaisses forêts. Brognola semblait confiant sur ce point, et ses renseignements décevaient rarement le Guerrier, mais il y avait encore trop d'éléments imprévisibles pour que ce soit une certitude.

Pour commencer, les ennemis de Bolan étaient inconstants et imprévisibles. L'Épée de la liberté était une bande rurale, pour l'essentiel, mais ces douze derniers mois, ils avaient revendiqué une demi-douzaine d'attentats à la voiture piégée à Jakarta et Palembang, faisant sauter des immeubles gouvernementaux et provoquant de nombreuses morts. Le groupe était particulièrement fort à Kalimantan, où ses porte-parole lançaient des appels à l'indépendance et à l'établissement d'un État socialiste vaguement défini. Bolan se demandait si leur programme servait de couverture à autre chose.

— Des idéalistes, tes kidnappeurs ?

— Difficile à dire. Le dirigeant du groupe est très fier de se faire appeler le *capo* de Bornéo. Ça fait plus mafieux que révolutionnaire, non ?

— « Capo » ? En italien ?

— Il y a deux ans, son groupe avait pris une famille italienne en otage. C'est la mafia de Palerme qui avait négocié sa libération.

— Et voilà comment naissent les légendes, ricana le Guerrier.

Son deuxième problème était le gouvernement indonésien. L'armée, rudimentaire, avait peu de considération pour les droits de l'Homme. Elle l'avait démontré par des massacres périodiques depuis 1965, et plus encore par des actions au Timor oriental que les troupes de maintien de la paix des Nations-Unies qualifiaient de génocide. Son problème avec les autochtones était leur propension à employer la

force brute et aveugle aux dépens de la stratégie, préférant la punition au sauvetage.

Et cette fois, c'était bien d'un sauvetage qu'il s'agissait.

Ce qui l'amenait à son troisième problème : les otages eux-mêmes. Bolan ne connaissait pas les Claridge, mais les missionnaires étaient des êtres humains comme les autres ; autrement dit, leurs actions étaient dictées par les divers mobiles communs à tous les membres de leur espèce. La religion constituait un moyen de définir le caractère, mais ce n'était qu'un moyen parmi d'autres. Dans sa vie, Bolan avait connu toutes sortes de pasteurs, depuis les saints jusqu'à la lie de la société. Il croyait, jusqu'à preuve du contraire, que la plupart étaient sincères dans leur désir de se rendre utiles – quelle que soit la signification de ce mot selon leur croyance personnelle. Malgré cela, c'étaient des traits de personnalité individuels qui faisaient d'un missionnaire un otage plus ou moins désirable.

Certains otages étaient calmes, paisibles, patients. D'autres étaient impérieux, exigeants, agressifs. L'un pouvait survivre à sa captivité plus ou moins sans dommage, tandis qu'un autre pouvait inciter ses ravisseurs à la violence meurtrière en faisant preuve d'une supériorité arrogante.

Il fallait de tout pour faire un monde, mais tout le monde ne survivait pas.

L'épouse pouvait représenter un problème supplémentaire. Un otage féminin était toujours doublement en danger avec des ravisseurs mâles, bien que son âge, son apparence et son comportement personnel aient une incidence cruciale sur la probabilité d'une agression sexuelle. Bolan n'adhérait pas à la croyance selon laquelle les femmes constituaient le sexe faible. Pourtant, d'après son expérience professionnelle, une ménagère d'âge moyen issue du Middle West américain avait moins de chances de revenir indemne d'une captivité prolongée dans la jungle que la plupart des hommes en bonne santé dans la même situation.

Les autres éléments imprévisibles allaient de la météo et de la faune locale aux maladies, aux accidents imprévus, et au tempérament des villageois locaux qui étaient en contact avec les rebelles de l'Épée de la liberté. Les kidnappeurs étaient-ils des héros populaires, ou au contraire craints et méprisés ? Les Claridge avaient-ils converti des disciples qui pouvaient tenter de les libérer ?

Bolan avait à son actif des résultats au-dessus de la moyenne concernant la libération d'otages, les combats dans la jungle et les blitz éclairs ; ce n'était pas un petit *capo* de fantaisie qui pouvait décider de ses actions. Tout négociateur aurait envié ses statistiques, même si la négociation n'avait pas grand-chose à voir avec le style personnel de l'Exécuteur. En même temps, il avait lui aussi perdu beaucoup d'amis

au cours de sa guerre personnelle, et chacun d'entre eux restait gravé dans son esprit.

— Ce n'est pas ma guerre, Hal ! Tu le sais.

— Je le sais, Mack. Mais aujourd'hui, mafia et terrorisme, tout se mélange ! L'argent sale est partout. Et si tu ne le fais pas, qui le fera ?

CHAPITRE IV

Quelqu'un était à ses trousses.

Bolan ne pouvait pas dire combien d'hommes approchaient, mais, d'après les bruits, ils devaient être une dizaine. Un homme seul, s'il se concentrait, pouvait se montrer relativement silencieux dans la jungle, même si le genre de silence qu'imaginaient les auteurs de fiction existait rarement dans la nature – et lorsqu'il existait, l'absence même de bruit avertissait automatiquement d'un danger.

La jungle offrait des dizaines d'occasions de produire bruissements, glissements et craquements chaque fois qu'un marcheur faisait un pas. Les meilleurs le savaient et en tenaient compte. Les moins bons continuaient leur chemin, comme s'ils avaient le monde pour eux seuls.

Les hommes qui étaient sur ses traces se situaient quelque part entre ces deux extrêmes.

Il avait un choix à faire, et vite : s'éloigner ou combattre ?

Aucune de ces options n'était sans risque. S'il essayait de s'éloigner, il serait obligé de faire du bruit lui-même, même de façon infime, et rien ne garantissait qu'il pourrait semer l'ennemi. S'il se battait, il risquait de se trouver confronté à des hommes trop nombreux et mieux armés que lui. Mais même s'il l'emportait et éliminait ses poursuivants, cela sonnerait le glas de toute tentative de blitz surprise.

Quelle différence, s'ils étaient déjà à sa poursuite ? Oui, mais si ce n'était pas le cas ? Si les bruits qu'il entendait étaient produits par des chasseurs locaux en balade, ou par une escouade de soldats en patrouille de routine ?

Bien sûr, il n'avait aucune raison de supposer qu'ils étaient spécifiquement à sa recherche, mais mieux valait partir de ce principe et ne rien laisser au hasard.

Il se fondit dans la jungle, s'écartant de la trajectoire des chasseurs et ne faisant pas plus de bruit qu'un jaguar. De ce côté-là, il était couvert jusqu'à un certain point, car les nouveaux arrivants n'entendraient sans doute pas les bruits extérieurs à leur propre vacarme, sauf si l'on en venait à tirer des coups de feu.

C'était pour ce genre d'occasion qu'il avait choisi le Glock 17 équipé

d'un silencieux. Cette arme était utilisable dans pratiquement toutes les situations – gel, boue, même sous l'eau – et le silencieux placé au bout du canon permettait de tirer des balles de 9 mm Parabellum subsoniques pratiquement sans bruit. Assez silencieusement, en tout cas, pour lui offrir l'avantage de la surprise.

Dans l'idéal, Bolan espérait éviter tout contact. Il avait une destination, des coordonnées sur une carte, tout le matériel requis, mais il risquait de ne jamais pouvoir l'utiliser si sa mission lui explosait au visage avant même d'avoir passé une heure au sol. Il estima qu'il s'agissait soit d'une malchance incroyable, soit du signe que quelqu'un l'avait vu tomber du ciel.

Il percevait des voix maintenant, deux hommes de pointe faisant du bruit pour garder le contact ou pour se calmer les nerfs. Quelle que soit leur raison, c'était imprudent, ils auraient pu se faire tuer. Ils le pouvaient encore, si Bolan n'avait pas le temps de s'écarter de leur chemin ou de trouver un refuge convenable.

D'après les sons, il estima que les hommes derrière eux se déployaient en éventail. Cela n'avait de sens que s'ils envisageaient de rechercher quelque chose dans cette zone. Bolan n'avait jamais beaucoup cru aux coïncidences, même s'il savait que les choses arrivaient parfois par pur accident. Mais il était tiré par les cheveux d'imaginer qu'un groupe de chasseurs ait surgi de nulle part à cet instant précis et se mette à explorer la zone de largage s'ils n'étaient pas à sa recherche.

C'était donc lui qu'ils pourchassaient – ou du moins un parachutiste repéré par l'un de ces témoins dont Bolan avait espéré qu'ils ne lèveraient pas les yeux vers le ciel au moment où il avait déployé son parachute. Quelqu'un avait aperçu ce dernier et, maintenant, une équipe était sur ses traces, mais n'avait toujours pas estimé sa position.

Pas encore.

Il ne doutait pas que leur connaissance du terrain soit supérieure à la sienne. Malgré ses cartes topographiques, ses photos et toutes les recherches auxquelles il s'était livré, Bolan avait été malgré tout parachuté dans une jungle inconnue et hostile. Il n'avait aucune chance de rivaliser avec un autochtone en termes de connaissance du terrain, et par conséquent aucune certitude de pouvoir semer la patrouille.

Oublier la fuite, donc.

Il avait donc le choix entre se planquer et combattre.

Les pisteurs s'étaient déployés en ligne, balayant la jungle et augmentant d'autant leurs chances de le trouver au sol. Il ne pouvait pas s'enterrer assez profondément dans le temps qui lui restait, ce qui ne lui laissait qu'une possibilité : grimper.

Cela ne lui plaisait pas, et il aurait peut-être trouvé une meilleure idée, s'il avait eu le temps de réfléchir. Mais le temps était un autre luxe

dont il ne disposait pas. Plus il restait là à chercher une alternative, plus ses ennemis approchaient.

Bolan choisit un arbre aux branches suffisamment basses pour entamer son ascension, un feuillage assez épais pour le dissimuler et un champ de vision dégagé au cas où les événements se précipiteraient. Ses bottes éraflèrent le tronc dans sa montée, pas moyen de l'éviter ; il commença à grimper, espérant que les pisteurs n'étaient pas des forestiers assez expérimentés pour suivre ses traces de pas et repérer les marques sur l'écorce.

Dans le cas contraire, il était sans doute condamné. Se trouver pris au piège dans un arbre était sans nul doute le pire des scénarios, mais, au moins, il aurait une chance de se défendre. Avant qu'ils ne le fassent tomber de son perchoir, à quelque dix mètres du sol, Bolan pourrait les cribler de balles et de grenades à fragmentation, et en éliminer quelques-uns pour lui tenir compagnie en enfer.

Il n'avait plus besoin du Glock. S'ils l'apercevaient dans l'arbre, ou se mettaient simplement à tirer dans le feuillage à l'aveuglette, il aurait besoin de la puissance de feu du Steyr, et aucun silencieux ne serait nécessaire.

S'accrochant à une branche d'une main et à son arme de l'autre, Bolan se prépara à attendre.

Le sergent Mohammed Singh était troublé. Ils n'avaient jusqu'à présent trouvé aucune trace de l'homme prétendument tombé du ciel, mais son instinct lui disait qu'il y avait quelque chose d'anormal, et il ne serait pas tranquille tant qu'il n'aurait pas trouvé de quoi il s'agissait.

Le plus facile consisterait à rejeter la responsabilité sur l'ornithologue. Tous ces hommes étaient notoirement farfelus. Singh pouvait passer une heure de plus à chercher, puis retourner à la base et rapporter qu'ils n'avaient rien trouvé.

Mais s'il se trompait ?

Dix-huit ans sous l'uniforme lui avaient appris que la plupart des patrouilles étaient expédiées sur le terrain, sans grand espoir de contact avec l'ennemi. Mais ces derniers temps, ses supérieurs avaient été très préoccupés par l'activité des rebelles au Kalimantan, et en particulier par l'enlèvement de deux prêcheurs américains. Cette espèce était encore pire que les ornithologues, toujours à fourrer leur nez dans les affaires des autres et à donner des leçons de morale à qui ne leur demandait rien.

Ces culs-bénits ne manqueraient pas à Singh, mais ce serait une mauvaise publicité pour Jakarta si l'armée ne parvenait pas à maintenir l'ordre et à sauver ces deux-là des griffes des guérilleros. Cela renforcerait l'audace des rebelles et ennuyait les généreux amis de

Washington.

Bien sûr, Singh se distinguerait s'il retrouvait le couple disparu, mais ce n'était pas pour cette raison qu'on l'avait envoyé dans cette zone particulière de la jungle.

Où était l'homme tombé ? Existait-il seulement ?

— Sergent !

Singh grimaça en entendant ce cri. Ses hommes faisaient assez de bruit pour réveiller les morts.

— Qu'y a-t-il, soldat ?

— Une empreinte de pas, sergent.

— Quel genre d'empreinte, soldat ?

— Une empreinte de *pas*, sergent !

Singh se déplaça vers la gauche et passa devant deux soldats apathiques pour atteindre celui qui l'avait appelé. Au-dessus et tout autour de lui, la jungle s'était tue en réponse à leurs voix.

— Où ça ? demanda Singh.

— Ici, sergent !

Jeune et nerveux, le soldat pointait le doigt vers une trace semi-circulaire dans la boue. Singh s'accroupit pour l'étudier. Il pouvait s'agir de la marque laissée par le talon d'une botte dont les rainures étaient brouillées, ou de la patte d'un gros animal. Singh chercha d'autres traces, n'en trouva aucune et se renfrogna.

Ce n'était peut-être rien, mais il ne pouvait pas prendre le risque de passer pour un branleur.

— Comment un homme qui tombe du ciel pour-rait-il laisser une seule empreinte, puis disparaître ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, sergent, répondit le soldat, l'air de se foutre de sa gueule.

— Moi non plus, soldat !

Pourtant, il s'adressa à l'ensemble du groupe :

— Ouvrez les yeux ! Nous pourrions avoir affaire à un homme qui se déplace vers le sud. Signalez tous les indices visibles.

Au bout de cinq minutes, Singh regrettait déjà l'ordre qu'il avait donné. Le premier appel l'invita à inspecter une brindille cassée. Le suivant révéla un petit tas d'excréments qu'il attribua à un sanglier. Un autre soldat lui fit inspecter des éraflures à la base d'un arbre, où un félin s'était arrêté pour s'étirer et marquer son territoire. Un nouvel appel l'attira vers un lit de fougères, aplaties par un poids inconnu. Rien de probant.

Pour que tous ces signes épars indiquent une intervention humaine, Singh devait croire qu'une troupe de soldats encore plus nombreuse que la sienne l'avait précédé, non en colonne, mais dispersée sur un front de près de cent mètres de large. Un seul homme tombé du ciel était donc devenu une véritable armée. C'était impossible.

Et pourtant...

Si l'ornithologue avait bien vu quelque chose ? Quelqu'un ?

Un homme pouvait avoir sauté d'un avion. C'était une pratique courante dans le monde entier.

Mais pas à Bornéo.

Un parachutiste sur l'île, et plus particulièrement dans ce secteur, ne pouvait être un sportif intrépide en quête de frissons. Un tel saut devait avoir un objectif précis, et même si Singh n'arrivait pas à deviner lequel, il savait que cet objectif était presque certainement illégal.

Jakarta aurait averti ses supérieurs si une opération aéroportée était prévue dans ce secteur, même s'il s'agissait d'un simple exercice. Un parachutage secret était synonyme d'ennuis, et ceux qui parviendraient à capturer l'homme seraient d'autant plus félicités.

S'il existait.

C'était possible, et Singh ne réprimanda pas ses hommes pour lui avoir désigné des pierres retournées et des traces de boue sur des souches d'arbre. Il lui suffirait d'un seul indice précis, d'un petit coup de chance, pour se lancer sur la bonne piste.

S'ils réussissaient cette mission, cela pouvait signifier une promotion. Peu importait quel soldat apercevrait la proie le premier : Singh commandait cette escouade et tout le crédit lui en reviendrait. Mais, bien entendu, c'était aussi sur lui que retomberait toute la responsabilité d'un échec.

Pourtant, le seul échec passible de sanctions se produirait s'ils observaient un ennemi et le laissaient s'échapper. S'ils ne trouvaient rien, il pourrait toujours blâmer l'imagination délirante de l'ornithologue.

— Ouvrez les yeux ! répéta Singh. N'oubliez pas la raison de notre présence ici.

Bolan ne voyait pas ses poursuivants à travers l'écran de feuillage, ce qui signifiait qu'ils ne pouvaient pas le voir non plus. C'était la règle du cache-cache, aussi valable dans le combat réel que dans le jeu d'enfant, même si les enjeux avaient changé.

Il retint son souffle lorsque les pisteurs passèrent sous son arbre, regrettant de ne pouvoir comprendre les mots qu'ils marmonnaient. Avaient-ils repéré des marques trahissant son ascension ? Si c'était le cas, enverraient-ils quelqu'un dans l'arbre pour le débusquer ou se contenteraient-ils de reculer et d'arroser au fusil automatique ?

Le Guerrier aurait pu jurer qu'il s'agissait de soldats. Le bruit qu'ils faisaient évoquait des militaires : le claquement des bottes sur la terre, le bruit métallique qu'émettaient en remuant l'équipement et les armes qui n'avaient pas été fixés pour garantir une progression quasi silencieuse.

Des soldats, donc. Mais de quel camp ?

Il pouvait s'agir de ceux du gouvernement, ou de membres du groupe de rebelles qu'il cherchait. Dans les deux cas, le contact serait prématuré. Il avait besoin de temps pour vérifier les coordonnées fournies par Brognola, se rendre lui-même sur place et découvrir si les otages étaient emprisonnés là où il s'attendait à les trouver.

Un contact avec l'un ou l'autre des camps ne faisait pas partie du plan de Bolan. Quel que soit le groupe qui furetait sous ses pieds, il devait éviter d'être découvert pour le moment. Et s'il fallait pour ça éliminer des témoins malchanceux, tant pis pour eux.

Il avait pensé à l'armée indonésienne, aux atrocités commises par ces soldats, et avait décidé que le principe personnel par lequel il s'interdisait de recourir à la force contre la police ne s'étendait pas à ses pourris en uniforme, rien d'autre que des brutes salariées, commandées par des gangsters à la poitrine couverte de décorations. Certes, ces brutes et ces gangsters bénéficiaient du soutien du gouvernement américain, mais Bolan n'avait pas été dépêché en mission humanitaire.

Il était ici pour secourir deux prisonniers bien précis. Quiconque s'opposerait à lui jouerait avec le sort.

Les pisteurs continuaient leur chemin. Quoi qu'ils aient trouvé au pied de l'arbre où se cachait Bolan, cela ne les avait pas intrigués au point de pousser davantage leurs recherches. Ils s'éloignaient lentement en direction du sud, l'un d'eux aboyant des instructions sans aucune discrétion.

Immobile, l'index recourbé sur la détente du Steyr réglé sur tir automatique, l'Exécuteur analysa ce qui était en train de se passer sous ses pieds. Cette retraite pouvait être un piège, bien sûr. Ils avaient peut-être placé des sentinelles au sol, chargées d'attendre et d'observer pendant que le reste du groupe faisait mine de s'éloigner. Dans ce cas, le Guerrier ne le saurait que lorsqu'il commencerait à descendre, sauf si les sentinelles se trahissaient. En allumant une cigarette, en se mouchant, en toussant, en parlant à voix basse.

Mais tout était silencieux. Il ne sentait pas d'odeur de tabac, ne décelait aucune indication que des hommes attendaient au pied de l'arbre pour le jeter à bas de son perchoir.

Bolan patienta, attendant le bon moment pour bouger, s'efforçant de juger quel instant était le plus propice à la descente.

Il leur accorderait encore cinq minutes, puis descendrait. Si des sentinelles étaient postées au sol, il devrait gérer au mieux.

Il avait décompté mentalement quatre-vingt-dix secondes quand une agitation secoua la forêt au nord-est de sa planque. Il n'entendit pas ce qui l'avait causée, mais quelqu'un cria un avertissement qu'il ne comprit pas, puis la patrouille s'élança à travers la forêt comme un

troupeau de bisons en pleine charge.

Ils ne semblaient pas être poursuivis ; on aurait plutôt dit qu'ils s'étaient lancés à la poursuite de quelqu'un dans la jungle. Bolan ignorait de quoi il s'agissait, mais il reprit à zéro son compte à rebours tout en écoutant les bruits de poursuite qui s'éloignaient.

Enfin, il descendit lentement de son perchoir, le fusil replacé en bandoulière dans le dos. C'était le moment où il était le plus vulnérable, où des tireurs au sol auraient pu le voir avant qu'il n'ait le temps de s'emparer du Glock ou d'une de ses grenades. La seule alternative était de sauter, mais cela ne lui donnerait aucun avantage réel, et il ne voulait pas risquer une entorse à la cheville dès le premier jour de sa mission.

Le pire moment intervint quelques secondes plus tard, lorsqu'il sortit de la protection du feuillage. À cet instant, n'importe quel soldat embusqué aurait vu Bolan descendre les pieds les premiers, les mains occupées, avant que lui-même ait pu l'apercevoir. C'était le moment idéal pour l'abattre... mais il ne se passa rien.

Bolan se laissa glisser sur les trois derniers mètres et le Steyr était entre ses mains avant même qu'il n'atterrisse en position de combat accroupie. Autour de lui, il ne vit rien de plus menaçant que des fougères et des plantes grimpantes, se disputant la maigre lumière du soleil qui filtrait à trente mètres sous la canopée. Des empreintes de pas trahissaient le passage des pisteurs.

Il aurait pu les suivre, mais ils se dirigeaient dans la mauvaise direction et cela lui aurait fait perdre encore plus de temps. La dernière chose dont Bolan avait besoin à cet instant était un détour inutile qui ne le mènerait nulle part. Il se dirigeait vers le sud-ouest et avait encore des kilomètres à couvrir avant de pouvoir se reposer.

À supposer qu'il en ait jamais la possibilité.

Le Coureur échappa à ses poursuivants dès qu'ils eurent établi une direction précise et commencèrent à progresser correctement. Il n'avait pas besoin de les entraîner plus loin vers le nord, tant qu'ils poursuivaient leur chemin de leur propre gré, et son activité l'entraînait dans la direction opposée.

Il voulait voir celui qu'ils avaient poursuivi, avant que l'homme ne s'échappe.

Les soldats avaient mordu à l'hameçon sans question ni hésitation, plongeant tête baissée à sa poursuite dès qu'ils avaient perçu le bruit de sa fuite, qu'il n'avait pas cherché à étouffer, au contraire. Ils étaient programmés pour combattre les guérilleros, dénués de tout entraînement tactique, et avaient jeté la discrétion aux orties sans se poser la moindre hésitation.

Il aurait pu les tuer à ce moment-là, ils n'étaient pas si nombreux,

mais cela ne faisait pas partie de son plan. Il lui suffisait de leur échapper, et s'il fallait les tuer plus tard, ou tuer d'autres soldats comme eux, il s'en occuperait le moment venu.

Échapper aux soldats n'avait pas été compliqué. Tout ce qu'il avait eu à faire était de les lancer dans une direction, puis de se cacher pour laisser passer le groupe qui prenait de la vitesse. Il estimait qu'ils couvriraient au moins un kilomètre avant de comprendre leur erreur, et lorsqu'ils feraient demi-tour – s'ils considéraient que cela en valait la peine – il aurait disparu depuis longtemps. L'important avait été de trouver une cachette adéquate, et il s'était inspiré de l'homme qu'il filait quand les soldats l'avaient interrompu.

En cas de doute, prendre de la hauteur.

Il avait saisi au vol une longue liane en espérant qu'elle supporterait son poids, et s'était hissé dans les airs en quelques secondes. La liane avait constitué un pari audacieux, mais elle avait tenu bon. Le bruit qu'il avait pu faire était couvert par la cacophonie des soldats lancés à sa poursuite.

Il les avait suivis des yeux lorsqu'ils étaient passés sous ses pieds, le doigt sur la détente de son CAR-15, mais n'avait pas eu à l'utiliser. Il avait économisé ses munitions pour le plat de résistance et regardé les soldats s'éloigner avant de se laisser retomber à terre.

Il n'avait aucune idée de l'identité du rôdeur solitaire, mais avait bien l'intention de la découvrir. D'après le peu qu'il avait vu, cet homme n'était pas de la région. Un Blanc, sans aucun doute. Leurs missions n'étaient peut-être pas liées, mais le Coureur avait besoin d'indices. Il ne pouvait pas laisser une possibilité lui échapper avant de l'avoir explorée, examinée et rejetée.

Revenant sur ses pas, il passa en revue la brève liste des possibilités. L'homme pouvait être un mercenaire, mais cela posait la question de ses employeurs et de leur but. Il n'était pas conseiller de l'armée locale, de toute évidence. Que pouvait-il être d'autre ?

Un rebelle ?

Non. Quoi qu'il puisse être, cet homme n'était pas de la région et les guérilleros indonésiens n'avaient pas la réputation d'importer de l'aide étrangère.

Un chasseur de gros gibier ?

Non plus. Son équipement ne correspondait pas, et les chasseurs payaient très cher de nos jours pour s'attaquer à la faune du Tiers-Monde, munis de permis officiels.

Un criminel ou un contrebandier quelconque ?

Peut-être. Mais qu'avait-il à faire au milieu de nulle part, et pourquoi était-il venu seul ?

Le Coureur ne voyait pas d'autre option pour le moment, mais il faisait confiance à son sens de l'observation pour trouver certaines

pièces manquantes du puzzle.

Naturellement, il devait rattraper le bonhomme avant de pouvoir l'observer mais il devrait se montrer prudent. Juger hâtivement le caractère d'un inconnu était toujours risqué, mais il avait vu celui-ci en action et pouvait affirmer sans crainte d'être contredit que ce type était un professionnel. Quant à savoir quel genre de professionnel, la question restait en suspens.

Ses poursuivants avaient laissé bien assez de signes de leur passage pour que n'importe quel forestier entraîné puisse les suivre, et le Coureur savait qu'il était proche de l'endroit où il avait lancé les soldats à sa poursuite. Encore quelques mètres, et il verrait l'arbre où sa proie s'était cachée pour les laisser passer. De là, il devrait examiner le sol pour déterminer la direction prise par l'inconnu, mais cela ne devrait pas présenter de difficulté.

Le Coureur avait chassé toute sa vie, et, depuis quelques années, il étudiait les techniques de poursuite du gibier à deux pattes. Il lui semblait maintenant que toute sa vie l'avait préparé à ce moment et à ceux qui suivraient, le préparant à ce qu'il allait devoir faire.

Que ta volonté soit faite.

Amen.

Émergeant des buissons, il se mit à chercher les signes laissés par l'étranger solitaire.

Bolan avait parcouru moins de cent mètres lorsqu'il comprit qu'il était suivi. Ce n'était pas comme la première fois, avec l'avancée imprudente, presque inconsciente d'hommes trop blasés ou trop las pour s'inquiéter de savoir si on pouvait les entendre.

Cette fois, son suiveur savait ce qu'il faisait, et prenait le temps de bien le faire. Un homme, peut-être deux, mais certainement pas une escouade de lourdauds qui avaient du temps à perdre et aucun but particulier.

Un professionnel de sa race, par conséquent doublement dangereux.

Il y avait deux moyens de s'occuper d'un poursuivant : le semer ou l'éliminer. Les arguments contre la fuite étaient les mêmes avec un ou deux chasseurs que précédemment, avec la troupe de soldats. Le terrain inconnu constituait un handicap, et Bolan devait supposer que son adversaire connaissait mieux la région, qu'il avait peut-être appris dès l'enfance à reconnaître la piste de chaque gibier.

La fuite était donc vouée à l'échec. Du temps perdu et de l'énergie gaspillée, qui n'aboutirait sans doute à aucun résultat.

Donc l'éliminer.

Cette solution posait d'autres questions. À tout autre moment, il aurait pu risquer de tendre une embuscade, d'abattre son adversaire d'un coup de fusil et de l'abandonner sur place à la voracité des

charognards. Mais, cette fois, le moindre bruit anormal pouvait attirer les soldats qui s'empresseraient de revenir. Ce qui provoquerait une nouvelle poursuite, et probablement un échange de tirs à travers la forêt.

S'il suivait ce scénario jusqu'à sa conclusion, le Guerrier risquait de voir son blitz tourner court, avant même d'avoir eu l'occasion de secourir les otages. C'était le pire des scénarios.

Une confrontation silencieuse, dans ce cas. Il devait surprendre son poursuivant, le prendre au dépourvu et utiliser son couteau ou le Glock sans laisser à l'ennemi l'occasion de faire du bruit et d'attirer l'attention des autochtones. Si les poursuivants étaient deux, sa tâche serait doublement difficile, mais pas impossible. Il avait une longue habitude des situations de ce genre.

Il lui fallait avant tout trouver une nouvelle planque. Un coup d'œil rapide ne lui révéla aucune couverture efficace à proximité immédiate. Le sous-bois pouvait le dissimuler à une inspection rapide, mais n'arrêterait pas les balles et ne lui offrirait pas un abri réel. Pour surprendre son poursuivant, Bolan devait disposer à la fois d'une cachette et d'une rampe de lancement.

En hauteur, songea-t-il, et pour la deuxième fois en deux heures, il rechercha un arbre convenable.

Il en choisit un dont les branches penchaient au-dessus du vestige de sentier qu'il venait de suivre. Puisque l'ennemi était derrière lui, le Guerrier escalada l'arbre du côté sud, masquant ainsi les éventuelles marques de pieds aux regards de l'arrivant. Avant que son adversaire n'ait le temps de faire le tour du tronc pour l'inspecter, Bolan espérait l'avoir rendu inoffensif.

Il ne voulait pas tuer ce ou ces hommes, sauf si un simple regard le persuadait qu'il s'agissait d'ennemis mortels. Laisser une série de cadavres dans son sillage n'était pas la meilleure manière de passer inaperçu, mais Bolan pourrait toujours les cacher si l'on en venait là.

Mais d'abord, il voulait regarder son ou ses poursuivants dans les yeux.

La patience est la vertu des tueurs d'élite. Accroupi dans l'arbre, les mains vides, attendant de décider quelle arme utiliser, l'Exécuteur éprouvait une certaine curiosité vis-à-vis de son adversaire.

Il ne s'agissait pas d'une rencontre accidentelle. Il ne s'était pas trouvé par inadvertance sur la route de ces types. Cette fois, il était manifestement la cible.

Mais pour qui ? Il n'allait pas tarder à le savoir.

Les bruits discrets se rapprochaient. Il n'y avait là rien qu'un randonneur moyen aurait remarqué, mais Bolan n'avait jamais été moyen dans ce genre de situation. Il avait survécu jusque-là grâce à l'attention minutieuse qu'il accordait aux détails dans chacun de ses

gestes, en particulier lorsqu'il s'aventurait sur un champ de bataille.

Les pas, même très prudents, laissaient toujours des traces sonores et physiques. Un corps glissant dans le sous-bois pouvait prendre son temps et éviter de heurter des branches, mais il devait tout de même avancer, sinon la chasse s'interrompait. La progression impliquait le mouvement, et le mouvement impliquait une perturbation de l'atmosphère, même légère.

Il fallait un chasseur d'hommes aguerri pour distinguer ces signes, et Bolan avait investi plus de temps dans cette profession que la plupart des soldats, même entraînés. Ceux qui pouvaient rivaliser avec lui en termes de talent et d'expérience étaient très rares.

Celui-ci en faisait-il partie ?

Il ne le pensait pas, mais gardait l'esprit aux aguets.

Et l'Exécuteur attendit. Quelques instants plus tard, un homme vêtu d'un treillis de camouflage et le visage peint fit son apparition. Le chasseur hésita avant de sortir à découvert, puis s'avança prudemment en suivant le sentier. Bolan observa son équipement et s'aperçut que son arme principale était un CAR-15 de fabrication américaine, la version carabine du classique M-16.

Dans un pays dont l'armée était principalement fournie en équipement par les États-Unis, cela voulait tout dire, ou rien. Bolan n'y songea plus et se prépara.

Le poursuivant s'approchait, pas à pas. En quelques instants, il se retrouva sous l'arbre de Bolan.

Encore un mètre...

Sans le moindre avertissement, Bolan lui tomba dessus comme la foudre.

CHAPITRE V

Le Coureur eut une fraction de seconde de lucidité et se tourna à demi dans sa position accroupie. C'est alors que le poids d'un homme de quatre-vingt-dix kilos en chute libre l'aplatit au sol avec une force stupéfiante. Il perdit son CAR-15. L'air s'échappa de ses poumons et le laissa éberlué, comme un poisson échoué.

Mais son instinct de survie surmonta le choc et la force anesthésiante de l'impact venu du dessus. Peu importait qu'il ait l'impression de se noyer sur la terre ferme, un ennemi devait être neutralisé, sinon la vie n'aurait pas de lendemain.

Il avait jadis étudié ces gestes jusqu'à ce qu'ils deviennent une seconde nature, mais certains d'entre eux lui échappaient maintenant que le moment décisif était arrivé. Sa longue expérience lui avait appris les faiblesses de l'homme et il savait où appuyer, pincer et frapper pour provoquer la douleur maximale. Mais son ennemi connaissait aussi ces points sensibles.

Le Coureur bloqua un crochet à la tête et grimaça lorsqu'un direct l'atteignit au rein. Il n'avait pas de souffle à gaspiller en jurant, de sorte que le combat se déroula dans un silence teinté de désespoir. Il frappa de ses deux bottes mais n'atteignit que le vide. Un coude s'enfonça dans ses côtes, se retira, puis le frappa de nouveau, déclenchant un véritable feu d'artifice sous son crâne.

Soulevant violemment l'inconnu et le faisant basculer, il roula au sol sur quelques mètres en direction de l'arbre d'où l'autre était tombé. Se hissant péniblement à quatre pattes, il se retourna à demi, bloqua sa colonne vertébrale contre le tronc et prit appui sur ses jambes tremblantes pour se redresser.

Ce qu'il vit confirma l'estimation initiale du Coureur. Son attaquant était grand, bien bâti et très puissant. Son équipement de survie aurait pu être acheté dans n'importe quel magasin de surplus militaire entre New York et Sydney. Il était solide et en bonne condition physique.

Et pour le moment, il était le plus fort.

Le Coureur prit une inspiration haletante. Mais l'autre lui fonçait déjà dessus, feignant une gauche, esquivant son coup de pied défensif,

et l'atteignant au bas du dos d'une droite. Ce sacré rein une nouvelle fois, et une lance de douleur lumineuse traversa tout son corps, provoquant un cri involontaire venu de la gorge.

Mauvais signe. Une preuve de faiblesse.

Pour compenser, il se mit à frapper des pieds et des poings, atteignant son adversaire sur son bras levé, heurtant la jambe qui bloquait son coup au bas ventre. En retour, il encaissa un tranchant du bras à la poitrine qui le repoussa contre l'arbre. Seule la présence du tronc l'empêcha de s'écrouler alors qu'il luttait de nouveau pour reprendre son souffle.

Il était temps de passer aux choses sérieuses.

Il se pencha en avant, le bras droit pendant, tandis que son bras gauche protégeait sa cage thoracique douloureuse, s'efforçant de faire comme si ce coup l'avait assommé. Sa main droite atteignit en un éclair le couteau qui était dans sa botte, le tira, et la lame de vingt centimètres surgit pour bloquer la charge de son adversaire.

Mais celle-ci n'arriva jamais.

Au lieu de se précipiter sur lui, le grand type fit un pas en arrière et s'empara lui aussi d'un long couteau. Une sorte de couteau de chasse, avec une lame lourde et le côté coupant incurvé, conçu pour se frayer un chemin dans les broussailles ou dans la chair et les os avec une égale aisance.

« Voilà un vrai couteau », songea le Coureur, et il décela une note d'hystérie dans le rire qui s'échappa de sa gorge. Il s'écarta de l'arbre, qu'il contourna.

— Vous êtes sûr de vouloir faire ça ? demanda l'autre.

En anglais.

Qu'attendait-il ? Il avait vu ce personnage surgir de nulle part, en pleine jungle, et avait deviné que ce type pouvait détenir des informations qui l'aideraient à s'orienter. En d'autres circonstances, ils auraient peut-être partagé une bière et une conversation amicale, mais cela ne se passerait certainement pas ainsi aujourd'hui.

— Soyez-en bien sûr, répéta l'étranger.

Il y avait deux manières de procéder. La manière forte et silencieuse, attaquant directement la jugulaire, ou l'esquive jusqu'à ce qu'il trouve une ouverture pour placer son coup. Le Coureur ne voyait aucun avantage dans ces deux stratégies, et resta donc silencieux.

Il se déplaçait sur une trajectoire circulaire. Ce mouvement le faisait tourner dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, et son adversaire imitait chacun de ses pas. Il n'y aurait aucun avantage pour l'un ou l'autre, jusqu'à ce que l'un des deux commette une erreur.

Malgré son entraînement, sa préparation mentale et tout le reste, le Coureur n'avait jamais tué un homme jusque-là. S'il survivait à cette confrontation, ce serait une première, mais Dieu savait qu'il était

motivé pour gagner.

Il avait fait un long chemin pour finir par se faire étripper par un inconnu, alors que sa mission de justicier venait à peine de commencer. Sa frustration céda la place à la colère et fit monter la fureur en lui. Il était motivé, prêt à exploser. S'il devait agir, il n'y aurait pas de meilleur moment que...

Il se précipita sur son adversaire, tenant son couteau à l'abri d'un coup de pied, observant les mains de son adversaire. Le type lui faisait face et l'attendait, stupidement, formant ainsi une cible stationnaire alors qu'il aurait dû reculer, esquiver son attaque d'un côté ou de l'autre, faire *quelque chose*. S'il se contentait de rester immobile...

Il bougea.

Au moment où le Coureur plongeait, son adversaire parvint à lui saisir le poignet d'un mouvement vif de la main gauche et le monde se retourna. Un saut périlleux hésitant se termina par un impact étourdissant contre le sol, qui chassa de nouveau l'air de ses poumons.

Avant que le Coureur n'ait le temps de reprendre son souffle, un genou se plaqua sur sa poitrine et une lame incurvée vint s'appuyer contre sa gorge.

— C'est votre seule chance, lui dit Bolan. Quel est votre nom ?

Sa réponse sortit dans un murmure.

— Jason Claridge.

Bolan scruta le visage qui se cachait sous la peinture de guerre, cherchant un point commun avec les photographies qu'il avait étudiées. Peut-être quelque chose dans les yeux, une trace autour de la bouche. Sans ce nom, cela lui aurait échappé.

— Vous êtes le fils ? demanda-t-il.

Un râle essoufflé lui répondit.

Le Guerrier se leva et s'écarta de la forme allongée, mais il ne lâcha pas son couteau de chasse.

— Vous êtes à la recherche de vos parents.

C'était une affirmation, pas une question.

— Qu'est-ce que vous... Oh, mon Dieu !

Les dernières velléités de combat de Jason Claridge semblèrent alors s'évanouir. Il resta immobile un moment, les yeux fermés, s'efforçant de comprendre la situation. Lorsqu'il se hissa sur ses jambes, son visage couvert de peinture trahissait un mélange de colère et de stupéfaction.

— On m'avait dit que personne ne viendrait, dit-il. C'est la politique habituelle.

— Sujette à modification sans communiqué de presse, répondit Bolan.

— Où sont les autres ? demanda Claridge.

— Il n'y a personne d'autre.

— Un seul homme ?
Bolan changea de sujet.

— Qui êtes-vous ?

— Vous l'avez dit. Je suis le fils, le seul et l'unique.

— Je pensais à votre unité.

— Les plongeurs d'élite de la Marine, les SEALs, répondit Claridge.

Et la vôtre ?

— Je suis indépendant.

— Un solitaire ?

— Quand avez-vous déserté ?

— Il y a quatre jours. On m'avait dit que personne n'interviendrait. Il fallait que j'essaie.

— Quel est votre plan pour l'extraction ? demanda Bolan.

— Je n'en ai pas, avoua Claridge. Je suis seul ici, comme vous l'avez peut-être remarqué.

— C'est vrai. Vous aviez donc l'intention de marcher autour de l'île jusqu'à ce que vous trouviez vos parents, puis de les sortir des griffes de ces costauds par vous-même avant de repartir aux États-Unis à la nage.

— Il fallait bien que quelqu'un tente quelque chose. Oh ! C'est tout moi, ça. À la base, mes potes m'appellent le Coureur. Je pars toujours trop vite, sans réfléchir. Mais c'est ma famille, d'accord ? Vous ne savez peut-être pas ce qu'on ressent ?

Oh, si ! Le Guerrier ne le savait que trop bien. Mais il avait dépassé depuis longtemps le stade où il se laissait entraîner sur le sujet de sa famille, même par ceux qui connaissaient son passé.

— Il faut rentrer à votre base pendant que c'est encore possible, dit-il.

— Je n'ai pas de plan d'extraction, vous vous souvenez ?

— Merde ! Vous avez bien su venir jusqu'ici ! Dirigez-vous vers la frontière de la Malaisie, au nord, de l'autre côté des montagnes. Débarrassez-vous de votre équipement et faites disparaître la peinture de votre visage avant d'y arriver. Dites-leur que vous êtes un botaniste égaré et demandez à parler à quelqu'un de l'ambassade des États-Unis.

— Je préférerais rester et vous aider, répondit Claridge.

— Ce n'est pas une option.

— Réfléchissez. Vous dites qu'un homme seul n'a aucune chance, mais vous êtes là, à vous préparer à attaquer une armée.

— C'est différent. J'ai déjà fait ce genre de chose.

— N'empêche que cela ne pourrait pas vous faire de mal d'avoir un soutien.

— Non, merci. Rentrez chez vous.

Claridge se raidit, redressa les épaules.

— Je ne partirai pas.

— Peut-être que les SEALs se réjouissent que vous ayez déserté, si vous vous comportez toujours comme cela.

- Comment ?
- Les mots qui me viennent à l'esprit sont le manque de professionnalisme et l'insubordination.
- Oubliez ça. Je ne vois aucun insigne de grade sur vous.
- Est-ce que ça ferait une différence ?
- Claridge réfléchit avant de répondre :
- Non.
- C'est bien ce que je disais.
- Écoutez, je regarde les informations, d'accord ? Je sais comment se passent ces opérations. Je refuse de me tirer en laissant mes parents mourir ici. Ils sont tout ce que j'ai !
- Vous ne savez pas où chercher.
- Mais vous, vous savez, n'est-ce pas ?
- Le ton était plein d'espoir maintenant.
- Écoutez ! Ma tâche est de sortir vos parents du pays, pas de faire du baby-sitting. Vous ne m'avez rien montré de convaincant jusqu'à présent, si ce n'est une attitude qui vous qualifie directement pour la cour martiale. Je ne peux même pas vous faire confiance pour ouvrir un plateau repas prêt à consommer, à plus forte raison pour surveiller mes arrières et suivre mes ordres dans les moments cruciaux.
- Mettez-moi à l'épreuve.
- Ho ! Le Coureur ! Je n'ai que faire des éjaculateurs précoces.
- C'est vous qui donnerez les ordres. Je serai sous votre commandement.
- L'Exécuteur digéra cette déclaration. Il comprit que le fils ne lâcherait pas prise. Il céda juste assez pour dire :
- Si vous voulez vraiment participer à cette mission, il faut qu'il y ait un accord très clair entre nous. À partir de cet instant, nous sommes dans la même galère, et ma parole fait loi. C'est la *seule* loi. Si je vous demande de sauter, vous ne prenez même pas le temps de me demander de quelle hauteur.
- Pas de problème.
- Écoutez-moi et comprenez, insista Bolan. Ma seule et unique mission est de faire sortir vos parents. En ce qui me concerne, ils n'ont jamais eu de fils. Vous n'êtes qu'un soldat de plus. La première fois que vous me ralentirez ou que vous pétirez les plombs, je prendrai des mesures pour que l'incident ne se répète pas.
- D'accord. Si je fais une erreur, je me retrouve seul.
- Vous ne m'écoutez toujours pas, corrigea Bolan. Si vous faites une erreur, vous êtes mort.
- Cela semble juste, répondit le Coureur.
- La justice n'a rien à voir là-dedans. Ici, on vit ou on meurt. Il n'y a pas de demi-mesure.
- Compris.

- Je l'espère. Prenez votre arme et allons-y.
- Où allons-nous ?
- Vers le sud, répondit Bolan. Jusqu'au bout de la ligne.

Le sergent Mohammed Singh fit arrêter ses soldats. Une pluie fine commençait à tomber. Une pellicule d'humidité couvrait son visage, dégoulinant de la canopée très loin au-dessus. Il craignait que la pluie n'empire rapidement, ajoutant encore à leurs difficultés.

Ils avaient été piégés. C'était évident. Quelqu'un les avait attirés et Singh était tombé dans le panneau comme une jeune recrue de l'année.

— Qu'y a-t-il, sergent ? demanda l'un des soldats.

— Rien, dit-il. Il n'y a rien, soldat.

— Mais nous avons tous entendu ce bruit, sergent.

Singh resta muet. Il savait qu'ils avaient entendu le bruit, bien sûr. Il tenta de réfléchir à la situation, de soupeser les possibilités et de décider de la marche à suivre.

— Sergent ?

— Silence ! Laissez-moi réfléchir !

— Bien, sergent.

Singh finit par décider qu'il était possible qu'il ait commis une erreur. Peut-être que, même si cela lui semblait peu probable, le bruit qu'ils avaient poursuivi avait été produit par un animal sauvage.

Dans ce cas, il n'y aurait pas de conséquences graves à long terme.

En revanche, si ces bruits avaient été faits par un homme, la situation serait bien différente. Dans ce cas, il avait été fait marron par un homme plus astucieux que lui, un ennemi qui courait toujours. Et cela risquait fort de se retourner contre lui.

— Rassemblez-vous, ordonna-t-il aux soldats.

Leurs visages, fatigués mais interrogateurs, indiquaient à Singh qu'ils étaient prêts à suivre tous ses ordres.

— Nous avons un choix à faire, dit-il. Je possède l'autorité nécessaire pour le faire à votre place, mais j'ai besoin de votre accord, puisque notre décision nous affectera tous.

Ils attendirent, perplexes. Singh ne leur avait jamais donné le choix auparavant. C'était une première, pratiquement incompréhensible.

— Il est possible que nous ayons poursuivi un animal par erreur, dit-il, et qu'il nous ait échappé. Si c'est le cas, nous n'avons plus qu'à retourner au camp de base et arrêter cette recherche.

Il vit les autres échanger des regards, visiblement perplexes. L'idée de retourner à la base était séduisante, mais, manifestement, bon nombre d'entre eux pensaient avoir poursuivi un ou plusieurs hommes dans leur battue à travers la forêt.

— L'autre possibilité, reprit Singh, est que nous ayons entendu un homme, peut-être celui après qui nous avons été envoyés, et que nous

l'ayons maintenant perdu. Dans ce cas, nous ne pouvons pas nous arrêter tant que nous ne l'aurons pas trouvé ou épuisé tous les moyens de recherche, de jour comme de nuit. Nous devons revenir sur nos pas, trouver l'endroit où il nous a échappé et reprendre notre traque.

— Mais, sergent, objecta le caporal, la main levée comme un écolier dans une classe, n'est-ce pas à vous de faire ce choix ?

— Si, bien sûr. Mais comme ce choix aura des conséquences, nous devons former un front uni. Cette fois, s'il y a des répercussions, nous serons tous passés au crible.

Il avait délibérément exagéré les enjeux. Quelles que soient les analyses auxquelles ils seraient soumis, Singh savait que tout porterait sur lui seul, mais de cette manière, il pouvait partager les responsabilités, pour le moment au moins. Cela lui donnait le sentiment d'être habile et rusé.

— Et si c'était un homme, sergent ? demanda un soldat sur sa gauche.

Singh haussa les épaules.

— Il s'agissait peut-être d'un simple villageois. L'homme qui est tombé du ciel n'a peut-être jamais existé. Il s'agissait peut-être d'un rebelle, ou même deux. Pas plus, j'en suis persuadé, sinon nous les aurions certainement vus.

— Il est rare que des rebelles passent par ici, sergent, remarqua le caporal.

— Vous avez raison. Mais nous en capturons régulièrement, alors que d'autres nous échappent. Il n'y a rien de nouveau là-dedans. Naturellement, la situation présente est un peu différente.

Singh n'avait pas à expliquer ce qu'il entendait par là. Même les plus lents des soldats avaient entendu parler de l'enlèvement récent de deux Américains et avaient une vague idée de l'incidence de cet événement sur les relations internationales. Ils étaient en état d'alerte depuis cet enlèvement, même si cela n'avait pas servi à grand-chose.

— Alors, fit-il. Que choisissons-nous ?

Le caporal fut le premier à répondre :

— Je pense que nous avons entendu un tapir, sergent.

— Un tapir, oui, répéta l'un des soldats proches de lui.

Déjà, les autres hochaient la tête en répétant cette affirmation.

— Un tapir ?

Singh y réfléchit, les sourcils froncés.

— Je pense que vous avez raison, auquel cas nous n'avons plus rien à faire ici. Caporal, annoncez au camp de base que nous rentrons. L'ornithologie a fait une erreur.

La défaite était une pilule amère à avaler. Jason Claridge avait été premier de sa promotion dans son entraînement chez les commandos

SEALs, intrépide et prêt à tout ce que la marine pourrait lui demander. Il avait mangé des rats et des vers sans se plaindre, et surpassé tous ceux qui s'attaquaient à lui en termes de force physique. Une certaine arrogance était encouragée dans cette formation, et Claridge avait fini par se considérer comme pratiquement invincible.

La semaine précédente avait tout bouleversé. D'abord était venue la nouvelle de l'enlèvement de ses parents, suivie par une confirmation de la ligne de conduite du gouvernement, refusant toute négociation avec des terroristes. Alors Claridge avait déserté, balancé sa carrière aux orties et pris la direction de l'endroit où ses parents étaient détenus.

Sans indication officielle, il naviguait à l'aveuglette. Il ne lui avait pas été difficile de se procurer un équipement. Il s'était facilement introduit au Kalimantan en venant du Nord, mais après cela, ses indices s'étaient taris. Une « source » lui avait soutiré mille cinq cents dollars qu'il ne reverrait jamais, et cela l'avait laissé à la dérive, terriblement conscient du temps qui passait, effrayé par-dessus tout à l'idée de retrouver sa famille un jour trop tard.

Croisant la piste de l'étranger, il s'était lancé à sa poursuite sur un coup de tête, espérant lui soutirer des informations, à défaut d'avoir un but précis à atteindre. Et cela s'était étonnamment révélé payant, même si ce n'était pas de la manière dont Claridge l'avait prévu. Il avait cru pouvoir suivre cet homme un moment, voir où il allait, et peut-être trouver grâce à lui la piste des rebelles qui pouvaient rôder dans la région.

En fait, il s'était fait aplatir et se serait même fait trancher la gorge si ce type avait été un véritable ennemi. C'était le genre de chose qui faisait fulminer les guerriers machos et les incitait à penser en termes de vengeance, mais il ne pouvait pas se le permettre.

Pas ici. Pas maintenant.

L'étranger lui avait déclaré s'appeler Matt Cooper. Claridge ne savait pas si c'était la vérité. Quelle différence cela faisait-il ? La seule chose importante était l'affirmation de Cooper disant qu'il savait où trouver ses parents. S'il se révélait que c'était un mensonge, il le lui ferait payer cher.

En attendant, Claridge avait besoin de lui.

Suivre le chef ne faisait pas partie de ses jeux favoris dans son enfance, mais il avait appris à s'y faire au cours de son entraînement et des cours donnés par les SEALs. La discipline militaire était d'une rigidité absolue. Si on refusait de s'y soumettre au combat, des gens mouraient. Habituellement, il n'avait pas de difficulté à obéir aux ordres, mais trois choses l'irritaient dans cette situation.

Premièrement, il ne savait pas s'il pouvait faire confiance à Cooper.

Deuxièmement, s'ils échouaient, ce seraient ses parents qui en souffriraient, pas des otages anonymes.

Et troisièmement, ce type lui avait mis une raclée.

Claridge savait qu'il aurait dû avoir le dessus sur Cooper, malgré le léger avantage de la surprise dont disposait l'autre. Ce type avait deux fois son âge, mais il était d'une vivacité étonnante. C'était cependant son regard plus que toute autre chose qui avait fait céder le marine. Au combat, il savait évaluer la détermination d'un adversaire à son regard. La plupart avaient un air légèrement amusé, tempéré par la détermination. Les yeux étaient très révélateurs.

Et le regard de Matt Cooper était froid comme la mort.

En regardant au fond de ces yeux alors qu'une lame tranchante était appliquée contre sa gorge, Claridge avait compris que Cooper le tuerait s'il ne céda pas. Il ne s'agissait pas d'une hypothèse. Il suffisait de le regarder pour en être certain. La mort était inscrite dans ce regard. Et il avait compris que pour cet homme, cela n'aurait pas plus d'importance que d'écraser un cafard.

Personne ne plaisantait face à un tel regard, pour peu qu'on ait la moindre parcelle de bon sens. Sauf s'il n'y avait pas d'autre choix, et que vous aviez fait tout votre possible pour mettre les chances de votre côté.

Mais pour l'instant, il s'agissait d'un jeu de patience. Suivre un étranger à travers la jungle, chercher les éléments dispersés de sa vie. Et pour tout arranger, il s'était mis à pleuvoir des cordes !

Il ne faisait pas chaud, contrairement à ce qu'on pouvait imaginer du climat dans la jungle. Il transpirait comme un porc avant l'averse, mais la pluie avait fait chuter la température d'au moins dix degrés, peut-être quinze. Après le coucher du soleil, si la pluie continuait, il pourrait oublier les risques d'insolation et redouter davantage l'hypothermie.

« Seigneur, donnez-moi la force. »

C'était une phrase que son père aurait prononcée, et les chiens ne font pas des chats. Un observateur extérieur ne s'en serait pas douté en le voyant en action avec un groupe de ses compagnons des SEALs, mais Jason Claridge avait la même foi que ses parents. Il faisait confiance à Dieu pour qu'il l'aide à accomplir la tâche dictée par le Tout-Puissant.

Mais c'était plutôt compliqué, car personne ne savait jamais réellement ce qu'il pensait lorsqu'il vous imposait ce genre d'épreuve.

Tant qu'il n'aurait pas de certitude sur ce point, Jason Claridge était prêt à jouer un jeu d'observation et de patience, et à saisir les opportunités qui se présenteraient.

Mais une fois qu'il connaîtrait les règles, l'autre ferait mieux de se méfier.

— On ne peut pas aller plus loin dans l'obscurité, annonça Bolan. Nous allons passer la nuit ici. Pas de feu.

Il vit que cela ne plaisait pas à Claridge, et, en réalité, il aurait pu

continuer à marcher toute la nuit, malgré la pluie, mais Bolan ne voulait pas prendre ce risque avec un inconnu sur ses talons. Il avait bien progressé au cours de sa première journée et ne prévoyait pas un contact direct avec l'ennemi dès la première nuit.

Il était dans les temps.

— Si vous voulez me donner des coordonnées, déclara le jeune homme, je suis d'accord pour aller repérer le terrain. Les missions nocturnes ne me posent pas de problème.

— Oubliez ça.

— Vous devez comprendre qu'il s'agit de ma famille.

— Et vous ne leur serez d'aucune utilité en vous aventurant dans la forêt jusqu'à ce que vous soyez capturé ou tué.

— Je pourrais vous surprendre.

— C'est déjà fait, répondit Bolan. Une fois suffit.

— Qu'est-ce qui m'empêche de partir seul ?

— Le bon sens, si vous en avez.

Claridge n'ajouta rien tandis que Bolan cherchait un endroit relativement sec et fouillait dans son sac à la recherche d'un repas prêt à consommer. Ce n'était pas de la haute gastronomie, loin de là, mais cela avait pour but de le maintenir en vie.

Claridge avait ses propres rations alimentaires, quelque chose qui crépita lorsqu'il l'ouvrit et dégagea une odeur évoquant un peu les fruits pourris. Lorsqu'il en eut avalé la moitié, le jeune homme se dit qu'il était temps de reprendre la conversation.

— J'aimerais savoir qui vous a envoyé, si ce n'est pas trop indiscret.

— Quelle différence cela peut-il faire ? demanda Bolan.

— Peut-être aucune. Mais si le gouvernement est totalement opposé à toute intervention, pourquoi enverrait-il quelqu'un sur place ?

— Je n'ai jamais dit que c'étaient eux qui m'envoyaient.

— Que suis-je censé croire ? Vous n'êtes pas ici en vacances et je n'ai pas d'autres parents qui auraient pu engager un mercenaire pour faire ce boulot. *Quelqu'un* vous a bien envoyé.

— Tout ce qui importe, c'est que je suis ici, répliqua Bolan. Je ne comptais pas trouver un comparse sur place.

— Quatre mains valent mieux que deux, non ?

— Si je ne contrôle pas les quatre, les deux autres pourraient être plus qu'inutiles. Elles pourraient tout foutre par terre.

— Je pensais que nous avions résolu cette question.

— J'ai votre parole, déclara Bolan. Seul le temps me dira ce qu'elle vaut.

— Très juste, fit Claridge. Mais réfléchissez à cela : jamais je ne ferais quoi que ce soit qui puisse nuire à mes parents.

— Pas sciemment, mais vous êtes affectivement impliqué, et ça, c'est un problème.

— Je ne céderai pas à une impulsion folle. Vous pouvez emporter cette déclaration à la banque.

— Je croyais que vos copains vous appelaient le Coureur, parce que vous partiez toujours trop tôt ?

— C'était juste une blague. Quoi qu'il en soit, vous pouvez me faire confiance.

Bolan ne répondit pas.

Il aurait pu utiliser sa liaison par satellite pour contacter le Ranch et se renseigner sur le compte de Claridge, peut-être même insister pour que quelqu'un vienne chercher le fils et l'en débarrasse, mais cela n'aurait fait que compliquer encore une situation déjà complexe. S'il tentait d'insister, il y avait de fortes chances pour que Claridge lui échappe, et poursuivre un membre des commandos SEALs à travers la jungle de Bornéo n'avait rien à voir avec le boulot que lui avait confié Brognola.

Le jeune homme était peut-être fort et assez raisonnable pour faire taire ses émotions lorsqu'il verrait ses parents ou le camp où ils étaient prisonniers. Bolan l'espérait, mais il serait également prêt à faire face à tout écart de conduite qui pourrait se produire. Pour ce qui était des choix, le Guerrier savait pourquoi il était ici et il n'apporterait aucun changement de dernière minute au menu.

Certains soldats se plaisaient à dire que l'échec n'était pas une option, mais l'Exécuteur était plus avisé. Ce genre de langage aidait les politiciens à recueillir des suffrages. Mais l'échec était toujours une option. Tout le monde échouait tôt ou tard, dans une mission ou une autre. Parce que l'être humain est faillible, tout simplement.

« Et la mort est l'échec ultime », songea Bolan. Il ne savait pas si Jason Claridge était préparé à faire ce genre de sacrifice pour ses parents. Il l'affirmait, mais cela ne suffisait pas. Il découvrirait bientôt si les actes du jeune homme étaient à la hauteur de ses paroles.

CHAPITRE VI

Garuda Malajit était furieux. Il se mettait dans une rage monstre une fois par semaine en moyenne, mais les crises étaient devenues plus fréquentes et plus aiguës depuis qu'il avait ordonné l'arrestation des deux intrus américains.

Le premier problème avait été une erreur de calcul de sa part, ce qui aggravait encore sa mauvaise humeur. Malajit avait cru que les missionnaires étaient dépêchés dans le monde entier par de riches Églises financées par de grandes entreprises capitalistes. Il apprenait trop tard que certains – au moins les deux qu'il avait choisis – portaient prêcher de leur propre chef, ou avec l'assistance minimale d'une congrégation qui parvenait à peine à joindre les deux bouts.

Les faits étaient irréfutables. L'un de ses contacts à Jakarta avait découvert que l'église de la Renaissance du Saint-Esprit comptait seulement trois cent cinquante-sept fidèles, dont la plupart étaient retraités, les autres exerçant des métiers modestes. C'était le genre de population qui pleurerait son pasteur disparu, mais qui ne pouvait pas se permettre de payer une rançon pour le sauver.

Mais il y avait pire.

Il comprenait la rhétorique des diplomates qui affirmaient que leur gouvernement ne négociait pas avec les terroristes. Jusque-là Malajit pensait qu'il s'agissait d'une pose adoptée uniquement pour les caméras. Après tout, la mafia italienne avait bien accepté de négocier pour récupérer ses otages, elle ! D'accord, il avait bien failli y laisser sa peau, mais il avait quand même fini par empocher cinq cent mille euros et gagné le titre de Capo de Bornéo. Les Américains seraient donc heureux de négocier avec n'importe qui, à condition de pouvoir sauver la face et d'avoir l'air de sortir gagnant de ce marché. Peut-être qu'un assistant de l'ambassadeur des États-Unis le qualifierait de rebelle ou de combattant de la liberté, plutôt que de terroriste ou de mafieux, et ils pourraient alors s'asseoir autour d'une table pour mettre au point la procédure de paiement de la rançon.

Mais cela ne s'était pas produit.

La proposition initiale d'un million de dollars de Malajit avait été

rejetée catégoriquement et la réponse de Washington avait été très claire. Aucune négociation, point final. Un porte-parole du président américain s'était exprimé à la télévision en exigeant la libération immédiate des otages, suggérant en outre à l'Épée de la liberté de déposer les armes, et de se disperser aux quatre vents.

Cet ultimatum stupide l'avait fait bondir et arpenter le camp sur toute sa longueur, hurlant contre tous ceux qui étaient trop lents à s'écarter de son chemin. Et quand il se retrouva face aux prisonniers, Malajit était livide et prêt à exploser.

Comme toujours, le couple américain le considéra d'un air curieux, mélange de pitié et de détermination. Il les détestait et aurait aimé briser leur complaisance pour voir la peur qui se cachait dessous.

— Votre Département d'État m'annonce qu'il se moque de savoir si vous survivrez ou pas, annonça-t-il en guise de préambule.

— Vous me pardonnerez, mon frère, si je ne crois pas ce que vous dites, répondit le vieil homme grisonnant.

— Ils ne paieront rien pour votre libération !

— Ça, je vous l'avais dit, lui rappela le pasteur. C'est la politique habituelle. Ils ont une série de règles à respecter, mon frère.

— Je *ne suis pas* votre frère !

— Nous sommes tous frères aux yeux de Jésus.

— Pourtant, votre *frère* qui occupe la Maison Blanche est prêt à sacrifier vos vies. Il attache plus de valeur à l'argent qu'à la vie humaine.

— Je pense au contraire qu'il s'intéresse à nous ; mais s'il cède une fois, cela ne fera qu'encourager les gens comme vous à enlever d'autres otages et à commettre de nouveaux crimes.

Le pouls de Malajit battait comme un tambour à ses oreilles.

— Vous pensez que combattre pour la liberté est un crime ? demanda-t-il.

— Mon frère, je ne connais rien à vos revendications, répondit le pasteur. Mais...

Un seul petit pas en avant, et Malajit se retrouva assez près pour envoyer un coup de pied au visage de l'Américain. L'impact se répercuta dans sa cheville, malgré ses bottes montantes au laçage très serré, mais c'était sans importance. Malajit fut satisfait de voir le vieil homme basculer en arrière, un jet écarlate jaillissant de son nez.

Il prit son élan pour porter un nouveau coup, mais la femme se jeta devant lui. C'était la première fois qu'elle bougeait depuis que Malajit était entré dans leur hutte. Elle se lança devant le corps de son mari, pour le protéger.

Sans importance.

Malajit était tout aussi capable de frapper une femme, même vieille, lorsque la colère s'emparait de lui et faisait marteler le sang dans ses

tempes. Sans interrompre son mouvement, il enfonça sa botte dans les côtes de la femme.

Le vieil homme se redressa pour tenter de lui porter secours, et Malajit laissa partir son poing droit dans le visage sanguinolent, tout en hurlant :

— Je ne suis pas votre frère ! Dites-le ! Dites à votre Jésus que je ne suis pas son fils et que je ne suis pas votre frère !

Parfois, lorsque sa garde rapprochée estimait justifié de l'arrêter dans ses excès de violence, Malajit leur résistait de toutes ses forces. Aujourd'hui, en sentant leurs mains se poser sur lui, il se sentit presque soulagé. Il accepta de faire demi-tour et se laissa entraîner hors de la hutte, puis il vit Shaitan Takeri qui l'attendait juste devant la porte.

— Occupez-vous d'eux, ordonna Malajit, avant de se dégager de son escorte et de se diriger rapidement vers ses quartiers.

Il se sentait mieux, maintenant que la tempête était passée.

Mais il n'en avait pas encore terminé. Si la Maison Blanche refusait de négocier, il devrait simplement trouver un moyen de les faire changer d'avis. Il avait envie de ce fric. Point final.

La pluie avait cessé vers minuit, et Bolan était prêt à lever le camp avant que les premiers rayons de l'aube ne percent la canopée. Claridge avait passé une nuit agitée, mais il se secoua et endossa son équipement avec une sombre détermination.

Le gosse s'en sortirait peut-être, après tout, mais il fallait encore le surveiller. Bolan ne baisserait pas sa garde. D'ailleurs, cela ne lui arrivait jamais.

Au moment du départ, l'Exécuteur ignora les questions de Claridge à propos de leur destination. S'il avait été à sa place, il aurait sans aucun doute poursuivi la traque lui aussi, mais cela ne signifiait pas qu'il faisait confiance au jugement du jeune membre des commandos. Sa lecture du bref dossier de Hal Brognola à propos de la famille Claridge lui indiquait que Jason n'avait jamais été blessé au combat, qu'il ne s'était jamais battu en terrain hostile, face à des ennemis réels. C'était un soldat bien entraîné et plein de bonnes intentions, paralysé par son angoisse. C'était précisément ce qui le rendait dangereux dans ce jeu de vie et de mort.

Il s'ouvrait lui-même une piste, en utilisant sa boussole de poignet pour maintenir une direction sud-sud-ouest, progressant autant que possible sur le sentier pour plus de facilité. Bolan aurait pu utiliser son couteau de chasse pour se frayer un passage et faciliter la progression de Claridge, mais les marques qu'ils auraient laissées derrière eux auraient aussi indiqué clairement leur piste à leurs éventuels poursuivants.

Mais qui pouvait les suivre ?

Il se demanda si Jason Claridge se montrerait à la hauteur dans une bagarre, s'il possédait les qualités requises pour tuer et tuer encore. Les commandos SEALs étaient des jeunes gens entraînés, mais l'entraînement et la réalité étaient deux choses bien différentes. Ce n'était jamais pareil lorsqu'il s'agissait d'un mannequin, d'une cible de tir ou d'un partenaire vêtu d'une combinaison rembourrée.

Lorsqu'il fallait vraiment tuer, un homme en était capable ou non. La plupart le pouvaient, avec une bonne motivation, mais certains en étaient capables spontanément. Certains en faisaient une forme d'art, alors que d'autres tiraient du plaisir de la sensation de pouvoir que leur procurait cet acte.

À quelle catégorie appartenait Jason Claridge ?

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir, et Bolan espérait pouvoir différer ce test aussi longtemps que possible. S'ils parvenaient à mener à bien leur mission sans combattre, ce serait aussi bien.

Mais si c'était impossible, Claridge serait obligé de se défendre lui-même. L'Exécuteur avait déjà une tâche à accomplir et cela lui suffisait largement. Si le jeune homme n'en était pas capable, il tomberait en chemin.

Et ses parents se soucieraient-ils vraiment de retrouver la liberté s'ils perdaient leur fils unique ?

— Amos ? Tu vas bien ?

La voix semblait venir de très loin, comme un écho de l'enfance dans sa tête : sa mère le relevant alors qu'il venait de tomber de sa bicyclette et s'était égratigné les coudes.

— Amos ?

C'était plus douloureux que les coudes, cette fois. Amos Claridge songea que sa chute avait dû être plus violente qu'il ne le croyait et qu'il était tombé sur la tête. Cela pourrait expliquer la douleur forte et lancinante qui grondait derrière ses yeux.

— Amos !

Il ouvrit les yeux et les laissa se fixer peu à peu sur le visage qui se tenait à des kilomètres du sien.

— Merilee ?

— Oh, Amos. Dieu merci, tu es en vie !

— Que s'est-il passé, Merilee ?

Elle fronça les sourcils, clignant des yeux pour chasser ses larmes. Il vit un hématome sombre qui se formait sur la ligne frêle de sa mâchoire.

— Tu ne te souviens de rien ?

— Je fais de mon mieux.

Les événements lui revinrent alors à l'esprit par bribes. Au bout de quelques minutes, Amos Claridge se souvenait de tout. Il ressentit un

élan de colère qui rivalisait avec la douleur.

— Cet animal t'a blessée, toi aussi ?

Il fit un bond vers elle, mais faillit s'évanouir sous la violente douleur qui lui transperça les côtes. Cela lui fit monter les larmes aux yeux. Lorsqu'il leva une main tremblante pour les chasser, Claridge sentit du sang frais sur son visage.

— C'est grave ? demanda-t-il.

La formation d'infirmière de son épouse reprit automatiquement le dessus.

— Ton hémorragie nasale s'est presque arrêtée, mais je crains que le nez ne soit fracturé. Tu es mieux à même de juger de l'état de tes côtes.

— Elles sont un peu douloureuses, lui répondit-il en s'efforçant de sourire.

— Pas étonnant. Ils ne t'ont mis aucun bandage.

— C'est sans importance, Merilee.

— Je ne peux rien faire pour t'aider.

Elle sanglotait presque.

— Tu m'as déjà beaucoup aidé, répondit-il. Es-tu gravement blessée ?

Elle sourit à travers ses larmes.

— Je suis plus résistante que je n'en ai l'air.

— Dieu sait que c'est vrai. A-t-il dit quelque chose à propos de... de ce qui va se passer maintenant ?

— Rien du tout. Il est furieux que le gouvernement refuse de payer, bien sûr.

— Je le leur avais dit. Les menteurs ne savent pas reconnaître la vérité. C'est contre leur nature.

— Amos...

— Ne t'inquiète pas, Merilee, interrompit-il. Quoi qu'il arrive, nous sommes préparés à y faire face sous l'armure de notre foi.

Pour le moment, cette armure ne lui semblait pas très robuste, mais cette seule pensée suscita un sentiment de culpabilité qui rivalisait avec ses douleurs. Douter de Dieu pendant une épreuve était un piège tendu aux vertueux par leur ennemi mortel, ce vieux Satan. Amos Claridge avait affronté cette tentation auparavant, et il savait comment la vaincre.

— Nous devons prier, dit-il. Maintenant, plus que jamais, nous avons besoin de Jésus.

— Et s'il nous avait abandonnés ?

Il fut surpris d'entendre ces mots prononcés à haute voix.

— Tu ne dois pas dire ça, Merilee. Nous ne devons même pas le penser !

— Je suppose que tu as raison.

— Prie avec moi, maintenant.

Il hésita. Pour la première fois de sa vie, Claridge ne savait pas quoi

dire. Il connaissait les paroles, bien sûr, mais les mettre bout à bout lui semblait être un défi insurmontable.

— Amos ?

— Je... je ne...

Il abandonna, secoua la tête et ferma les yeux pour refouler les larmes amères qui les brûlaient.

Prier pour trouver la force de mourir n'était pas le genre de conseil que l'on enseignait au catéchisme. Il avait honte de ne pas pouvoir prononcer les mots. Mais que pouvait-il faire dans la situation actuelle, outre prier et attendre la suite des événements ? Amos savait qu'il n'avait pas la force ni le courage nécessaires pour prendre le dessus sur leurs ennemis, même pour sauver Merilee. Ils étaient trop nombreux, trop forts et trop bien armés.

C'était ce sentiment d'impuissance qui lui donnait l'impression affreuse de son inutilité.

— Ainsi, vous n'avez rien trouvé ? Rien du tout ?

Le major Rajak Tripada attendit, observant attentivement son interlocuteur. Le sergent Singh était un défenseur de l'État, mais Tripada avait travaillé assez longtemps dans la sécurité intérieure pour savoir que personne n'était au-dessus de tout soupçon. Chacun avait des faiblesses qui pouvaient le trahir en cas de crise.

— Rien, major, répondit le sergent. Comme je vous l'ai dit, nous avons entendu du bruit dans la forêt et nous avons suivi la trace, mais il n'y avait personne. Je pense que c'était un tapir, ou peut-être un tigre.

— Il n'y a pas de tigres à Bornéo, sergent !

— On entend beaucoup de choses, major. Les ornithologues...

— Ah oui, interrompit Tripada, les ornithologues. J'ai cru comprendre que c'est l'un d'eux qui a vu cet homme tomber.

— L'un d'eux a cru voir un homme, major. La plupart d'entre eux sont des étrangers, peu familiarisés avec la faune des îles.

— Malgré tout, il est difficile de confondre un homme avec un oiseau, vous ne croyez pas, sergent ?

— Peut-être, major. Je ne pourrais pas le dire.

— Et ce bruit que vous avez entendu, pourriez-vous le décrire ?

— Un bruit de passage dans le sous-bois, major. Quelque chose qui fuyait, je suppose.

— Vous n'avez donc rien vu ?

— Non, major.

— Quelle malchance. Vous avez entendu parler des missionnaires qui ont été enlevés, n'est-ce pas, sergent ?

— Oui, major. Nous en avons été informés le jour où c'est arrivé.

— Vous connaissez l'Épée de la liberté, je suppose ?

— Je ne dirais pas que je connais ce groupe, major. Je sais que ce sont des traîtres. Je n'ai jamais rencontré l'un d'entre eux, à ma connaissance. Nous les cherchons régulièrement dans les montagnes, mais nous ne les avons encore jamais trouvés.

— Et comment expliquez-vous cela ? demanda Tripada.

— Je suppose que nos renseignements étaient mauvais, major.

— Vous n'avez donc pas une haute idée de notre police de sécurité ?

L'autre sentit le piège, il haussa les épaules :

— Je n'ai pas vraiment d'opinion, major. Je dirige les patrouilles et nous nous rendons sur les lieux qu'on nous indique. Si nous ne trouvons rien, je suppose que quelqu'un a commis une erreur. Ce n'est pas à moi de discuter les ordres. Un jour, lorsque l'ennemi sera vraiment localisé, je le retrouverai.

— Ce jour pourrait bien arriver plus tôt que vous ne le pensez, sergent.

— Je suis prêt, major !

— Quand avez-vous compris que vous aviez perdu cette ombre dans la jungle ?

— Lorsque le bruit a cessé, major. Nous avons fouillé partout et n'avons trouvé aucun signe indiquant le passage d'un homme, donc nous avons abandonné.

— Je vois.

Tripada planta son regard dans celui du sergent et le soutint pendant un moment, puis il lui adressa un sourire désarmant :

— Ce sera tout. Vous pouvez disposer.

Ils échangèrent des saluts formels et le sergent sortit, fermant la porte derrière lui. Une fois seul, Tripada pensa à ce qu'il venait d'apprendre – ou plus précisément, à ce qu'il n'avait pas appris au cours de ce débriefing.

Il ne pensait pas que le sergent soit un traître, mais il savait que l'homme lui cachait quelque chose. Il supposait qu'il s'était lassé de courir dans la jungle et avait décidé que cette mission était une perte de temps. Que le bruit qu'il avait entendu ait été produit par un animal ou un homme, c'était impossible à dire maintenant. En ce sens au moins, cet exercice avait été un gâchis. Mais cela ne signifiait pas qu'il faille interrompre les recherches.

À ses yeux, l'enlèvement récent était à la fois un obstacle et une opportunité. Pendant que les politiciens s'agitaient en se demandant si cela leur coûterait l'aide économique américaine, Tripada considérait cela comme une motivation pour lancer la guerre en règle contre les guérilleros, guerre qu'il préconisait déjà avant l'événement. Jusqu'à présent, sa hiérarchie avait refusé, redoutant la réaction des chiens de garde des mouvements de protection des droits de l'Homme. Maintenant que Washington exerçait une pression, tout devenait

possible.

Il était temps de régler les comptes avec ces soi-disant terroristes, qui n'étaient rien de plus que des bandits de grand chemin, à l'exemple de celui qui se vantait de s'appeler le Capo de Bornéo. Mais il devait d'abord trouver ses cibles avant d'engager la bataille.

À son signal, Mahmoud Kendik se présenta à son tour à la porte. Il ressemblait à un barracuda, avec ses rictus et son charme huileux derrière son regard d'étrangleur. Kendik était un informateur, prêt à se vendre au plus offrant. Récemment encore, il était membre de l'Épée de la liberté, et il affirmait tout savoir des dirigeants du mouvement et de leurs opérations.

— Major, j'attendais votre appel, dit-il en souriant.

— Asseyez-vous, ordonna Tripada sèchement, heureux de voir ce sourire disparaître. J'aimerais profiter de vos connaissances et de votre offre d'assister le gouvernement.

— Avec plaisir, major.

— C'est possible, répondit Tripada, mais je vous promets, Mahmoud, que si vous me causez le moindre embarras, ce plaisir sera de courte durée. Et, à côté de ce qui suivra, vos pires cauchemars vous sembleront idylliques.

— Je vous comprends, major.

— Bien. Vous n'aurez pas d'autre avertissement. Maintenant, comme si votre vie dépendait de cette réponse, dites-moi où trouver vos soi-disant amis.

Jason Claridge luttait contre la fatigue lorsqu'ils levèrent le camp ce matin-là pour reprendre leur route. Il avait somnolé à plusieurs reprises pendant la nuit, mais sans vraiment dormir. Entre la pluie et les bruits de la jungle, ses soupçons à propos de Matt Cooper et l'angoisse qui le rongait quant à la sécurité de ses parents, il n'y avait pas de véritable espoir de repos.

Il en était ainsi, plus ou moins, depuis qu'il avait reçu la nouvelle. La première nuit, alors qu'il pensait encore qu'il restait un espoir de solution par les voies gouvernementales, il était resté allongé, sans dormir, en essayant d'imaginer le sort qui était réservé à ses parents. Il ne connaissait rien à la politique indonésienne ni aux troubles sociaux qui agitaient ce pays, et ignorait presque tout du terrain, si ce n'est qu'il ressemblait vaguement au reste du Sud-Est asiatique.

Le principe de base était simple : les commandos n'étaient pas censés analyser leurs cibles, ni même les considérer comme des êtres humains. Il s'agissait d'objets à neutraliser et, à ce titre, leurs opinions politiques étaient sans importance. Si l'Oncle Sam pointait le doigt en exigeant qu'un Arabe, un Chinois ou un Nicaraguayen soit abattu dans les meilleurs délais, l'équipe des SEALs chargée de cette tâche n'était

pas supposée discuter la sagesse de cette action.

Entrer. Agir. Sortir. Telles étaient les règles simples qui régissaient les opérations spéciales, et cela n'avait posé aucun problème à Jason Claridge lorsqu'il avait rejoint le programme SEAL. Le Livre Saint regorgeait d'exemples de puissants guerriers qui avaient également servi leur Seigneur, de Josué à David et au-delà. En dépit du langage cru qui régnait dans les casernes et du plaisir que certains de ses camarades trouvaient dans l'alcool et la fornication, Claridge pensait toujours qu'il était possible de servir à la fois Dieu et son pays, dans les circonstances adéquates.

Il avait pourtant jeté tout cela aux orties pour le bien de ses parents. S'il abandonnait maintenant et rejoignait son unité par le premier vol au départ de Bornéo, le mieux qu'il pouvait espérer était un séjour au cachot pour désertion et l'expulsion du programme SEAL. Tout bien considéré, ils ne le chasseraient probablement pas, mais il passerait le reste de sa carrière à astiquer les ponts ou à remplir des papiers sans intérêt dans le bureau d'un capitaine quelconque.

Jamais plus on ne lui ferait confiance, c'était certain.

Et comme il s'était grillé, autant continuer et mener à bien sa mission actuelle.

Quelle serait cette mission ? Claridge n'en avait aucune idée. Il ne savait pas où ils allaient, si ses parents les attendaient au bout de leur périple, ni le nombre d'ennemis qui les gardaient. C'était un autre aspect de l'opération de sauvetage auquel il n'avait pas réfléchi lorsque la première impulsion l'avait saisi. En fait, au-delà de la désertion elle-même et du voyage jusqu'à Bornéo, il n'avait rien planifié du tout.

Deux hommes pourraient-ils mener à bien une telle opération ?

Il supposait que leurs chances étaient supérieures à celles d'un homme seul, mais il devait admettre que la jungle lui donnait le sentiment d'être minuscule, comme un enfant. Il connaissait les statistiques brutes concernant l'île : population, climat, superficie, le genre d'informations disponibles sur une bonne centaine de sites Web – mais rien de tout cela ne l'avait préparé à la dure réalité.

La jungle le rapetissait, l'avalait vivant, et Claridge se demandait si elle relâcherait jamais son emprise. Serait-il encore en vie lorsqu'elle le recracherait ou l'expulserait ? Pourrait-il faire quoi que ce soit pour aider ses parents, ou avait-il fait tout ce chemin pour un sacrifice inutile ?

Une chose était certaine dans son esprit. Il devait essayer.

S'il y avait eu une autre solution, la perspective d'une intervention efficace, il n'aurait en aucun cas quitté les rangs pour s'attaquer seul à une telle quête.

Cela ramena ses pensées vers Matt Cooper, qui se trouvait à une dizaine de mètres devant lui et se déplaçait dans la forêt comme s'il y

était né. Qu'est-ce qui lui faisait croire qu'il serait plus efficace seul qu'en compagnie d'un homme entraîné au combat ?

L'expérience, tout d'abord, songea Claridge.

Ces yeux froids et cette poigne de fer étaient très significatifs. Claridge ne pensait pas qu'ils partageraient des anecdotes de guerre autour d'un feu de camp, et, si c'était le cas, il n'en aurait aucune à raconter, mais il savait reconnaître un vrai guerrier lorsqu'il en voyait un.

Il avait rencontré quelques hommes de ce calibre à l'entraînement et aux postes où il avait servi. Des hommes qui avaient rempli des missions au Vietnam, à Grenade, durant l'opération Tempête du Désert, en Somalie et dans une multitude de missions secrètes qui ne portaient pas de nom. Ils ne portaient pas d'insignes particuliers, il n'existait pas de badge ou de médaille de « tueur », mais il avait appris à les reconnaître à leur allure et leur attitude.

Cooper avait baroudé et avait fait couler le sang. Claridge aurait parié sa vie là-dessus.

En fait, il réalisa qu'il avait déjà fait ce pari. Sans en avoir l'intention, il s'était associé à la campagne de Matt Cooper, renonçant du même coup à sa propre mission. Cela n'aurait pas dû avoir d'importance, puisqu'ils cherchaient tous les deux la même chose, mais les motivations de Cooper restaient voilées, complètement impénétrables. Et pour Claridge, cela faisait de lui un élément incertain, autant que lui l'était pour Cooper.

« Je t'ai à l'œil, songea Claridge. Je ne baisserai pas ma garde. »

C'est ainsi qu'ils traversèrent les tunnels sombres de la jungle, deux étrangers au visage sévère unis par une suspicion et un manque de confiance réciproques.

CHAPITRE VII

Encore l'une de ces foutues patrouilles. Cela ne finirait donc jamais, songea Shaitan Takeri.

Jusqu'à présent, cet enlèvement ne lui avait rien rapporté en dehors de deux otages qu'ils devaient nourrir, même chichement, et qui provoquaient la rage mortelle de leur commandant. Takeri se dit que ce ne serait plus très long maintenant, avant que les généraux de Jakarta ne lancent une attaque concentrée contre l'Épée de la liberté pour impressionner leurs financiers américains.

Et que se passerait-il alors ?

Malgré tous ses efforts pour tenter de trouver une solution pour améliorer la situation, il ne trouvait rien. Ils pouvaient libérer les prisonniers et espérer une certaine indulgence, mais les prisons et les cimetières étaient pleins de ceux qui avaient cherché la justice dans la patrie de Takeri.

Il serait plus simple d'éliminer les otages, avant de se retirer et de chercher une autre planque. D'attendre que l'orage passe, puis de reprendre leurs petites affaires. Mais cela changerait-il le résultat final ?

Ne trouvant pas de réponse, Takeri se concentra sur la piste qui traversait la jungle devant lui. C'était un sentier si étroit que ses hommes devaient marcher en ligne, l'idéal pour une embuscade. Heureusement, les forces gouvernementales étaient rarement si astucieuses. Au lieu de se poster sur un sentier dans la jungle et d'attendre des jours entiers que leur ennemi se présente, ils préféraient piller des villages, tuer ou arrêter les paysans désignés comme des rebelles par un informateur anonyme, brûler leurs maisons et laisser des blessures béantes dans leur sillage.

Garuda se plaisait à dire que l'armée indonésienne était son meilleur outil de recrutement, car elle se faisait des ennemis à vie partout où elle passait. C'était vrai jusqu'à un certain point, mais la plupart des paysans qui habitaient dans la jungle continuaient de souffrir en silence, s'enfouissant la tête dans le sable et poursuivant leur existence misérable. Quelques-uns rejoignaient l'Épée, d'autres les aidaient de

leur mieux au niveau du ravitaillement, mais la plupart étaient comme les deux Américains prisonniers : pris dans le tir croisé et sans aucune cachette où s'abriter.

Contrairement à la plupart des hommes qu'il avait choisis pour former ses troupes, Shaitan Takeri était un citoyen. Il était né à Banjarmasin, sur la côte sud de l'île. Il avait grandi dans le bidonville grouillant de cette cité et avait rencontré Garuda Malajit alors qu'ils étaient deux jeunes voleurs, sans éducation, parcourant les rues sales de jour comme de nuit. Takeri avait tué son premier homme lors d'une agression, à l'âge tendre de quinze ans, et il n'avait jamais plus regardé en arrière.

Mais il aimait bien la révolution. Ça lui offrait de nombreuses occasions de laisser éclater sa rage, tout en revêtant ses actes malhonnêtes du noble manteau d'un combat pour la liberté.

En attendant, il faisait des patrouilles, en espérant que personne ne l'attendait dans la forêt, l'observant dans le viseur d'une arme tandis qu'il progressait le long de l'étroit sentier.

S'il parvenait à rentrer au camp sain et sauf, le même jeu recommençait le lendemain.

Bolan entendit l'ennemi approcher et leva un poing serré. Derrière lui, Claridge se figea et attendit, silencieux comme une pierre.

L'Exécuteur ne voyait pas encore l'ennemi, mais il savait qu'il approchait. Comme la dernière patrouille à laquelle il avait échappé, les membres de cette équipe étaient imprudents. Ils coupaient par endroits les fougères géantes sans prudence. Les oiseaux et les singes fuyaient devant eux avec une précipitation qui aurait pu passer pour un jeu à des yeux moins expérimentés.

Il utilisa le langage des signes pour dicter la marche à suivre. Claridge hocha la tête et se déplaça vers la droite, se fondant dans la verdure. Bolan se plaça sur la gauche, veillant à ne faire aucun bruit.

Le Steyr AUG avait déjà une balle dans la chambre, il relâcha la sécurité et poussa silencieusement du pouce le sélecteur de tir sur la position rafale de trois. Il espérait que Claridge avait eu le bon sens de faire la même chose.

Il attendit, accroupi dans l'ombre d'un arbre qui lui offrait une couverture partielle, mais pas idéale. À une distance si proche, les patrouilleurs semblaient être au moins une douzaine. La situation était loin d'être insurmontable, mais demeurait aléatoire, d'autant qu'il avait un débutant sur les bras.

Percevant un bruit de pas immédiatement sur sa droite, le Guerrier retint son souffle. Un instant plus tard, lorsqu'il relâcha son souffle silencieusement, le premier soldat de la ligne n'était pas à plus de cinq mètres devant lui.

Un autre le suivit, puis un autre. Bolan attendit, comptant les têtes, prêt à faire feu à bout portant si l'un d'eux regardait dans sa direction et manifestait le moindre signe indiquant qu'il l'avait aperçu. Chacun d'entre eux aurait pu le démasquer, mais ils semblaient se concentrer exclusivement sur la piste, chacun gardant le regard rivé sur l'homme qui le précédait, comme s'ils avaient peur de se perdre.

S'il s'agissait d'un groupe en reconnaissance, ils commettaient là une négligence considérable, mais Bolan ne pouvait pas lire dans leurs pensées. Pour autant qu'il le sache, ces hommes étaient peut-être sur le chemin du retour après une longue journée dans la jungle, et ne pensaient à rien d'autre qu'au repas chaud qui les attendait.

Après avoir aperçu leurs uniformes et leur matériel, Bolan était convaincu qu'il ne s'agissait pas de soldats de l'armée régulière. Ils ne portaient aucun signe distinctif et étaient armés d'AK-47, alors que les militaires indonésiens se procuraient l'essentiel de leur matériel auprès des États-Unis.

Il compta quinze hommes et vit le dernier passer devant lui juste avant que tout ne vole en éclats. Un cri résonna dans la jungle sur sa gauche, immédiatement étouffé par une brève rafale tirée par un CAR-15.

Le Guerrier dégagea de son fragile bouclier de verdure et se lança dans le combat.

* * *

Claridge était prêt à se féliciter d'être resté parfaitement silencieux et immobile pendant que les ennemis passaient, lorsque le dernier guérillero sortit du rang et s'écarta de la piste en direction de sa planque.

Claridge ne tira pas immédiatement, attendant encore un instant dans l'espoir que l'autre ne le verrait pas. À cette distance, il n'y avait aucun risque de manquer la cible.

Le type s'immobilisa, accrocha sa Kalachnikov en bandoulière et entreprit d'ouvrir sa braguette. La fermeture à glissière fit un bruit grinçant, suivi une seconde plus tard par le son d'un jet libérateur.

Claridge attendait, scrutant la jungle, redoutant de bouger un muscle. Il était presque assez proche du type pour le toucher, mais encore dissimulé. Le gars avait le regard dirigé vers le bas, occupé par sa tâche, mais il n'aurait pas besoin de se tourner pour croiser le regard de Claridge. Il lui suffisait de lever la tête et de regarder légèrement sur sa droite, à vingt degrés environ. S'il faisait cela...

Claridge entendit la fermeture à glissière remonter. Il tremblait

presque de soulagement, lorsque le guérillero s'étira, les bras levés au-dessus de la tête... et croisa le regard du marine.

Claridge tira par réflexe, atteignant le rebelle au moment où il tendait la main vers son fusil et l'abattant de quatre balles à la poitrine. Mais l'autre avait eu le temps de crier.

Il entendit les autres s'appeler, puis traverser le sous-bois. Quatorze hommes armés arrosèrent les arbres et les buissons de rafales d'armes automatiques, le vacarme de leurs AK se mêlant dans une cacophonie de mort.

Claridge s'aplatit au sol et entendit les balles siffler dans les buissons à une trentaine de centimètres au-dessus de sa tête. Aucune cible en vue, mais il savait d'où venaient les balles : ils l'entouraient.

Un éclair de panique qu'il n'avait jamais ressenti à l'entraînement le laissa momentanément désorienté. Était-il déjà cerné ? Ses ennemis l'encercleraient-ils avant qu'il n'ait une chance de briser ce cercle et de se sauver ? Où était Cooper dans tout cela ? Avait-il été tué ou blessé par le premier tir de barrage ?

Ces mois d'entraînement lui revinrent enfin. Il perçut un mouvement furtif dans l'ombre sur sa droite et comprit qu'il était impossible que Cooper ait pu atteindre cette position.

Il s'agissait donc d'ennemis.

Il tira une brève rafale sur la cible qu'il ne voyait que partiellement, la vit tituber et tomber au moment où lui-même roulait sur sa droite, à la recherche d'une autre trajectoire de tir. Plusieurs rafales convergèrent sur sa dernière position connue, broyant les feuilles, les lianes et les branches.

« Reste mobile. Choisis tes cibles. De brèves rafales. Précises. » Tous ces conseils étaient excellents, mais c'était autre chose de les garder à l'esprit alors que des tireurs hostiles avaient l'intention de lui faire sauter la cervelle.

Une ombre se jeta sur Claridge depuis un arbre voisin. Il ne savait pas comment l'un d'eux avait pu s'approcher à ce point sans être détecté, et n'avait pas le temps d'y penser maintenant. Au lieu de lui tirer simplement dessus, le rebelle tenta d'assommer Claridge à l'aide de son fusil. C'était un choix stupide, mais il faillit fonctionner, obligeant Claridge à bloquer l'élan du tueur, ce qui le fit trébucher et tomber en arrière.

L'autre était sur lui, brandissant de nouveau son arme. À quoi pensait-il ? Le fusil était-il enrayé ? Claridge absorba le coup à l'aide de son CAR-15 et espéra que cela ne plierait pas le magasin et ne détraquerait pas le mécanisme de tir. Il décocha un coup de botte dans la hanche ou le bas-ventre de son adversaire. Il n'était pas certain de l'endroit qu'il avait atteint, mais cela ralentit à peine le rebelle.

Des doigts se fermaient sur son arme maintenant, l'AK-47 semblant

avoir disparu. Mais au lieu de chercher à le désarmer, l'homme qui était sur Claridge jeta tout son poids sur le CAR-15 et s'efforça de le remonter sous son menton. Il ne faudrait pas une grande pression alors pour broyer sa trachée comme un tube de carton et le laisser suffoquer pendant les dernières secondes de sa vie.

Un sursaut désespéré déséquilibra son adversaire et Claridge essaya de s'emparer du couteau qu'il portait collé au côté. Ses réflexes fonctionnèrent comme à l'exercice et, à sa grande surprise, il sentit sa lame s'enfoncer entre les côtes de son adversaire. Et celui-ci s'effondrer sur le sol.

Shaitan Takeri n'avait aucune idée de l'endroit où les premiers coups de feu avaient été tirés, à plus forte raison de la cible que visaient ses hommes. Ceux qu'ils voyaient tiraient dans toutes les directions, les éclairs lancés par leurs canons illuminant la pénombre de la jungle, tandis que les balles déchiraient les buissons autour d'eux.

Takeri était en train de tirer, lui aussi, lorsqu'il comprit qu'il n'avait pas de cible à viser et qu'il gaspillait de précieuses munitions. Il s'accroupit derrière la souche d'un gros arbre et tenta de comprendre ce qui se passait autour de lui.

Il savait que les premiers coups de feu n'avaient pas été tirés par l'un de ses hommes. Il connaissait par cœur le son d'une Kalachnikov, et cette rafale semblait avoir été produite par une arme du gouvernement, l'un des M-16 de fabrication américaine. Pourtant, s'ils étaient entourés de soldats, pourquoi les ennemis n'étaient-ils pas plus nombreux à tirer ?

Il vit un membre de sa troupe s'écrouler en tressautant sous les balles. Il ne savait pas d'où était venu le tir mortel et n'avait aucun moyen de répondre si ce n'est en tirant au hasard dans la jungle comme ses hommes, mais Takeri résista à cette impulsion.

Il avait besoin d'une cible. De quelqu'un qu'il pourrait voir, et par conséquent tuer. Les tirs insensés contre les arbres étaient doublement dangereux, gaspillant les munitions et risquant en plus d'indiquer une position précise à ses adversaires.

Shaitan Takeri n'était pas un lâche, mais il n'était pas non plus suicidaire. Cela signifiait parfois qu'il devait choisir ses combats et décider des objectifs qui justifiaient un certain risque.

Un autre de ses hommes fut abattu, puis encore un autre. Bien qu'il ne puisse pas tous les voir, Takeri savait que son escouade se faisait massacrer, et rien n'indiquait que ses hommes aient infligé des pertes comparables à l'ennemi. Jusque-là, il ne savait pas combien de tireurs participaient à cette embuscade, où ils étaient cachés ni qui ils étaient.

Il ne savait qu'une chose : pour sauver sa peau, il devait faire un choix, et rapidement.

Takeri soupesa rapidement ses options et les risques en jeu. S'il repartait seul pour le camp, il lui faudrait une histoire convaincante pour expliquer à Malajit et aux autres comment il avait survécu. Une blessure à la tête, peut-être ? Il pourrait affirmer qu'il avait été assommé et qu'à son réveil, le combat était terminé. L'ennemi l'avait négligé ou laissé pour mort. Comment le savoir, puisqu'il était inconscient ? Si d'autres hommes s'échappaient, ils auraient du mal à contredire son histoire.

Et s'il restait pour se battre...

Il n'avait aucune chance.

Ayant fait son choix, il ne perdit pas de temps pour traduire son plan par des actes. Il s'éloigna de la piste en rampant le plus discrètement possible, décrivant un large cercle autour des bruits de la bataille et priant silencieusement des dieux oubliés depuis longtemps pour ne pas tomber sur un autre groupe embusqué dans la forêt.

Pour le moment, il avait d'abord besoin de vitesse.

Il aurait tout le temps de feindre une blessure en chemin, avant d'atteindre le camp. Et Garuda Malajit serait heureux de le revoir et s'estimerait heureux d'avoir conservé un tel camarade, un type qui prenait tous les risques pour avertir ses potes de l'imminence d'un danger.

Le claquement du CAR-15 indiqua à Bolan que les rebelles n'en avaient pas encore fini avec Jason Claridge. Il connaissait approximativement la position du jeune homme, mais n'avait aucune certitude quant à la santé ou à l'état d'esprit du garçon.

Devant lui, trois ennemis s'étaient plaqués au sol, dans le lit d'un ruisseau asséché, côté est du sentier.

Un arbre tombé les protégeait également du côté de Bolan. Le Guerrier s'empara de l'une de ses grenades à fragmentation. Il s'agissait de modèles M-67 standard fabriqués aux États-Unis et sélectionnés à la fois parce qu'elles lui étaient familières et parce qu'elles étaient présentes en grand nombre dans toute l'Indonésie, achetées ou volées et employées par toutes les parties.

Il dégoupilla la grenade, s'aligna pour son lancer et attendit une accalmie dans les coups de feu pour la projeter. Les grenades étaient à la fois un avantage et un inconvénient dans la jungle. Elles pouvaient être plus précises qu'un tireur d'élite, mais les arbres et les broussailles étaient également des obstacles qui risquaient de renvoyer les lancers imprudents et d'atténuer leur force destructrice.

La grenade tomba un peu court, mais seulement de trente centimètres environ, et son impact contre un gros tronc d'arbre couché la fit rebondir de l'autre côté. Il y eut un bref temps mort, puis la charge explosa.

Un lancer assez réussi.

Il atteignit l'arbre tombé et sortit son revolver. Juste au-delà de sa ligne de vue, les cris s'étaient transformés en gémissements, mais cela ne signifiait pas que ses adversaires étaient vaincus. Ils ne seraient pas morts tant que Bolan ne les aurait pas vus morts ou achevés de ses propres mains.

Il s'immobilisa de nouveau, puis prit son élan et roula par-dessus l'arbre mort, se laissant tomber en position accroupie de l'autre côté. Il y avait trois hommes dans le fossé, dont deux étaient déjà morts des blessures causées par le shrapnel. Le troisième, celui qui gémissait, était parvenu à échapper au choc principal, mais il était blessé à la cuisse et ses doigts écarlates ne suffisaient pas pour arrêter le flux de sang puissant qui s'échappait de son artère fémorale.

Surpris, le malheureux écarquilla les yeux en regardant l'Exécuteur mais ne tenta même pas d'atteindre le AK-47 qui se trouvait à côté de lui. Il glissait déjà vers l'inconscience et le Guerrier calcula qu'il serait mort dans environ cinq minutes.

Le Glock toussa une fois et perça un trou bien propre dans le front du mourant. C'était peut-être son imagination, mais le visage surpris de son ennemi sembla trahir une vague expression de soulagement.

Bolan rengaina le Glock et saisit son fusil, passant devant les corps pour atteindre l'extrémité du fossé la plus proche du sentier. Il était plus bas que la ligne de tir ennemie ici, mais il vit encore un – non, deux – de ses adversaires accroupis dans l'ombre, tirant dans l'autre direction sur quelqu'un ou quelque chose que Bolan ne voyait pas.

Claridge.

L'un des tireurs se retourna et dit quelque chose qu'il ne comprit pas. Le ton ne lui sembla pas hostile et Bolan supposa qu'il l'avait pris pour l'un de ses copains. En guise de réponse, il lui adressa une rafale de trois balles qui le jeta au sol.

Cela attira l'attention de l'autre, mais il ne fut pas assez rapide pour sauver sa vie. L'Exécuteur l'avait déjà en ligne de mire lorsqu'il commença de se retourner, manipulant maladroitement sa Kalachnikov, et trois ogives de 5,56 mm mirent un terme au combat.

La lame de couteau fit un léger bruit de succion lorsque Jason Claridge la retira. Il repoussa le corps sanglant et se hissa péniblement à quatre pattes. Sa tenue de camouflage était maculée de sang et d'une autre matière à laquelle il préférerait ne pas penser. Rengainant son arme tachée de sang, il saisit son CAR-15 et chercha un nouvel adversaire qu'il trouva sur sa droite, et cueillit d'une rafale.

Derrière lui, dangereusement près, un AK-47 fit feu à tout-va. À ce rythme, il ne fallait que trois secondes pour vider un magasin entier et Claridge patienta, à plat ventre et le visage collé dans la boue, que son

adversaire doive s'interrompre pour recharger.

Cela aurait dû fonctionner en théorie, mais il n'avait pas compté sur un autre assaillant qui arrivait en piétinant la végétation. Cette fois, Claridge l'entendit venir et était prêt à l'accueillir, alignant son tir avant que le jeune intrépide ne surgisse devant lui. Le marine tira les dernières balles de son propre magasin à une distance de trois mètres et laissa son agresseur étendu dans le sous-bois.

Alors qu'il rechargeait son arme, il s'aperçut que le silence s'était abattu sur le champ de bataille. Un véritable silence, cette fois, car les animaux de la forêt et les insectes, dérangés par l'affrontement explosif des hommes, s'étaient tus eux aussi.

Non, le silence n'était pas absolu.

Quelqu'un se déplaçait dans la forêt et approchait.

— Repos, soldat.

Bon Dieu !

La voix venait de sa gauche et Claridge pivota dans cette direction, mais son cerveau reprit les commandes avant que son index n'appuie sur la détente. Il n'avait pas à demander si c'était bien Cooper. Personne d'autre à un millier de kilomètres à la ronde n'avait cette voix.

— C'est fini ? demanda-t-il platement.

— C'est fini pour l'instant.

— D'accord.

Se relevant, Claridge prit de nouveau conscience des taches qui maculaient son uniforme. Une partie du sang et des liquides corporels avait été absorbée par le sol, mais l'odeur était insoutenable.

— Je pue, fit-il.

— Vous vous en êtes très bien tiré, répondit Cooper. Je suppose qu'il n'y a pas de blanchisserie dans les parages.

— C'est peu probable. Que faisons-nous, maintenant ?

— Nous faisons vite, répliqua Bolan avant de tourner les talons.

CHAPITRE VIII

Garuda Malajit s'efforçait de se contrôler, mais ce n'était pas facile. Il observait Shaitan Takeri raconter son histoire pour la deuxième fois, la tête enveloppée de gaze, la voix coupée par la fatigue et l'émotion.

— Il devait s'agir de l'armée, conclut Takeri. Vous ne croyez pas ?

— Je réfléchis.

Où était la rage à laquelle Takeri s'attendait depuis qu'il était rentré au camp en titubant, les yeux vitreux, tenant d'une main sa tête ensanglantée ?

Il attendit, s'agitant sur la caisse retournée qui lui servait de siège. Malajit était installé sur une chaise pliante, un véritable trône dans ce camp primitif.

— Les armes ! s'exclama soudain Takeri.

— Comment ça, les armes ?

— Elles étaient différentes des nôtres, des Kalachnikov. Je les ai entendues. C'étaient des armes de calibre plus petit. Du .223, j'en suis presque sûr.

Malajit haussa les épaules. Cela ne prouvait rien.

— Tout de même, c'est étrange, remarqua-t-il.

— Quoi ?

Takeri avait l'air inquiet, ou était-ce un effet de l'imagination de Malajit ?

— Si c'est l'armée qui vous a attaqués, pourquoi êtes-vous encore en vie ? Nous connaissons tous les deux leur manière d'opérer. Nous avons vu cela tous les deux. Alors, si c'était l'armée, mon vieil ami, pourquoi êtes-vous ici ?

Takeri cligna rapidement des yeux, cinq ou six fois, puis répondit :

— Ils m'ont peut-être cru mort.

Malajit fronça les sourcils. Le moment était venu de prendre une décision. Il sentait que Takeri mentait ou lui dissimulait quelque chose, mais il n'avait aucune idée de ce dont il pouvait s'agir. Manifestement, cet homme n'avait pas tué lui-même les soldats qui l'accompagnaient. Par ailleurs, il n'avait aucune raison de trahir. L'Épée de la liberté était sa seule famille. Celle qui lui fournissait son salaire. Un gros salaire !

— Je ne vois que deux possibilités, déclara-t-il lorsque le silence se fut éternisé. La première est de vous renvoyer sur les lieux avec deux fois plus d'hommes, pour récupérer les vôtres et trouver le groupe d'agresseurs. Nous pouvons peut-être encore nous venger.

Takeri clignait de nouveau des yeux, ses paupières sursautant comme en réponse à un signal d'alarme silencieux.

— Et l'autre possibilité ? demanda-t-il.

— Elle est évidente. Si vous avez raison et que les soldats sont si proches, nous devons lever le camp et trouver un autre endroit où nous cacher, hors de leur portée.

Bornéo était une île offrant des possibilités limitées, mais Garuda Malajit était un maître de l'art de l'évasion, du jeu de cache-cache dont l'enjeu était la vie ou la mort. Le gouvernement le trouverait peut-être un jour, mais il ne pensait pas que l'heure était venue. Pas encore.

— Alors, mon ami, qu'est-ce que ce sera ?

Takeri ne cligna pas des yeux, cette fois. Il considéra, le regard fixe, le choix qui lui était présenté.

— Vous me le demandez ?

— Pourquoi pas ? Je mets ma vie entre vos mains.

Il tendait une dernière perche, au cas où une tromperie se dissimulerait derrière ce regard stupéfait.

— Si on envoie une autre patrouille, répondit Takeri, je crains que nos hommes ne ramènent derrière eux les soldats jusqu'ici, d'une manière ou d'une autre.

— C'est un risque, je vous l'accorde.

— Si nous partons, que ferons-nous des prisonniers ?

— Ils viennent avec nous, bien sûr. Je n'ai pas renoncé à eux. Ils peuvent encore nous servir.

— Nous pourrions les laisser ici. Morts.

— Deux Américains grisonnants ? Qui nous le pardonnerait ? J'ai encore des projets pour eux. Donnez l'ordre de lever le camp. Nous partons vers le sud. J'ai en tête un endroit qui pourrait convenir.

Takeri se leva sur des jambes tremblantes, mais il semblait suffisamment solide lorsqu'il sortit de la tente, aboyant des ordres à ses hommes. Malajit resta assis sur sa chaise pliante, les sourcils froncés.

Pourquoi ne s'était-il pas lâché contre Takeri ? Il aurait été facile de le frapper, même de le tuer, mais le moment lui avait glissé entre les doigts.

« Peut-être que je me fais vieux », se dit-il, et son froncement de sourcils céda la place à un sourire.

Pas encore.

À trente-deux ans, Garuda Malajit avait encore des projets à réaliser, des stratégies à mener à bien avant qu'on ne le jette dans un trou et qu'on le recouvre de terre. Il n'en avait pas encore terminé, tout comme

les deux Américains, d'ailleurs. Une longue randonnée les attendait et il était impatient de voir comment ils se débrouilleraient.

Amos Claridge vit l'assistant du Diable approcher, un regard sévère sous un bandage qui lui enveloppait la tête, ses cheveux bruns dépassant en une sorte de queue-de-cheval grasseuse. Il était presque comique, mais rire de lui aurait été l'équivalent d'un suicide.

Il se plaça devant eux, le regard dur, comme pour défier Claridge ou sa femme de parler. Voyant qu'ils ne mordaient pas à l'hameçon, il dit :

— On lève le camp. Soyez prêts à partir dans une demi-heure.

Le pasteur grimaca en entendant la nouvelle. Il se sentait encore faible après les coups qu'il avait reçus. La douleur battait dans sa tête. Ses côtes lui paraissaient toujours faites de verre brisé.

— Où allons-nous ? demanda Merilee.

— Taisez-vous et faites ce qu'on vous dit ! aboya le voyou. La prochaine fois, votre punition ne sera pas aussi douce !

Et il sortit.

— Tu devrais t'asseoir, suggéra Merilee. Il nous reste une demi-heure. Tu as besoin de repos.

— Nous avons tous les deux besoin de forces. Nous devons prier.

— Amos...

— Ne laisse pas ces diables tester ta foi, insista-t-il. Tu dois être forte.

Mais le pasteur savait qu'il était hypocrite, car les ravisseurs avaient déjà beaucoup testé sa propre foi et il craignait encore de faillir. La colère, la dépression et le découragement – il avait ressenti toute la gamme des émotions proches du désespoir depuis qu'ils avaient quitté la mission. Il avait été proche de la rupture. Il l'était encore, d'ailleurs. Une marche forcée risquait de l'achever.

— Je ne crois pas qu'ils nous laisseront jamais partir vivants, reprit la vieille dame. Tu ne peux pas croire ça, Amos.

— Je crois que Dieu a des projets pour nous. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

Tout autour d'eux, leurs ravisseurs démontaient les tentes et préparaient leur matériel en vue du départ. Le camp était si rudimentaire qu'il ne leur fallut pas longtemps.

— Ils paniquent, Amos. Quelque chose ne va pas.

— C'est toujours le cas, avec les hommes de ce genre. Les autorités les retrouveront tôt ou tard.

— Et si cela arrivait ? Que feraient-ils de nous ?

Il avait envie de répondre : « nous serions sauvés », mais Amos savait que cela risquait d'être faux. Alors, il garda le silence. Quelques instants plus tard, comme pour détendre l'atmosphère, sa femme reprit :

— J'ai rêvé de Jason la nuit dernière, Amos. Il est perturbé par tout

cela.

— Bien sûr, c'est naturel.

— Crois-tu que notre vie va s'arrêter là, Amos ?

— Pas encore, promit-il. Je crois que le Seigneur a des tâches à nous confier et qu'il ne nous abandonnera pas.

— J'espère que tu as raison. Je ne sais pas combien de temps je pourrai tenir.

Mahmoud Kendik avait été terrifié pendant tout le trajet en hélicoptère, mais il se sentit mieux une fois à terre. Il n'avait pas envie d'être ici, au milieu de la jungle avec une force d'intervention du gouvernement, mais s'il avait refusé, il se serait retrouvé dans une cellule, peut-être une balle dans la tête. La survie était sa première priorité.

Ici, il avait au moins une chance de survivre.

Il n'avait pas d'arme, bien sûr, mais il pouvait arranger cela. Il y aurait des moments où les hommes qui l'escortaient baisseraient leur garde ou seraient imprudents. S'ils rencontraient l'ennemi et triomphaient, il y aurait d'autres armes à prendre. Il pourrait s'en emparer et...

Et quoi ?

La jungle n'était pas son univers, mais Kendik supposait qu'il pourrait toujours s'en sortir.

Il connaissait bien cette région. C'était la raison pour laquelle le major Tripada l'avait choisi pour guider l'équipe d'intervention. Après tout, il était allé deux fois au camp de base du Capo et aurait pu en faire un dessin pour leurs soldats, mais Tripada avait préféré qu'il les guide en personne.

Les contacts de Kendik avec l'Épée étaient strictement commerciaux. Faire de l'argent était sa seule occupation et la politique ne rapporte pas. D'ailleurs, les chefs de l'Épée, quoi qu'ils en disent, étaient de la même race que lui. Ils n'auraient pas besoin de savoir qu'il les avait trahis s'ils parvenaient à échapper au piège.

Le trajet en hélicoptère avait pratiquement réduit de moitié la distance à parcourir. Kendik conduirait les soldats jusqu'au camp à travers la jungle, puis il attendrait à bonne distance pendant que l'équipe d'intervention lancerait son assaut sanglant.

Et s'ils tentaient de le prendre au piège, ils apprendraient que Mahmoud Kendik avait encore plus d'un tour dans son sac.

Il avait appris à marcher sur le fil du rasoir dans son propre environnement urbain, organisant des jeux truqués et du trafic de drogue, revendant des marchandises volées et des informations, donnant des concurrents à la police pour le plaisir et pour l'argent. Il aimait le risque, presque autant qu'il aimait l'argent.

Cette fois, c'était différent, bien sûr.

Ce monde lui était étranger. Le simple fait qu'il soit né et qu'il ait grandi à Bornéo ne signifiait pas qu'il était à l'aise dans la jungle, à escalader des montagnes, à pêcher à la main dans les ruisseaux des forêts ou à construire des huttes à toit de chaume avec les hommes à demi nus des tribus. Kendik préférait les rues goudronnées, les ruelles puantes et les immeubles dortoirs bondés d'une population pauvre et désespérée.

C'était sa jungle à lui, et elle lui manquait un peu plus à chaque pas qui l'entraînait vers le sud.

Ce ne serait plus long maintenant. Quelques kilomètres encore.

Kendik sentait presque l'odeur des feux de camp.

Shaitan Takeri avait encore du mal à croire à sa chance. Il se sentait soulagé à l'idée que Malajit avait levé le camp et qu'ils partaient vers le sud. Franchir ce pas, dépenser toute cette énergie, signifiait qu'une partie de son histoire avait fait mouche.

Et pourquoi pas ? Elle était presque entièrement vraie.

Son groupe avait été pris en embuscade et éliminé, du moins à sa connaissance. Takeri avait survécu, grâce à la chance plus qu'à autre chose. Certes, la blessure qu'il s'était infligée lui-même à l'aide d'une pierre coupante n'avait joué aucun rôle dans son salut, mais cela avait été son seul mensonge. Et Malajit avait tout gobé, Takeri en était presque certain. Et ses hommes ? Avaient-ils commencé à douter de lui, depuis qu'il était revenu seul de la dernière patrouille ? Cela aurait miné son autorité en tant que commandant en second de l'Épée. Il pouvait peut-être conserver son pouvoir en employant la force brute et la puissance de sa personnalité, mais pas si Malajit n'avait plus confiance en lui...

Le mal de tête qu'il s'était infligé à lui-même battait encore dans ses tempes au rythme de chaque pas, tandis qu'il avançait sur l'étroit sentier, mais cette douleur lui avait peut-être sauvé la vie.

La dernière chose dont Takeri avait besoin était que Malajit comprenne qu'il avait été trompé. Ce qui l'amena à une autre pensée qui le hantait depuis quelque temps, revenant par intermittence, et qu'il finissait toujours par jeter aux oubliettes : pourquoi son vieil ami devrait-il être toujours le chef ?

C'était une chose à étudier tout en marchant sous une pluie fine, en direction d'un autre camp qui pourrait bien être le dernier.

Quels que soient les mensonges qu'il avait racontés à Malajit, une chose était certaine. Quelqu'un avait massacré la patrouille de Takeri et ces types se trouvaient probablement encore dans les parages. Il espérait que les deux Américains ne ralentiraient pas trop la progression de la colonne. Si c'était le cas, il existait une solution

radicale au problème.

Merilee Claridge se concentrait sur le mécanisme simple de la marche, plaçant un pied devant l'autre. Son bras droit restait noué autour du bras gauche de son mari, sauf lorsque la piste devenait si étroite qu'ils ne pouvaient plus marcher côte à côte. Dans ce cas, elle laissait Amos ouvrir la marche, comme il convenait à un honorable époux.

Cela lui permettait de garder l'œil sur lui.

Elle s'inquiétait à propos de son état, même s'il progressait sans se plaindre. Sa démarche avait perdu toute vivacité et il était penché du côté de ses côtes blessées. De même, elle entendait parfois une respiration saccadée dans son nez fracturé, mais elle ne pouvait rien faire pour l'aider.

Deux mètres devant elle, son mari trébucha et faillit tomber. Elle se précipita pour le retenir et il se tourna pour lui adresser un sourire forcé.

— Merci, dit-il. Je vais bien. Vraiment.

Il n'était pas encore tombé, et elle s'en félicitait. Il ne boitait pas trop, même si sa légère inclinaison vers la gauche était plus prononcée que lorsqu'ils avaient levé le camp une heure plus tôt. Elle ignorait leur destination et son éloignement, mais elle s'inquiétait à l'idée que son mari puisse s'effondrer en chemin.

Que feraient leurs ravisseurs dans ce cas ?

Il semblait qu'ils présentent suffisamment de valeur en tant qu'otages pour être entraînés dans cette marche au lieu d'être abattus et abandonnés sur place. Cela aurait dû la rassurer, mais chaque pas épuisé qu'elle faisait rappelait à Merilee que personne ne répondrait à la demande de rançon de leurs ravisseurs. Ceux qui tenaient suffisamment à eux pour payer n'en avaient pas les moyens.

C'était suffisant pour lui faire perdre tout espoir.

Et pourtant, elle n'avait pas renoncé. Du moins, pas encore.

CHAPITRE IX

Bolan s'arrêtait toutes les heures sur la piste, s'accordant cinq minutes de repos tout en vérifiant une fois encore sa boussole. Ils maintenaient toujours le cap.

Encore huit kilomètres et ils se trouveraient à un jet de pierre de la cible. Bolan espérait que la patrouille qu'ils avaient massacrée n'était pas attendue quelque part. Si elle explorait les environs sans but précis, tout devrait bien se passer pour lui. Mais si elle était censée rentrer à une certaine heure et manquait à l'appel, cela pourrait déclencher de nouvelles mesures de sécurité qui compliqueraient encore sa tâche.

Il pensait aux otages et à ce qu'ils pouvaient endurer, espérant simplement les retrouver vivants et en état de voyager.

Huit kilomètres et ils devraient fouiller le camp des pourris, localiser les otages et trouver un moyen de les libérer sans s'embarquer dans une bataille à grande échelle. Idéalement, le Guerrier espérait les enlever la nuit sans se faire remarquer des sentinelles de garde, mais ce type de plan avait le don de tourner au vinaigre au moment crucial.

Y aller doucement donc, mais si la manière douce échouait, il enclencherait le plan B. Et quelle que soit la manière de l'envisager, le plan B prenait toujours plus ou moins la même forme.

Il s'attendait à les trouver faibles, pleins d'appréhension et timorés. Les traits de caractère qui provoquaient la mort d'un otage s'il avait une dernière chance d'être libre, mais s'avérait trop faible ou trop effrayé pour la tenter.

Plus tard, il parlerait de cet aspect de la situation avec leur fils, lorsqu'ils se seraient rapprochés de la cible, mais il ne voulait pas perdre de temps. Il avait un programme à respecter, et l'échange de coups de feu leur avait déjà coûté un temps précieux.

Bolan ne prenait pas la peine de se retourner vers Claridge pour voir s'il le suivait toujours. Il l'entendait fermer la marche, malgré les efforts du jeune homme pour avancer silencieusement. Il ne se débrouillait pas mal, mais ce n'était qu'un être humain.

Ce qui orienta les pensées de Bolan dans une autre direction : comment Claridge tenait-il le coup après ce premier aperçu du

combat ? Il n'avait pas l'air ébranlé, mais le Guerrier imaginait que le combat au corps à corps avait fait impression sur lui, en plus de laisser des taches de sang sur son treillis. Claridge avait fait ce qu'il avait pu pour en couvrir l'odeur, en frottant les taches avec de la boue et des feuilles mortes, mais il dégageait maintenant une atmosphère de mort qu'aucune douche chaude au monde ne pourrait lui enlever. Il portait désormais en lui le fait d'avoir tué un autre être humain de ses propres mains, et Bolan se demandait comment il allait affronter ça.

Le jeune homme n'aurait aucune utilité pour ses parents ni pour lui-même, s'il n'était pas capable d'aller jusqu'au bout et d'exécuter la tâche pour laquelle il s'était porté volontaire. Et s'il perdait la tête ici, il ne serait peut-être pas le seul à mourir.

Kendik menait l'escouade quand il découvrit le premier cadavre sur la piste. Son groupe avançait avec le vent de face, de sorte qu'il en fut surpris. Le mort était étendu en travers de son chemin, face contre terre, jambes écartées. Un des bras était coincé sous son corps et l'autre levé au-dessus de sa tête, comme s'il avait été fauché alors qu'il hélait un taxi.

Le voyou s'arrêta et leva une main pour empêcher les hommes des forces spéciales de buter dessus. Le plus proche d'entre eux s'avança avec précaution et dévisagea le corps par-dessus son épaule.

— Pas un soldat, déclara-t-il.

Kendik le savait déjà, vu l'habillement du mort. Pour commencer, la chemise et le pantalon n'étaient pas assortis. Il était chaussé de sandales du genre tong, probablement artisanales, aux semelles taillées dans de vieux pneus de camion. Sa cartouchière kaki était élimée, et les magasins qui dépassaient d'une poche déchirée étaient ceux d'un AK-47.

— Un rebelle, décida, perspicace, l'un des hommes des forces spéciales.

— Plus d'un, l'informa Kendik en s'avançant lentement pour examiner le champ de bataille.

Il avait à présent dans les narines une odeur de mort et de cordite ; la brise ne pouvait plus le duper.

Il compta onze corps dispersés sur quarante mètres avant d'abandonner, laissant les autres à ses compagnons. Ils en trouvèrent quatre autres dans les buissons qui flanquaient la piste étroite, tandis que Kendik les regardait faire depuis l'autre extrémité de l'aire du massacre.

— Tous des rebelles, dit le sergent qui commandait la patrouille, aucun des nôtres.

— Ce ne sont pas vos hommes qui les ont tués, lâcha Kendik.

Le sergent le regarda en fronçant les sourcils, puis déclara :

— Non.

C'était évident. Des militaires auraient fouillé les corps et retourné leurs poches, ou les auraient même dévêtus, et les armes auraient été ramassées. Personne n'avait touché aux morts. La plupart d'entre eux avaient leurs armes à portée de main.

Ce qui ne leur avait pas servi à grand-chose.

— Ils sont tous morts, ici, déclara le sergent un moment plus tard. Leur camp est encore loin ?

— Nous devrions y être à la tombée de la nuit, estima Kendik.

— Bien. Faites en sorte que nous y soyons.

Comme si cet ordre allait supprimer tous les obstacles qu'ils pourraient rencontrer sur la dernière étape de leur marche.

Une heure après l'échange de coups de feu, Jason Claridge commença à se détendre. Un lézard de trente centimètres de long fila sur le tronc d'un arbre à sa gauche, le faisant tressaillir avant même qu'il ait pu identifier la source de ce mouvement. Le reptile tourna la tête et le dévisagea de ses yeux globuleux, puis disparut dans le feuillage en un nouvel éclair.

Cooper avait gagné quelques mètres pendant que Claridge se laissait distraire. Le jeune homme accéléra, progressant prudemment, mais sachant qu'il ne pouvait se permettre de laisser Cooper prendre trop d'avance. Il ne savait toujours pas où ils allaient, sinon qu'ils se dirigeaient vers le sud, et il estima qu'il pourrait suivre ce cap jusqu'à la mer sans jamais retrouver ses parents, à moins de coller aux basques de son guide réticent.

Claridge tout en marchant réfléchissait en tentant de calculer la probabilité d'une rencontre fortuite avec cet étranger au fin fond de l'île de Bornéo. Pas seulement un soldat, mais quelqu'un qui avait été envoyé pour sauver ses parents au moment où lui-même avait résolu de faire la même chose. Il sembla au marine que les probabilités contre une rencontre fortuite devaient être astronomiques. Certainement des milliards de chances contre une.

Cela en faisait-il un miracle ? Claridge n'était même plus certain de ce que signifiait ce mot. Les gens l'utilisaient si souvent qu'il en avait perdu tout merveilleux. Mais rencontrer justement Cooper, et à Bornéo, rien que ça...

Oui, peut-être.

Que ce soit l'œuvre de Dieu ou une simple coïncidence, Claridge décida qu'à cheval donné, on ne regardait pas les dents. Pas question de laisser Cooper le perdre dans la jungle, ni de se dérober aux épreuves qu'il rencontrerait en chemin. S'il lui fallait affronter une horde de démons et patauger dans leur sang pour sauver ses parents, il le ferait. Il tiendrait jusqu'au bout, quel qu'en soit le prix.

Et que Dieu vienne en aide à tous ceux qui lui barreraient la route.

* * *

— C'est ici, déclara Garuda Malajit.

Déployés autour de lui, des soldats chargés de leur lourd équipement observaient la clairière où il les avait sommés de s'arrêter, examinant les avantages et les inconvénients de leur nouveau camp de base.

Malajit aurait été le premier à dire qu'il y avait mieux. Mais quel endroit était parfait ? Un ruisseau à proximité leur fournirait de l'eau, et la clairière était entourée d'arbres géants qui la maintenaient dans l'ombre, sauf lorsque le soleil la surplombait directement, dardant ses rayons au travers d'une percée de quinze mètres de diamètre dans la canopée.

Il s'avança vers le centre de la clairière, ladite percée à trente mètres au-dessus de lui.

— Montez les tentes sur le périmètre, ordonna-t-il. Évitez l'endroit où je me tiens maintenant, et vous serez bien cachés.

Il réalisa que ce n'était pas rigoureusement vrai. Un hélicoptère équipé d'un équipement de visée thermique pouvait repérer hommes, véhicules et feux de camp à la chaleur qu'ils dégageaient, ignorant le feuillage sur sa trajectoire, mais les soldats indonésiens n'étaient pas rompus à l'utilisation de ces jouets sophistiqués. Les appareils ne semblaient fonctionner correctement que si des conseillers américains étaient de la partie. Sans eux, les pilotes d'hélicoptère exécutaient de grands cercles au-dessus de la jungle et rentraient en déclarant qu'ils n'avaient rien trouvé, à part quelques villages déjà indiqués sur la carte.

Malajit savait tout cela parce qu'il comptait un ami ou deux dans l'armée, qui lui servaient d'yeux et d'oreilles dans le camp ennemi. Par ailleurs, il connaissait suffisamment ses opposants pour reconnaître leur paresse naturelle et leur corruption. La plupart de ses adversaires n'hésitaient pas à tuer des civils sans défense, ou à tirer à distance sur les rebelles avec de l'artillerie ou des hélicoptères armés, mais avaient peu de goût pour le combat rapproché au sol. Ils évitaient une bataille à grande échelle s'ils le pouvaient, restant en vie pour reprendre leur routine paresseuse.

Cette fois, ce serait peut-être différent. Malajit avait augmenté la mise en enlevant les deux Américains, aussi insignifiants fussent-ils pour leur propre gouvernement. Leur enlèvement avait un tant soit peu redressé l'échine de ses ennemis, qui devaient maintenant sauver la face aux yeux du monde. Mais une vie entière d'indolence ne se

réformait pas en quelques semaines.

De l'avis de Garuda, s'il leur fournissait un moyen de *ne pas* le trouver, la plupart des soldats qui le pourchassaient sauteraient avec joie sur cette occasion de le laisser partir.

Et s'il se trompait... eh bien, il pourrait toujours les surprendre par la force et la férocité de sa résistance lorsqu'ils viendraient le chercher.

Il pensa aux prisonniers et sentit monter une colère familière. Malajit n'était pas certain qu'ils survivraient à la marche, mais tous deux, chancelants, avaient tenu jusqu'au bout. D'accord, il avait fallu les bousculer un peu en route, mais tous les deux étaient encore vivants, maudits soient-ils.

La jungle n'avait pas résolu son problème, ce qui voulait dire que Malajit allait devoir trouver un autre moyen.

Une balle, c'était ce qu'il y avait de plus rapide. Deux secondes pour les exécuter, et ses hommes pourraient les abandonner quelque part dans la jungle, à bonne distance du camp. Si quelqu'un découvrait leurs ossements d'ici une décennie ou un siècle, qu'est-ce que cela changerait à l'histoire ?

D'un autre côté, songea-t-il, il pouvait aussi les restituer.

Sourcils froncés, tout en regardant ses hommes établir le camp, il retourna le problème dans son esprit. D'autres bandes de guérilleros avaient libéré des otages à un moment ou à un autre, sans récupérer de rançon. Parfois, la compassion servait de prétexte, si par exemple l'un des prisonniers était malade et avait besoin d'une assistance qui ne pouvait lui être fournie en captivité. Dans d'autres situations, se souvint Malajit, ils avaient négocié liberté contre amnistie. Les kidnappeurs reconnaissaient avoir commis une erreur et libéraient leurs prisonniers, tandis que l'autre camp rappelait ses chiens de chasse, au moins pour un moment.

Malajit savait qu'il n'était pas question de confesser une erreur. Ses adversaires étaient des sauvages corrompus et cruels, affublés d'uniformes et de costumes trois pièces. Si Malajit professait qu'il s'était trompé et avait induit en erreur l'Épée de la liberté, cela revenait à déclarer au monde que ses ennemis étaient des gens honnêtes. Malajit serait déshonoré – et, tout aussi important, cela n'empêcherait pas l'autre camp de le pourchasser.

Il pouvait abandonner l'idée de libérer les Américains.

Une deuxième porte de sortie, nier toute implication dans le complot d'enlèvement, lui était également fermée. Son porte-parole à Jakarta s'était montré trop efficace sur ce point pour que Malajit fasse maintenant volte-face et déclare qu'il s'agissait d'une déplorable erreur. Même s'il n'avait pas enlevé les Américains, et s'était attribué le mérite d'un acte commis par quel-qu'un d'autre, il était maintenant dans leur collimateur pour ce crime.

Fulminant, il considéra la courte liste des options qui lui restaient. Se rendre était impensable. Avant que ses ennemis en aient fini avec lui, il prierait pour en être délivré par un peloton d'exécution. S'enfuir de Bornéo serait si difficile que Malajit estimait l'entreprise quasi impossible.

Ce qui lui laissait deux options.

Il pouvait exécuter les prisonniers et continuer à tenter d'esquiver ses poursuivants, ou chercher à relancer les négociations.

Mais avec qui ?

Il réfléchirait à la question quand son humeur se serait stabilisée. Malajit éprouvait le besoin de passer sa colère sur quelqu'un. Peut-être trouverait-il un soldat négligent, coupable d'avoir mal monté sa tente.

Plein d'espoir, il partit en quête d'une proie.

— Ils sont partis ? demanda Jason Claridge, les dents serrées. Comment est-ce possible ?

— Partis, répondit Bolan. Ils ont pris leurs cliques et leurs claques.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, l'interrompit le Guerrier. Nous devons retrouver leur trace le plus vite possible.

Il ne faisait aucun doute qu'on lui avait fourni les bonnes coordonnées. La clairière taillée à coups de machette qui s'étalait devant lui avait servi de campement, et très récemment. Les marques des feux de cuisson étaient évidentes. Ses proies s'étaient bien débrouillées pour ramasser à la hâte les morceaux de leur existence de fugitifs, mais il découvrit d'autres signes qui marquaient leur passage. Des éraflures laissées sur certains arbres par les cordes qui avaient servi à soutenir les tentes ou les filets de camouflage. De la terre fraîchement retournée, là où ils avaient enterré leurs détritiques. Une flopée d'entailles dans un tronc d'arbre géant, sur lequel quelqu'un avait lancé des couteaux pour passer le temps.

Il ne voyait rien qui dénotât la présence de deux prisonniers. Claridge fouillait la clairière, mais Bolan savait qu'il perdait son temps. Le marine n'avait pas vu ses parents depuis des mois. Il n'avait aucune idée des vêtements qu'ils portaient, aucun moyen de reconnaître leurs empreintes sur le sol piétiné de là clairière, ni de savoir à quoi ressemblerait un indice potentiel s'ils avaient eu l'occasion d'en laisser un.

Il aurait pu dire à Claridge de rechercher des tombes, mais Bolan ne pensait pas que les otages soient morts. S'ils avaient été exécutés, il était convaincu que leurs ravisseurs auraient laissé les corps bien en vue à l'intention d'éventuels visiteurs. Pour montrer au monde entier ce qui arrivait quand leurs demandes de rançon étaient rejetées. L'absence de cadavre indiquait à l'Exécuteur que les otages étaient sans

doute toujours en vie, même s'il préférerait ne pas spéculer sur leur état.

— Aucune trace d'eux, lança Claridge depuis l'autre bout de la clairière.

— Trouvez la piste, répéta Bolan. C'est votre seul moyen de les retrouver.

— Vous avez raison. O.K.

La difficulté avec les camps de longue durée, c'était que leurs occupants partaient dans toutes les directions, jour après jour, et aplatissaient les buissons à chaque passage. Bolan allait devoir juger la piste qu'ils choisiraient de suivre d'après sa taille, sa fraîcheur et sa destination probable.

Mais l'un des avantages de la jungle était que les plantes reprenaient leurs droits sur le terrain aussitôt que les humains avaient tourné le dos. D'ici un mois, la clairière serait envahie par la végétation, enterrant ou effaçant la plupart des signes laissés par les hommes qu'il pourchassait. La piste la plus fraîche et la plus grande qu'ils pourraient trouver, vraisemblablement orientée vers le sud, serait celle à suivre.

Il la trouva tandis que Claridge examinait la partie est du périmètre, en s'écartant de la clairière dans de courts trajets vers l'intérieur de la forêt. Ce n'était pas vraiment une autoroute, mais Bolan remarqua la manière dont les fougères et le sous-bois avaient été piétinés et aplatis par deux ou trois personnes avançant côte à côte, suivies d'autres assez nombreuses pour rendre les dommages semi-permanents.

Combien ?

À en juger par la taille du camp et les traces qu'il avait devant lui, Bolan estima le nombre des rebelles à soixante-dix ou quatre-vingts au total.

— Je la tiens, cria-t-il à Jason Claridge en attendant à la lisière de la forêt que le jeune homme le rejoigne.

— Vous êtes sûr ?

— J'en suis sûr.

— O.K. Et maintenant ?

— Nous les suivons, répondit Bolan. Et espérons qu'ils n'éprouveront pas trop vite le besoin d'alléger leur charge.

Trois heures plus tard, Mahmoud Kendik se plaça dans la clairière et déclara à ses compagnons :

— Ils sont partis. Nous arrivons trop tard.

— Pour les trouver ici, peut-être, l'informa le sergent, mais pas pour la chasse.

— C'est l'endroit que je connaissais, répondit Kendik. Je ne peux pas vous dire où ils iront ensuite.

Le sergent sourit.

— Personne ne vous le demande, dit-il. Vous nous avez amenés ici.

Nous ferons le reste.

Le sentiment qui envahit Kendik passa du soulagement à la panique. S'ils n'avaient plus besoin de lui, qu'est-ce qui les empêcherait de le tuer, ou de le laisser trouver seul un moyen de sortir de la jungle ?

— Si vous n'avez pas besoin de moi..., commença-t-il, mais il n'eut pas le temps de terminer sa phrase.

— Vous venez avec nous, déclara le sergent, coupant court à toute discussion. Nous n'allons pas vous libérer pour que vous alliez avertir vos amis que nous les recherchons. Vous êtes détenu, au cas où vous l'auriez oublié.

— Je n'ai pas oublié.

— J'espère bien que non. Si vous deviez vous écarter de la piste par accident, à un moment ou un autre, vous seriez abattu.

— Les menaces sont inutiles, sergent.

— Alors considérez cela comme un avertissement et tenez-vous tranquille pendant que nous découvrons de quel côté ils sont partis.

Il les laissa faire, s'assit au milieu de la clairière et regarda les soldats des forces spéciales se déplacer d'un côté ou de l'autre avec une discipline parfaite. Il devinait qu'ils avaient été entraînés au pistage, même s'il aurait été préférable pour lui qu'ils n'aient aucune compétence dans ce domaine. Le sergent aurait alors dû abandonner, et ils auraient tous pu retourner vers la civilisation...

— Je l'ai trouvée !

Il se tourna dans la direction d'où provenait cette voix forte et outrageusement joyeuse. Un caporal se tenait à la lisière sud de la clairière et souriait, un doigt pointé vers les arbres.

— Ils sont partis par là ! leur affirma le jeune soldat.

— Voyons ça, dit le sergent, qui traversa la clairière et s'enfonça quelques instants dans la forêt.

Il revint un moment plus tard en hochant affirmativement la tête.

— Bon travail, caporal. C'est par là, sans aucun doute. Dépêchons, maintenant, deux éclaireurs. Vous et vous ! Les autres, suivez en file indienne.

Kendik rejoignit leurs rangs sans un mot. Il ne gagnerait rien à créer des problèmes en ce moment, mais pouvait encore tirer profit de la situation en cultivant la bonne volonté du sergent.

CHAPITRE X

Shaitan Takeri savait qu'il aurait dû s'y attendre. Malajit s'était montré trop calme en écoutant son histoire d'embuscade. Quelqu'un devait payer pour cela et, en l'absence d'ennemi, Takeri était le candidat logique.

Pourtant, cela aurait pu être pire.

Malajit aurait pu le tuer, ou ordonner sa mort, au lieu de simplement l'assigner à cette action d'arrière-garde pour défendre la colonne qui battait en retraite dans la jungle. Tout ce que Takeri avait vraiment à faire était de surveiller et d'attendre quiconque s'aventurerait à suivre le groupe.

Sans oublier de le tuer.

Il s'était vu affecter cinq hommes pour l'aider dans cette tâche. Ce nombre prouvait à Takeri que Malajit prenait l'ordre au sérieux, pensant sans doute aux hommes qu'il avait déjà perdus, et était déterminé à ne pas laisser un ennemi inconnu le poursuivre jusqu'à sa nouvelle place forte. Takeri espéra que personne n'emprunterait la piste pour venir les combattre.

Takeri n'avait pas peur. Pas comme au moment de l'embuscade, lorsque le monde lui avait explosé à la figure. Mais il aurait été juste de dire qu'il était soucieux. Pas besoin d'être le plus grand forestier de la planète pour suivre la piste que leur groupe avait laissée dans sa retraite. Il ne serait pas allé jusqu'à dire qu'un enfant pouvait la suivre, mais n'importe quel chasseur compétent retrouverait aisément leur trace.

Et quelqu'un les poursuivait. Il en était certain.

Les généraux de Jakarta avaient mis sa tête à prix et donneraient encore plus cher pour celle de Malajit, suite aux problèmes qu'ils avaient causés à Bornéo. La prime visait à monter les paysans contre eux, encourageant les délateurs à se présenter munis de noms et d'adresses.

Le plus mauvais côté de sa fonction actuelle, c'était qu'on ne lui avait laissé aucun appareil de communications. Il ne pouvait pas prendre des nouvelles de ses hommes, s'assurer qu'ils étaient éveillés et en

alerte, à moins d'aller les trouver. Mieux valait prendre ce risque, avait-il décidé après leur avoir rappelé avec insistance les amis qu'ils avaient perdus lors de leur dernière escarmouche en forêt.

Si cela n'aiguisait pas leurs sens, Takeri ne voyait pas ce qui le ferait. Et il n'avait pas envie de ramper à travers la jungle toutes les demi-heures pour surveiller ses hommes et les entendre rapporter inlassablement qu'ils n'avaient rien à signaler. Si seulement...

Le premier coup de feu le fit bondir, son AK-47 serré sur la poitrine, à deux doigts de tirer une salve par réflexe. À ses côtés, le jeune guérillero lui jeta un coup d'œil, puis tourna de nouveau les yeux vers la piste qui s'étendait devant eux tandis que d'autres coups de feu éclataient, des éclairs crépitant dans le crépuscule de la jungle.

Il pouvait dire au revoir à la chance.

Takeri attendit, aux aguets, à la recherche d'une cible. De quelqu'un qu'il pourrait tuer.

La première décharge n'était pas passée loin, Bolan devait le reconnaître. Si le tireur avait réglé sa Kalachnikov sur tir automatique plutôt que de tirer une seule fois, la troisième ou quatrième salve aurait pu atteindre sa cible, la première ayant sifflé juste au-dessus de la tête de Bolan.

Mais c'était trop tard.

Le Guerrier était à plat ventre et à couvert avant que les autres tireurs n'ouvrent le feu. Il jeta un coup d'œil en arrière vers Claridge, ou vers l'endroit où aurait dû se trouver le marine, mais il avait disparu.

Très bien. Chacun pour soi.

Le piège avait été bien tendu, ses adversaires bien cachés.

Plutôt que d'ouvrir immédiatement le feu pour répondre, il entreprit de décrire un cercle vers sa droite, en rampant sous les rafales d'ogives de 7,62 mm qui fouettaient les broussailles un mètre au-dessus de lui. Il ne voulait pas fournir de cible à ses ennemis avant d'être certain que ses premiers tirs pourraient faire mouche.

Quelque part derrière lui et loin sur sa gauche, il entendit Claridge tirer une courte salve de son CAR-15. La rafale détourna l'attention ennemie de l'endroit où l'Exécuteur progressait en rampant, les quatre ou cinq AK qui lui répondirent couvrant toujours les éventuels bruits de sa progression. Il espéra que Claridge s'était mis à couvert, mais ne pouvait plus rien y faire.

Il progressait depuis quatre-vingt-dix secondes quand il aperçut une première cible. Le tireur était accroupi à l'ombre d'un arbre géant et en partie protégé par un arbre plus petit qui cachait son flanc gauche. Il bénéficiait d'un champ de tir honnête le long de la piste vers le nord et, d'après les coups de feu qui provenaient de plus loin, un autre fusil au

moins couvrait ses arrières.

Mais Bolan le voyait, un bout de tête et d'épaule se déplaçant d'avant en arrière entre les arbres et les buissons placés sur sa trajectoire. Ce ne serait peut-être pas son meilleur tir, mais ce ne serait pas le plus mauvais non plus.

Trop risqué pour le Glock, décida Bolan. Un coup silencieux était plus sûr dans ces circonstances, mais il gaspillerait ses munitions s'il n'abattait pas son homme. Il se rapprocha donc légèrement de la cible et trouva un angle convenable pour le viseur du Steyr, mettant nettement en relief la tête et les épaules du tireur.

Trois ogives partirent en un dixième de seconde. L'une d'elles manqua la cible, arrachant l'écorce d'un arbre, mais les deux autres perforèrent le corps du tireur, le projetant face contre terre.

Bolan était déjà reparti avant que quiconque n'ait réalisé ce qui se passait, se glissant à travers les fougères et sautant les racines d'arbre tordues, regrettant de ne pas pouvoir se rendre invisible.

Devait-il suivre la piste et abattre les tireurs placés de ce côté quand c'était possible, ou revenir sur ses pas et donner un coup de main à Claridge ?

L'Exécuteur reprit sa progression, approchant sa nouvelle proie en se repérant aux bruits des tirs.

* * *

Jason s'accrocha au grand arbre qui lui avait sauvé la vie en absorbant une demi-douzaine de balles d'AK-47 qui lui étaient destinées, et se demanda si c'était la fin.

Il n'avait pas vu venir l'embuscade, avait presque perdu la tête quand les premiers coups de feu avaient retenti dans le silence de la jungle, et avait failli riposter avant de pouvoir distinguer une cible acceptable.

« Reprends-toi ! »

Ses parents avaient besoin de lui, et il ne leur serait d'aucune aide s'il pourrissait dans la jungle, une balle dans la tête.

Son instinct lui disait qu'ils n'étaient pas tombés sur le gros des forces de l'ennemi. S'ils s'étaient trouvés aussi près d'un autre camp, Matt Cooper l'aurait su. Claridge l'avait vu travailler et lui faisait au moins confiance là-dessus.

Mon Dieu, et s'il était mort ?

Dans ce cas, Claridge se retrouverait au point de départ et devrait traquer seul les ravisseurs de ses parents, mais sachant en gros où les chercher.

S'il survivait à la présente épreuve.

D'autres balles balayèrent l'arbre où il était tapi et qui le dissimulait, et Claridge savait que plonger à découvert serait suicidaire. Plutôt que de révéler sa position, il détacha une grenade à fragmentation de sa ceinture de toile, tentant de se rappeler au mieux la position de son ennemi.

Il avait couru, cherché une couverture, mais sa vision périphérique avait enregistré l'éclair du fusil. Claridge estima que le tireur devait se trouver à 12 mètres environ sur sa droite, disons à trente degrés s'il se plaçait face au sud. Il devrait lancer la grenade de la main gauche, mais il s'y était entraîné.

Il tira la goupille et la jeta, attendant que la rafale suivante balaie l'air devant lui avant d'effectuer son lancer. La salve passa, et Claridge répliqua immédiatement, mettant toute sa force dans le mouvement latéral du bras, comptant les secondes tandis que la petite bombe, dans les airs, décrivait un arc de cercle en direction de sa cible.

Il était prêt pour l'explosion, qui fut amortie par le feuillage de la forêt et par l'échange de tirs. Pour juger de la précision de son lancer, Claridge devait s'exposer, et il n'y avait pas de meilleur moment que celui-ci pour se déplacer.

Baissé et tendu vers l'extérieur, il fit un bond, abandonnant l'abri de son arbre, atterrissant sur le ventre dans ce qui ressemblait à de la boue mais sentait le fumier. Son CAR-15 était braqué en direction de l'explosion, prêt à faire feu sur tout ce qui bougeait.

Un homme se releva et sortit en vacillant des buissons enfumés. Claridge lui envoya trois salves dans la poitrine malgré ses mains vides et ses bras ballants.

Tuer ou être tué.

Le tireur suivant était à sa recherche, déchirant le paysage de sa Kalachnikov. Claridge roulait, se déplaçait en zigzag, faisait tout ce qu'on lui avait enseigné, et priait pour que cela suffise. À un mètre à peine derrière lui, les balles firent voler des giclées de terre et taillèrent les broussailles en lambeaux.

Le marine repéra l'éclair d'un fusil – l'un d'entre eux, en tout cas. Il pouvait y en avoir d'autres qu'il ne voyait pas, qui le cribleraient de balles quand il répondrait au premier, mais il allait devoir prendre ce risque. L'une des plus sûres façons de mourir au combat consistait à ne rien faire.

Il trouva sa cible et la maintint en joue assez longtemps pour presser deux fois la détente de sa carabine. Six salves tirées, et aucun moyen de savoir s'il avait visé juste.

Il attendait, couché, que le tireur riposte, mais il n'en fit rien. Était-ce si facile d'abattre ses adversaires ?

Facile, en effet. Aussi facile que de trébucher dans une tombe.

La seule chose à laquelle il avait le temps de penser était tuer, et seul

comptait l'instinct de survie.

Shaitan Takeri savait qu'il ne pourrait pas s'enfuir cette fois. S'il perdait un autre peloton et s'enfuyait, il devrait quitter le pays pour échapper à la colère de Garuda Malajit. Et si Malajit ou ses agents le rattrapaient, sa mort n'aurait rien de rapide ni de propre.

Mieux valait combattre et défendre sa position, comme sa virilité l'exigeait, et faire l'impossible pour détruire ses ennemis.

Et pourtant, il n'avait pas encore tiré un seul coup de feu.

Takeri avait commandé à son compagnon d'avancer, de quitter sa position à l'arrière de leur embuscade en contournant le flanc gauche, tandis que lui-même s'avavançait en rampant du côté droit. Il n'avait pas tiré parce qu'il n'avait pas encore de cible, rien que des éclairs de fusil dans le crépuscule. Takeri savait distinguer les armes à leur bruit, mais, dans la confusion générale des coups de feu échangés, il craignait de tirer par erreur sur ses propres hommes.

L'explosion de la première grenade le fit sursauter, le poussant presque à courir. Ses hommes n'avaient pas de grenades, ce qui l'informa que l'ennemi était plus fort. Il ne savait pas combien d'adversaires ils affrontaient, mais nota le son d'armes hostiles provenant d'au moins deux endroits.

Il devait tuer ces inconnus, et il devait le faire rapidement. Chaque instant perdu leur donnait une autre chance de décimer ses rangs, ou d'appeler des renforts en nombre sur le lieu de la bataille. Dans les deux cas, il devait faire vite.

Il était donc d'autant plus exaspérant que la peur de Takeri l'oblige à avancer à la vitesse d'un escargot, rampant sur le ventre et se figeant chaque fois qu'un coup de feu retentissait ou que quelque chose le frôlait en bruissant dans le sous-bois. Il s'attendait presque à voir ses ennemis surgir de l'ombre et l'encercler tandis qu'il rampait sur le sol boueux, même s'il les savait devant lui, toujours en train d'affronter ses hommes.

La sueur de Takeri avait une odeur fétide à ses propres narines. Elle puait la peur, et il se demanda s'il pourrait jamais effacer cette odeur.

Poussant à travers un écran de fougères, il hoqueta à la vue d'un visage, à quelques centimètres seulement du sien. Les yeux restés ouverts fixaient les siens d'un regard aveugle. Un battement de cœur plus tard, il reconnut dans le jeune homme un membre de son peloton d'arrière-garde, mais ne put se rappeler son nom.

Quoi qu'il en soit, il n'était plus temps de le réprimander pour s'être dérobé à sa tâche. Une balle ou un éclat de grenade avait déchiré la gorge du jeune homme et l'avait réduit à jamais au silence en tranchant le conduit vital qui menait à ses poumons. Une arme de moins du côté de Takeri dans l'escarmouche. Ses chances venaient de diminuer, et il

ne savait toujours pas quelles étaient ses chances.

Il contourna le cadavre, respirant par la bouche pour minimiser l'odeur de sang et de mort qui enveloppait déjà le corps. Après l'avoir dépassé d'environ un mètre, il vit une silhouette indistincte se déplacer dans la pénombre devant lui. Il ne pouvait discerner ni les traits du rôdeur ni son uniforme, mais l'homme venait dans sa direction, ses mouvements furtifs couverts par le bruit des tirs alentour.

Takeri ne pouvait pas en être certain, mais il était parvenu à un jet de pierre de l'endroit où il supposait que se trouvait la ligne de front. Qui d'autre qu'un ennemi ramperait vers sa position à travers les arbres, comme s'il poursuivait une proie ?

Il tira une rafale d'AK-47 et vit l'ombre chanceler. C'était incroyable, mais elle avançait toujours vers lui en vacillant, fouettant l'air de ses bras pour essayer de rester debout.

Il fit feu de nouveau, brûlant la moitié d'un chargeur dans sa panique, et la cible s'effondra à terre, secouée de convulsions.

Il se précipita en avant, prenant appui sur ses genoux et ses coudes pour atteindre sa victime – puis se figea. Même avec une moitié de visage arraché, Takeri reconnut le soldat qu'il avait affecté à une des positions de tête.

Son esprit s'emballait, désorienté, lorsqu'il entendit un bruit près de lui, sur sa droite. Tournant la tête, il loucha sur l'objet qui venait de tomber du ciel.

C'était une grenade.

* * *

Mahmoud Kendik fronça les sourcils au bruit de la deuxième explosion, les tirs résonnant toujours dans le lointain. Il n'aurait su dire avec certitude à quelle distance la bataille grondait.

Cette fusillade signifiait qu'ils se trouvaient à présent en terrain hostile, cela ne faisait plus aucun doute. Kendik avait pu un instant se raconter qu'ils ne risquaient peut-être rien, qu'ils pourraient parcourir la forêt une journée ou deux encore avant d'abandonner les recherches, sans jamais trouver les tueurs.

Les tirs et les explosions avaient brisé ce rêve.

Déjà, le sergent marmonnait des ordres et rappelait aux autres que vitesse et prudence n'étaient pas incompatibles. Ils pouvaient se hâter sans imprudence, arriver à temps sans tomber par inadvertance dans un piège.

Vraiment ?

Kendik s'inquiéta à l'idée que les soldats surestimaient peut-être

leurs capacités. Il espérait que leur assurance exagérée ne signerait pas son arrêt de mort.

Pourtant, il n'avait pas d'autre choix que d'accompagner les soldats lorsqu'ils partirent en direction des coups de feu. Il espérait seulement que leurs aptitudes à la survie étaient tout aussi affinées que les siennes. Son destin était lié au leur, à moins qu'il ne réussisse à s'échapper.

Kendik marchait d'un pas rapide dans la jungle, trébuchant de temps à autre. C'était un parcours difficile, mais il exagérait aussi sa propre maladresse. Le moment venu, lorsqu'il devrait tomber ou basculer sur le côté, il voulait que son mouvement paraisse naturel et se fonde dans sa progression chancelante le long de cette vague piste.

Ils se rapprochaient des bruits de la bataille, mais pas assez vite au goût des soldats qui l'entouraient. Il savait qu'ils seraient ravis de commencer par le tuer lui, s'il manifestait le moindre mouvement inattendu.

Le souffle de la grenade envoya une volée d'éclats siffler à travers les taillis. Bolan se baissa juste à temps pour abriter son visage des échardes effilées qui tailladaient l'arbre près de lui, laissant sur l'écorce des traces de griffes irrégulières.

Il ne savait pas si elle avait été lancée par Claridge ou par l'ennemi, mais un éclat de grenade avait le même impact quelle que soit la personne qui l'avait dégoupillée. Il ne fit pas feu tout de suite, attendant de voir ce que donnerait l'explosion et suivant les bruits dans les buissons qui l'informaient que quelqu'un était désorienté, peut-être blessé, et sur le point de paniquer.

Lorsque la cible apparut en titubant dans son champ de vision, ce n'était pas Jason Claridge. Bolan ne reconnut pas le visage asiatique, mais l'AK-47 qui pendait mollement dans une des mains du nouveau venu lui apprit tout ce qu'il avait besoin de savoir. Une rafale du Steyr AUG l'arrêta net, et le Guerrier continua son chemin.

Deux AK étaient encore en piste, l'un plus loin sur sa droite, l'autre plus ou moins devant lui. S'ils visaient des cibles précises, l'Exécuteur n'en faisait pas partie, car leurs balles volaient haut et passaient loin. Il resta en dessous de leur ligne de feu, et sonda les ombres dans une quasi-obscurité aggravée par la petite bruine qui recommençait de tomber.

Une autre rafale de 5,56 mm, retentissant sur son flanc droit, rassura Bolan sur le fait que Claridge était toujours en état d'agir. Tous ses opposants employaient des AK, d'après ce qu'il savait, de sorte qu'il comptait toujours un ami dans ce combat – si Claridge, pris de panique, ne l'abattait pas par erreur.

L'une des deux Kalachnikovs, maintenant plus proche, tirait encore

des rafales sporadiques. Bolan n'avait aucune idée de ce que le tireur faisait, ni de ce qu'il espérait accomplir en aspergeant la forêt sans cible définie, mais ces bruits servaient de point de repère au Guerrier.

Il rampa sur les dix derniers mètres, s'approchant du côté gauche du tireur et, restant bien au-dessous des salves éparses tirées plus ou moins dans sa direction. Il se trouvait maintenant suffisamment près pour entendre l'homme recharger son fusil, et profita de l'occasion, bondissant à découvert pour se précipiter sur la position ennemie, son AUG levé devant lui.

Le tireur entendit venir Bolan, puis le vit. Trop tard. L'Exécuteur tira une salve de trois à hauteur de hanche et étendit son adversaire. Le type était toujours en vie et frétillait comme un poisson échoué, mais Bolan lança le fusil hors de sa portée et attendit, guettant les bruits de la forêt.

Il savait qu'une deuxième décharge du Steyr pourrait le faire repérer du tireur qui combattait encore. Il aurait épargné ses souffrances au mourant en l'achevant, mais sa propre survie était en jeu. Le problème se résolut de lui-même un instant plus tard, quand le rebelle mourant toussa et frissonna dans un dernier spasme de vie. Bolan resta sur place, déchiffrant le silence momentané de la forêt.

Quelqu'un se déplaçait, sans se montrer très subtil. L'Exécuteur l'avait repéré et s'était mis à suivre la progression du tireur invisible lorsqu'une autre succession de coups de feu illumina la jungle obscurcie. Deux hommes tiraient, l'un armé d'une Kalachnikov, l'autre – espérait-il – d'un CAR-15. Ils échangèrent des rafales à bout portant pendant plusieurs secondes, puis un cri de douleur parvint aux oreilles de Bolan, et le silence retomba.

Il se déplaça vers la droite, aussi silencieusement qu'un serpent, et s'installa derrière la masse compacte d'un arbre tombé. Puis il appela doucement :

— Claridge ?

— Ici ! répondit le marine.

Comme personne ne leur tirait dessus, Bolan estima qu'ils étaient hors de danger. Il se redressa, toujours prudent, le doigt sur la détente sensible de l'AUG, attendant l'apparition du jeune homme.

Claridge ne ressemblait plus que vaguement au soldat qui, la veille encore, avait traqué Bolan à travers les broussailles. Une vie entière s'était écoulée depuis, qui se lisait sur son visage.

— Qui étaient ces types ? interrogea-t-il.

— Sans doute une arrière-garde. Nous avons inquiété quelqu'un.

— Alors ils savent que nous arrivons ?

— Ils savent que quelqu'un les pourchasse. C'est pour ça qu'ils courent, en laissant des pièges derrière eux. Mais ils ne savent pas qui, exactement.

Claridge tourna un visage sombre vers le sud, dans la direction prise par leur marche interrompue.

— Et s'ils paniquent et tuent mes parents ?

— C'est un risque, confirma Bolan. Mais nous n'avons aucune chance de les aider en restant là.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ? répondit le jeune homme, le visage blême.

CHAPITRE XI

Garuda Malajit devenait nerveux. Si seulement il avait fourni à Shaitan Takeri une radio pour rester en contact... mais il n'y en avait que deux dans le camp et il avait estimé qu'ils ne pouvaient pas se priver d'une d'entre elles. En même temps, et il l'admettait volontiers, il avait espéré qu'isoler Takeri dans la jungle avec une petite patrouille lui servirait un tant soit peu de punition pour la perte du premier peloton. Maintenant, le chef de l'Épée de la liberté commençait à douter de lui-même. Il avait encore du travail à faire et son inquiétude pour l'escouade embusquée ne l'aiderait pas dans sa besogne. Ils avaient établi le camp entre deux collines boisées, tirant parti du terrain pour dresser une ligne de sécurité. Derrière les tentes érigées à la hâte, une rivière coulait. Elle leur donnait libre accès à l'eau et protégeait ce flanc contre un assaut d'infanterie, mais limitait en même temps leurs possibilités de retraite. Malajit avait senti l'inquiétude de ses hommes pendant qu'ils installaient le camp, mais ils avaient plus peur de lui que de l'ennemi invisible.

Jusqu'à présent.

Les otages étaient blottis sous un abri, un point mort au centre du camp, d'où il pouvait les observer constamment s'il le désirait. La chaîne qui liait leurs chevilles avait été attachée à un pieu dans le sol, mais même s'ils arrivaient à la dégager, ils ne pouvaient aller nulle part. Ils ne pourraient pas se sauver du camp sans être vus, et c'est une jungle cruelle qui les attendait s'ils parvenaient à réaliser un miracle.

Avant qu'il ne commence à s'inquiéter de l'absence du petit groupe qu'il avait laissé en embuscade, Malajit avait passé près de deux heures à se demander avec embarras ce qu'il devait faire de ses prisonniers. Il n'y aurait pas de rançon et les prisonniers étaient trop vieux pour intéresser les négriers, même si Malajit arrivait à leur faire quitter l'île en bateau jusqu'en Malaisie. Sur la piste, ils le ralentissaient. Si les commandos du gouvernement trouvaient le campement, il n'avait aucune raison de croire que les deux Américains lui serviraient de bouclier efficace.

Quel intérêt avaient-ils ?

Il aspirait ardemment à les tuer lentement, déchargeant ainsi sa rage à la face de leur Président et de leur Congrès, des généraux de Jakarta et de quiconque lui avait pourri la vie jusqu'ici. Cela l'amuserait, mais c'était peine perdue aux yeux de Malajit. Pourquoi supporter tous les problèmes d'un kidnapping pour simplement torturer deux personnes âgées qui ne signifiaient rien pour ses ennemis ?

Malajit eut une pensée qui le fit sourire. Peut-être tenait-il une solution satisfaisante.

Il pourrait tuer l'un d'entre eux sous les yeux de l'autre, puis libérer le survivant pour qu'il aille raconter l'histoire à l'étranger. Peu importe qu'on l'insulte, le monde devait voir ses ennemis pour ce qu'ils étaient – un groupe de bureaucrates sans cœur qui valorisaient davantage leur propre réputation que la vie de leurs sujets.

Comment la presse américaine réagirait-elle si la veuve du prêcheur s'en retournait seule pleurer devant les caméras en décrivant l'agonie de son mari ? Malajit serait diabolisé bien sûr, mais il y était habitué, et la prochaine fois qu'il s'offrirait des otages on le prendrait enfin au sérieux.

Moins nerveux maintenant, et se souriant à lui-même, Garuda Malajit s'assit pour échafauder le spectacle.

Les rebelles n'avaient pas pris la peine de brouiller leur piste. Ils devaient savoir que c'était une perte de temps, ou avaient compté sur leur arrière-garde embusquée pour abattre d'éventuels poursuivants. Dans les deux cas, Bolan était reconnaissant des repères qu'ils lui avaient laissés, et en tirait tout le profit possible.

Derrière lui, Jason Claridge s'arrêtait tous les trente mètres environ pour scruter leurs arrières. L'embuscade l'avait peut-être ébranlé, mais la prudence était de mise, et le jeune homme semblait tenir le coup.

— C'est encore loin, d'après vous ? demanda-t-il.

— Aussi loin qu'il faudra pour les rejoindre, répondit Bolan. Il est possible qu'ils courent jusqu'à la côte, mais j'en doute. Ils vont chercher un endroit pour se terrorer.

— D'où nous ne pourrions pas les extirper, je présume.

— Il y a toujours un moyen. Je pense qu'on vous l'a appris lors de votre entraînement.

— Ce n'est pas pareil.

C'était différent, en effet. Quand il s'agissait de sa famille ou d'êtres chers, un soldat perdait toute objectivité, et pouvait faire courir un risque à toutes les personnes concernées. Se précipiter dans l'action sans réflexion préalable pouvait causer leur fin à tous, de même qu'hésiter à un moment crucial, quand une action décisive était nécessaire.

Avant qu'ils ne reprennent leur marche, Claridge vérifia une fois

encore l'arrière de la piste.

Il était probable que des soldats les suivraient bientôt. Les poursuivants n'avaient pas besoin de connaître l'existence de Bolan et de Claridge. Ces derniers avaient laissé un sillage de cadavres qu'un pisteur aveugle aurait pu suivre à l'odeur. Il était raisonnable de penser que l'armée avait sur le terrain d'autres équipes de recherche que la patrouille peu nombreuse qu'il avait déjà esquivée, et, tôt ou tard, ils retrouveraient sa piste.

Tout était là. Tôt ou tard.

Trop tôt compliquerait les choses, s'ils tombaient sur une escouade de professionnels qui connaissaient le terrain. Ils avaient eu de la chance jusqu'ici, mais cela ne durerait pas éternellement. Rien ne durait jamais. En maniant trop souvent la batte, un joueur finissait toujours par rater son coup.

Mais, décida l'Exécuteur, cela pourrait également les aider, selon la manière dont il jouait sa main. Un peu de chaos pourrait s'avérer salutaire, lorsqu'ils tenteraient de dégager les otages. S'ils les retrouvaient vivants.

Bolan préférait ne pas penser à la réaction de Jason dans le cas contraire, mais lui-même devait l'envisager comme un scénario possible. Il n'était pas convaincu de pouvoir retenir le jeune marine si ce scénario se réalisait. En fait, il n'était même pas sûr de devoir essayer.

Il n'y avait eu personne pour le retenir à Pittsfield, quand il avait réglé leur compte aux hommes responsables de la mort de sa propre famille, mais c'était une autre histoire. Il y penserait plus tard, quand il saurait de quel côté le vent avait tourné. S'ils retrouvaient les prisonniers morts, peut-être aiderait-il leur fils à allumer un bûcher en leur mémoire.

Le sauvetage était sa priorité, mais s'il se révélait impossible, Brognola avait laissé toute discrétion à Bolan pour disposer de l'ennemi. Et disposer de l'ennemi était la spécialité de l'Exécuteur.

Mahmoud Kendik sentit le lieu de l'embuscade avant qu'ils ne l'atteignent, bien avant qu'ils ne découvrent le premier corps. Il n'était pas en tête cette fois, parce que son escorte s'était concentrée sur les bruits de fusillade et parce qu'il ne connaissait pas mieux qu'eux cette partie du terrain. Il ne les guidait plus. Il ne faisait que les accompagner.

Les morts étaient moins nombreux qu'à l'endroit de la première fusillade. Kendik laissa ses compagnons dénombrer les cadavres, attendant l'ordre d'examiner leurs visages et de répondre à une flopée de questions. Connaissait-il celui-ci ? Avait-il jamais vu ce visage ? En était-il sûr ?

Cinq fois, Kendik secoua la tête et répondit à toutes leurs questions par la négative. Il ne connaissait pas ces jeunes hommes, ne les avait jamais vus de sa vie avant de contempler leurs corps étendus, déchiquetés par les balles et les éclats de grenades. Kendik regrettait de les avoir vus, craignant d'être contaminé par leur malchance.

Mais le sixième cadavre était différent. Celui-ci, il le connaissait. Ils avaient discuté plusieurs fois de produits et de prix. Kendik l'avait rencontré en ville, et s'était rendu avec lui jusqu'au campement forestier au moment de la livraison.

— Je le connais, déclara Kendik.

— Comment s'appelait-il ? demanda le sergent.

— Je ne sais que ce qu'on m'a raconté.

— Je vous écoute.

— Shaitan Takeri, répondit Kendik.

Il ne risquait plus de trahir le mort.

Le sergent, qui semblait étonné, sourit.

— Leur commandant en second, fit-il. J'espère que vous dites vrai.

Il demanda alors, la mine pensive :

— Je me demande ce qui l'amenait ici ? Pourquoi Malajit enverrait-il son premier lieutenant en patrouille ?

— Je ne sais pas, sergent, répondit Kendik.

C'était vrai. Il savait que l'Épée de la liberté achetait parfois des médicaments et des armes, qu'ils payaient toujours comptant. Selon Kendik, il s'agissait d'argent volé lors de cambriolages ou de hold-up de banques. L'argent n'avait pas d'odeur. En passant de main en main, il se nettoyait de ses péchés.

— Vous l'avez rencontré, reprit le sergent. Plus d'une fois ?

— Cinq fois, je pense. Non, six.

Mieux valait qu'ils ne le surprennent pas à mentir. Le marché qu'il avait conclu avec Rajak Tripada exigeait sa coopération pleine et entière, et il comptait tenir parole. Ou du moins le leur laisser croire.

— De quoi avez-vous parlé ?

— Affaires.

Il avait déjà répondu à ce genre de questions.

— Des armes ? insista le sergent.

— En effet.

— Comme celle-ci ?

Le sergent agita un AK-47 sous son nez.

— Ils voulaient des fusils. Je leur ai fait rencontrer un homme qui vend ces engins. C'est tout.

Et il avait déjà trahi l'homme en question, qui par sa faute avait été arrêté et torturé, l'était sans doute encore sur ordre de Tripada.

— Ils se servent d'armes comme celle-ci pour tuer mes hommes, déclara le sergent.

Kendik ne put que hausser les épaules et se mordre la langue. À quoi d'autre leur serviraient des armes, sinon à voler et à tuer ? C'était une évidence. Le sergent voulait lui faire endosser cette responsabilité, mais Mahmoud Kendik ne se sentait pas concerné.

Cette guerre n'était pas la sienne. Il fournissait aux plus offrants les produits qu'ils désiraient, s'il le pouvait. Mais il n'avait rien à faire avec la suite. Il ne se mêlait pas de politique et n'éprouvait de loyauté que pour lui-même.

Le sergent se pencha vers lui :

— Vous êtes pire qu'eux. En êtes-vous conscient ? Quand ils tuent, au moins ont-ils une raison de le faire, et le cran de presser la détente. Vous, vous leur fournissez les moyens de tuer, et vous en lavez les mains. Peu vous importe qu'ils tuent des soldats ou des vieilles femmes dans la rue.

Kendik ne pouvait le nier. Il évitait la politique, la religion, tous les liens émotionnels qui affaiblissaient les hommes et en faisaient des imbéciles. Que lui importait de savoir qui dirigeait le gouvernement ou qui se rebellait contre lui ? D'après son expérience, tous les dirigeants se valaient. Ils avaient soif de pouvoir, s'en emparaient à n'importe quel prix et l'utilisaient pour s'enrichir.

— Où vont-ils ? demanda le sergent.

— Je n'ai vu que le camp que je vous ai indiqué, sergent, vous le savez.

— Vous êtes donc inutile.

— Si vous préférez me laisser ici...

— Je préfère.

Le sergent dégaina son arme, en repoussa le chien et la pointa vers le visage de Kendik.

— Je sais peut-être quelque chose ! dit Kendik.

— Ah oui ?

— Un autre endroit qu'il a mentionné – il hocha la tête en direction de Takeri. Mais je n'y suis jamais allé, je ne l'ai jamais vu.

— Alors ? Dans quelle direction ?

— Au sud du premier campement, dans la direction où nous allons.

Une sueur moite lui trempait les côtes et les aisselles.

— Vous n'iriez pas me mentir ?

Le sergent ricanait.

— Non, monsieur.

— Nous allons le savoir. Prenez la tête.

Rajak Tripada lut le message à l'encre encore humide que son assistant venait d'apporter de la salle des communications, relayé par radio et tout juste imprimé. Ses hommes avaient trouvé d'autres cadavres, évidence d'une nouvelle escarmouche entre les rebelles et

une force d'opposition inconnue. Ils poursuivaient vers le sud, suivant Mahmoud Kendik en quête d'un endroit décrit par un de ses contacts de l'Épée de la liberté. Un endroit que leur guide n'avait jamais vu.

C'était un risque, et cela pouvait leur faire perdre un temps précieux, mais en relisant la note, Tripada eut le pressentiment qu'ils réussiraient. Cette fois, pensa-t-il, ils avaient une chance d'écraser les traîtres, de les éliminer une fois pour toutes.

Le seul inconvénient était qu'il ne pourrait pas s'en attribuer le crédit à moins de rejoindre ses soldats sur le terrain. S'il restait en arrière et attendait qu'on lui annonce la mort ou la capture de Malajit, certains des hommes qui le soutenaient à présent pourraient se demander si leur confiance n'avait pas été mal placée. Ils pourraient décider d'en promouvoir un autre. Et pour qu'une nouvelle étoile monte, il fallait qu'une autre tombe.

— Retournez-y, lança Tripada à son assistant, et dites-leur que je compte les rejoindre.

— Monsieur ?

Le jeune lieutenant semblait déconcerté.

— Vous m'avez bien entendu. Je rejoins la patrouille et serai avec eux quand ils affronteront l'ennemi.

Comme le lieutenant tournait les talons, Tripada l'arrêta.

— Attendez. Combien de soldats des forces spéciales pouvons-nous rassembler en une heure ?

— Peut-être trente, monsieur, mais pas plus.

Tripada fronça les sourcils. Ce n'était pas beaucoup, mais il devrait s'en contenter.

— Après avoir envoyé ce message – non, avant de l'envoyer – mettez-les en état d'alerte. Je veux deux hélicoptères prêts à décoller dans l'heure. Demandez les coordonnées à la patrouille et donnez-les aux pilotes.

— Oui, monsieur.

Une fois seul, Tripada imagina son retour du combat et l'accueil qu'il recevrait pour avoir brisé l'Épée de la liberté. Promotion, décoration, peut-être un transfert à Jakarta. Tout cela était à portée de main.

Il n'avait plus qu'à faire en sorte que cela se réalise.

S'envoler pour rejoindre les combattants était le plus facile. Le commandement lui revenait de droit, et ne pouvait lui être refusé. Mais une fois l'unité sous ses ordres, il devrait également la diriger.

Il n'avait combattu qu'une seule fois, et c'était neuf ans plus tôt, mais certaines choses ne s'oublient pas. Les compétences pouvaient rouiller, mais il s'était maintenu en bonne forme, et était qualifié dans le maniement des armes légères.

Seule la jungle le préoccupait, le terrain inconnu qu'ils allaient pénétrer à la recherche de leurs ennemis. Garuda Malajit, lui,

connaissait ce terrain, et ferait tout ce qui était en son pouvoir pour les détruire, ou éviter au moins de se faire capturer.

L'issue n'était pas encore fixée, ne pouvait être garantie. Tripada regretta de ne pas disposer de cent hommes au lieu de trente, mais il ferait avec.

Et il l'emporterait. L'échec était inacceptable.

S'ils n'étaient pas victorieux, se jura l'officier, aucun de ses hommes n'en reviendrait vivant.

CHAPITRE XII

Peinant sous la pluie qui aplatissait ses cheveux et le trempait jusqu'à l'os, Mack Bolan se demanda si ses ennemis allaient s'arrêter pour attendre que la pluie cesse et camper pour la nuit, ou s'ils continueraient leur marche vers une destination encore inconnue de lui. S'ils maintenaient leur cap actuel, ils arriveraient au bout de l'île d'ici une centaine de kilomètres, mais rien ne les empêchait de virer dans une direction ou une autre, décrivant des cercles sans fin dans une jungle plus ancienne que la race humaine.

Il s'en était bien sorti avec Claridge jusqu'à présent, mais ils n'avaient pas eu à affronter d'épreuve démesurément risquée. Une bataille rangée serait très différente d'une embuscade ou d'un accrochage rapide dans les bois, et bien plus dangereuse. S'y ajoutait une opération de sauvetage d'otages emprisonnés Dieu savait où, qui multipliait les possibilités d'un désastre.

Bien entendu, il n'aurait pas été strictement exact d'affirmer qu'il avait un plan de sauvetage. Tout ce que Bolan avait en tête jusque-là, c'était le scénario idéal : arriver et repartir sans aucune sentinelle pour les interrompre, et sans que personne ne donne l'alerte tandis qu'ils libéraient les prisonniers et fuyaient sans laisser de trace. Le scénario idéal ne comportait ni fusillade, ni morts supplémentaires. D'accord, il ménageait les rebelles et leur permettait de poursuivre leur combat, mais une fois les otages entre ses mains, l'Épée de la liberté serait le problème de quelqu'un d'autre.

Malheureusement, dans le cas présent, s'il trouvait les otages vivants, ils seraient sous bonne garde. Par définition, chaque rebelle du groupe était un geôlier, théoriquement déterminé à empêcher une évasion ou un sauvetage. Et Bolan ignorait le nombre exact d'hommes et d'armes dont les rebelles disposaient.

Si Jason Claridge fournissait sa part d'effort et ne perdait pas les pédales à la première vision de ses parents, ils pourraient réussir. Si Claridge n'arrivait pas à se contenir, leurs chances de survie étaient réduites. Le marine le savait, son intellect avait digéré le fait, mais Bolan craignait malgré tout que ses émotions ne le trahissent au

moment crucial.

Bolan s'occuperait de ce problème s'il se présentait à lui. En attendant, il gérait Claridge comme il gérait cette chasse à l'homme dans la jungle.

Étape par étape.

Mahmoud Kendik détestait la pluie. Elle le trempait en enfonçant des doigts froids dans son col, remplissait ses bottes et lui empoisonnait la vie. La marche le rendait littéralement malade : son mal de tête puisait au rythme de ses pas, tandis que son cœur se soulevait de façon alarmante.

Et en plus, une mauvaise nouvelle venait d'arriver : Rajak Tripada allait les rejoindre avec des renforts d'ici une petite demi-heure. Ils en étaient convenus par radio. Le détachement d'intervention arriverait en hélicoptère, suivant les coordonnées fournies par le chef de l'escouade. Après leur atterrissage, l'unité renforcée repartirait aussi vite que possible à la poursuite de sa proie.

Kendik n'aimait pas Rajak Tripada, mais pensa que cette fois, l'austère chef de la sécurité lui faisait peut-être une faveur. Quand ils accueilleraient les hélicoptères, il y aurait une certaine confusion au sol. Suffisamment, peut-être, pour qu'il s'échappe sans être vu et s'enfuit dans la forêt, si son escorte relâchait son attention.

Kendik se rendait compte que c'était un bien faible espoir, mais il valait mieux que rien.

Kendik ne pensait pas que les soldats le poursuivraient très loin s'il avait l'occasion de s'enfuir. Ils n'avaient plus besoin de lui, et Tripada les pressant d'atteindre leur but et de remplir leur mission, ils n'auraient pas de temps à perdre. Mais Tripada se souviendrait peut-être de lui à son retour en ville. Si tous deux revenaient vivants de leur aventure dans l'obscurité...

Les prisonniers furent amenés devant Garuda Malajit par une escorte de quatre hommes armés qui les flanquaient comme s'ils avaient eu la force de vaincre des combattants, de saisir des armes et de se battre pour sortir du camp. C'était un gaspillage de main-d'œuvre, mais Malajit croyait au cérémonial dans les moments importants.

Lorsqu'ils le rejoignirent, il se tenait assis sur une souche dont l'écorce rugueuse l'irritait à travers le tissu humide de son pantalon de treillis. Malajit se sentait tout sauf majestueux, ramassé sur son trône inconfortable, mais il n'avait rien trouvé d'autre.

Le tueur s'éclaircit la gorge et déclara :

— Votre gouvernement a refusé toutes les offres concernant votre libération. Ils préfèrent poser pour les photographes et menacer des combattants de la liberté qu'ils ne pourront jamais atteindre, et encore

moins détruire. Une telle arrogance a compromis mes tentatives pour vous relâcher.

Les captifs le regardaient dans les yeux, silencieux.

Ils le fixaient dans un silence de pierre. L'obscurité les enveloppait. La pluie tombait sur eux tel un jugement venu d'en haut.

— Vous êtes accusés de vous être mêlés de la vie d'un peuple libre et souverain, et d'avoir poussé certains de ses membres à abandonner leur propre culture pour embrasser vos croyances subversives. De plus, vous êtes accusés d'être des agents de l'Occident et des traîtres de Jakarta, qui asservissent notre peuple et nient son droit à l'autodétermination. Vous êtes des espions et des saboteurs. Que plaidez-vous ?

Silence.

Malajit sentit bouillir sa colère.

— Répondez !

— Vous nous avez ordonné de nous taire, lui rappela le vieil homme.

— Quand on vous pose une question, vous répondez. C'est compris ?

— Bien sûr.

— Que plaidez-vous ?

— Je plaide pour la raison face à la folie, déclara le pasteur. Et à défaut, je prie pour avoir la force d'affronter Satan et ses serviteurs.

Malajit fit un pas en avant, hargneux, et frappa du poing le visage de l'homme. Le pasteur chancela, sembla sur le point de tomber, mais parvint à retrouver son équilibre et resta droit.

— Notre Père...

Malajit donna un violent coup de pied dans le genou du pasteur. La prière se termina brusquement par un cri de douleur, et l'homme s'effondra. Aussitôt, son épouse s'agenouilla près de lui, prête à lui faire un bouclier de son corps.

— Vous en avez dit assez, annonça Malajit à son prisonnier abattu. Je vous déclare coupable de toutes les accusations décrites. La seule punition convenable est la mort.

La vieille femme se retourna, bouche bée, comme dans l'incapacité d'accepter ses mots.

— Vous voulez nous assassiner ? demanda-t-elle.

— Il sera exécuté, rectifia Malajit. Je vous fais grâce, bien que vous soyez certainement aussi coupable que lui. Vous êtes condamnée à être exilée de cette île, et à ne pas y revenir sous peine de mort. Vous retournerez aux États-Unis, et raconterez ce que vous avez vu. Expliquez-leur comment les espions et les intrus trouvent la mort aux mains de l'Épée de la liberté.

— Je ne l'abandonnerai pas, dit-elle avec défi.

Malajit haussa les épaules.

— Quand nous en aurons fini avec lui, vous pourrez emporter ce qu'il

en restera hors de la jungle – si vous en êtes capable.

– Quel genre d'animal êtes-vous ?

– Je suis un homme libre et un patriote. Vous êtes venus dans *mon* pays. Je ne suis pas venu dans le vôtre. C'est le prix que vous payez pour vous être mêlés de ce qui ne vous regardait pas.

Il faillit ajouter : « Et vous me faites perdre un million de dollars ! » mais se retint in extremis.

– L'exécution aura lieu au lever de soleil. Vous y assisterez, et vous apprendrez.

Les gadgets technologiques étaient des engins merveilleux, songea Tripada, mais ce qu'il voyait de son siège dans l'hélicoptère Black Hawk UH-60 révélait sous ses pieds un monde primitif. Sous la canopée mouchetée par le clair de lune, perdus dans la nuit noire, des prédateurs et leurs proies étaient engagés dans la même lutte à mort depuis la nuit des temps. C'était un autre monde, et il allait y plonger, dans l'obscurité, avec moins de cinquante hommes autour de lui, pour chasser des traîtres à travers la forêt. Quand la fumée se dissiperait, il pourrait distinguer les vainqueurs des vaincus.

Tripada se rendait rarement sur le terrain en personne ; cette aventure sans précédent était susceptible de le consacrer ou de le briser à son retour au quartier général. S'il récupérait les deux Américains, il serait un héros. Mieux encore, s'il pouvait écraser l'Épée de la liberté, personne à Jakarta ne s'inquiéterait de savoir ce qu'étaient devenus les Ricains.

Il entendit les pilotes baragouiner quelque chose dans la radio, puis l'un d'entre eux se pencha en arrière et annonça :

– Cinq minutes jusqu'à la zone de largage, monsieur.

Tripada acquiesça et vérifia son équipement une dernière fois. Un atterrissage de nuit aurait été trop hasardeux, parmi les arbres géants ; ils descendraient jusqu'au sol au moyen de câbles de descente.

– Il est temps d'y aller, monsieur, lança le pilote depuis le cockpit.

Tripada avait été instruit avant le décollage de la procédure à suivre, et savait exactement ce qu'il avait à faire. La première étape était dangereuse, sortir de l'appareil au-dessus de l'obscurité béante, mais il le fit, et la ligne statique le supporta avec un minimum d'inconfort. Il disposait d'un crochet qu'il pouvait serrer de sa main gauche et faire jouer sur le câble, contrôlant ainsi la vitesse de son largage. Si sa main glissait, il n'y aurait pas de plongée dans l'abîme. La ligne le retiendrait solidement.

Autour de lui, les membres de l'équipe des forces spéciales étaient tous sortis et à mi-chemin du sol. L'exercice avait quelque chose de grisant.

Un instant plus tard, il était au sol et détachait les boucles de son

harnais. Une fois débarrassé des câbles, les hélicoptères disparaissant hors de sa vue et battant l'air nocturne en direction de leur base, Tripada regarda autour de lui et trouva les soldats au visage peint en train de l'observer. Ils attendaient ses ordres.

— Vous savez tous pourquoi nous sommes ici, déclara-t-il. Ce soir, on finit le boulot.

— Et les Américains, monsieur ? demanda une voix derrière lui.

— Nous les ramenons, si c'est possible. Sinon...

Il haussa les épaules et termina :

— Les aléas de la guerre. Qui connaît le chemin ?

— Nous avons trouvé la piste, monsieur.

— Bien. Ne perdons pas de temps.

Peu avant minuit, Jason Claridge vit Cooper s'arrêter net comme s'il avait heurté un mur. Le marine l'imita, comprenant ce signal muet comme l'indication d'un danger.

Il tendit l'oreille, s'efforçant de discerner un indice de ce qui avait inquiété son compagnon. Même si la pluie s'était réduite à une bruine agaçante, l'eau dégoulinait toujours, crépitante, étouffant tous les autres sons qui avaient pu alerter son imperturbable camarade. Scrutant l'obscurité, il ne voyait rien qui suggérât un mouvement à l'avant, ou sur leurs flancs.

S'il pouvait seulement se faire une idée...

C'est alors qu'il les entendit, presque totalement noyées par le ruissellement de l'eau. Des voix. Plus loin devant, peut-être à moins de cent mètres, au moins deux êtres humains étaient engagés dans une conversation. D'après leur ton, malgré la nuit et la distance qui assourdisait leurs paroles, ils ne s'attendaient pas avoir de la compagnie. Il se demanda si l'ennemi pouvait être imprudent à ce point, et il lui vint à l'esprit qu'il y avait sûrement des indigènes dans la forêt, certains peut-être sur le trajet qu'il suivait.

Et si les personnes qui parlaient là devant n'étaient pas des cibles, elles représentaient un obstacle. Cooper et lui allaient devoir les contourner, au risque de déclencher l'alerte s'ils étaient repérés, provoquant peut-être des bruits qui serviraient d'avertissement aux rebelles qu'ils poursuivaient.

« Nous n'avons pas d'amis ici », pensa-t-il en posant soigneusement l'index sur la détente de son arme.

Cooper s'avança à couvert et fit signe à Claridge de le suivre. Le jeune homme progressait lentement et prudemment, grimaçant chaque fois que ses bottes adhéraient à la boue. Ce bruit de succion avait jusque-là constitué une sorte d'arrière-plan sonore régulier, mais, à présent, il lui semblait suffisamment fort pour réveiller un mort.

D'autres voix parvinrent à Claridge tandis qu'ils se rapprochaient. Il

n'aurait su dire combien d'hommes parlaient, encore moins traduire ce qu'ils disaient. C'était une sorte de murmure, mais il en déduisit qu'ils approchaient de quelque chose de plus important que deux chasseurs isolés se racontant leurs exploits dans l'obscurité.

Ils avaient beau avancer pas à pas, leur progression lui semblait trop rapide, trop bruyante. Maîtrisant sa fatigue et ses nerfs, il posait le pied avec précaution, comme s'il avait traversé un champ de mines.

Quelques instants plus tard, Cooper s'arrêta de nouveau et, cette fois, fit signe à Claridge de venir. En le rejoignant, le marine constata qu'il marchait dans une position accroupie qui lui causait des douleurs dans les muscles des jambes, se baissant d'instinct plus que par volonté. Avec effort, il se redressa et prit place à droite de Cooper.

Le camp était encore distant d'environ cinquante mètres, mais il distinguait maintenant la faible lueur d'un feu, des silhouettes se déplaçant de long en large sur l'arrière-plan plus clair. Ils étaient trop loin pour discerner les visages, les uniformes ou les insignes, mais il vit que les hommes étaient armés.

— Ce sont eux, chuchota-t-il.

— Probablement.

— O.K. Et maintenant ?

— Nous vérifions le périmètre, répondit Bolan d'une voix à peine audible. S'ils ont choisi ce site pour camper, il doit y avoir une raison. S'il leur procure un avantage, nous devons savoir lequel avant d'y aller.

Même s'il n'avait qu'une envie, engager la fusillade, raser le camp et tirer ses parents de là, ils avaient encore un travail préliminaire à accomplir. Inspecter leur objectif, compter hommes et armes si possible, et peut-être – ce point était plus douteux, reconnut-il – recueillir des renseignements sur l'endroit où se trouvaient ses parents.

S'ils se trouvaient devant le bon campement.

Bolan demeura aussi près du camp que possible dans sa reconnaissance du périmètre. Il n'y avait pas grand-chose à voir au début, à la lueur d'un unique feu, mais il s'y attela, s'efforçant de dénombrer les effectifs, notant toutes les armes visibles et imprimant dans son esprit la disposition approximative des tentes.

Il avait parcouru cinquante mètres environ lorsque le terrain commença à monter. Un terrain surélevé l'aurait normalement satisfait, s'il s'était agi de tirer à couvert, mais ce soir, il n'avait-pas prévu de travailler à distance. Malgré tout, s'il regardait où il marchait et ne faisait pas de bruit inutile, escalader la colline lui donnerait une meilleure perspective sur le camp rebelle.

Il prit son temps, évitant toute précipitation. Aucun froissement hâtif pour alerter l'ennemi. La colline était assez raide, une pente d'environ

soixante-cinq degrés. Bolan appréciait la boue à présent, même si elle le faisait glisser et l'obligeait à s'accrocher aux arbres ou aux lianes pour éviter de dévaler la pente. Elle l'assurait aussi qu'aucun faux pas n'enverrait une avalanche de terre et de cailloux avertir ses ennemis qu'on les observait.

Au bout de cinq minutes, il trouva un poste d'observation convenable et se cala contre un arbre pour éviter de glisser pendant qu'il examinerait le camp en contrebas. De là, il voyait la rivière qu'il avait entendue pendant son ascension, un élément du décor qui empêchait toute retraite rapide du camp, mais obligerait également à un débarquement amphibie tout attaquant arrivant de ce côté. Bolan devina que des sentinelles devaient être postées sur la rive, si le responsable de ce campement n'était pas totalement stupide.

C'est alors qu'il vit les otages.

Ils avaient échappé à Bolan lors de son premier passage, pour la simple raison qu'ils étaient plantés au beau milieu du camp, sous une moitié d'abri qui les cachait à un observateur placé au sud. Le feu s'était trouvé entre lui et leur petite tente, et les captifs étaient noyés dans l'ombre. Bolan ne les aperçut que parce qu'un des prisonniers remua, et le clair de lune brilla sur la chaîne qui attachait l'homme ou la femme.

Enchaînés au milieu du camp, encerclés par l'ennemi. Cela n'aurait pu être pire, songea Bolan. Ils auraient pu se trouver perchés au bord d'une falaise, par exemple, ou enfoncés dans un tunnel, totalement invisibles. Ou même emprisonnés sur la lune.

Ce serait difficile, mais peut-être pas impossible.

Il resta là encore un instant, corrigea à la hausse son décompte d'effectifs, l'arrondissant à plus de trois douzaines d'armes, et estima que pénétrer par l'entrée principale ne serait pas une partie de plaisir. Mais il ne lui restait pas d'autre choix, à moins que Claridge n'ait repéré un point faible du côté est.

La descente était plus facile, et beaucoup plus rapide. Il se retrouva en terrain plat en moitié moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour l'ascension – et se figea sur place, le bruit d'un vent révélateur lui annonçant la présence d'un ennemi.

Bolan repéra rapidement la sentinelle et il se mit en mouvement en tirant son couteau de sa gaine. Cette mise à mort devait être aussi silencieuse que possible, et le Glock à réducteur de son aurait fait quand même trop de bruit. Il franchit la distance à pas mesurés, filant l'homme qui avait émergé du couvert pour devenir une silhouette devant lui. La cible faisait face au sud ; l'Exécuteur le contourna, tournant lui-même le dos au campement.

Trente mètres de plus suffiraient, mais il devait prendre son temps. À quinze mètres, il serait assez proche pour bondir sur la sentinelle, mais

ne voulait pas prendre le risque du bruit que cela aurait suscité. À dix, il inspira et retint son souffle, les yeux fixés sur le mort en devenir. À cinq mètres, il se trouvait assez près pour flairer sa cible, que personne ne risquait de confondre avec une rose.

La sentinelle sut peut-être qu'elle était en train de mourir, mais ne put rien y faire. Bolan plaqua une main sur la bouche de sa proie et donna une brusque torsion sur la gauche, tout en plantant le pied droit derrière le genou droit de l'homme. En tombant, le guetteur rencontra la lame ascendante, l'acier froid pénétrant sous sa mâchoire et tranchant jugulaire et carotide dans son trajet vers l'occiput. Un coup brutal, et tout était fini.

Bolan ne chercha pas à cacher le corps. Il était en route pour retrouver Jason Claridge, et si rien n'empêchait le marine de revenir, ils passeraient à l'action dans quelques minutes. Si les rebelles avaient prévu une relève de la garde d'ici là, il devrait simplement s'en accommoder.

Quelle que soit l'issue, une chose était certaine : il y aurait encore du sang avant le lever du soleil, et certains des hommes debout sous les étoiles ne le verraient jamais se lever.

CHAPITRE XIII

Les ravisseurs de Merilee lui avaient pris sa montre le premier soir, et, depuis, elle estimait l'heure au jugé. Ça n'avait pas eu d'importance les jours précédents, mais c'était crucial à présent. Il fallait qu'elle sache quand le soleil allait se lever.

Et combien de temps il restait à vivre au pauvre Amos.

Elle avait envisagé diverses méthodes d'évasion pendant qu'il se désintéressait des événements, priant silencieusement, paupières serrées. Plus exactement, elle avait rêvé leur évasion du camp, puisqu'elle n'avait aucun moyen de briser la chaîne qui les attachait, et encore moins d'atteindre la forêt sans se faire remarquer de leurs ennemis.

Et même s'ils y parvenaient, où iraient-ils ?

C'était sans espoir.

Elle reconnaissait le désespoir, et même s'il lui en coûtait, elle ne pouvait nier ce sentiment. Merilee aurait pu essayer de prier avec Amos, mais où les supplications les avaient-elles menés jusqu'à présent ? À quoi avaient-elles jamais servi, d'ailleurs ?

Où était Dieu quand elle avait besoin de Lui ?

— Amos.

Elle le poussa brusquement du coude, mais il gardait les yeux fermés, ses lèvres pâles remuant silencieusement dans la prière.

— Amos ! Il faut que tu m'écoutes. Nous devons agir. Nous ne pouvons pas rester là à attendre.

Il se tourna alors vers elle. Merilee eut l'impression que son regard mettait un moment à la voir, comme s'il avait contemplé un paysage illimité et qu'elle l'ait interrompu dans sa contemplation.

— Il n'y a rien à faire, dit-il. La volonté de Dieu ne peut être défiée.

Son sourire était exaspérant.

— Merilee, reprit-il avec une patience angélique, comme s'il s'adressait à une simple d'esprit, le message n'a pas changé. Nous supportons tous les épreuves avec foi, et connaissons la fin que notre Père nous a réservée. Sa volonté sera faite.

Merilee comprit enfin qu'elle l'avait perdu, et son sentiment

d'impuissance redoubla. Elle était convaincue que l'esprit de son mari avait fini par céder. À présent, elle allait devoir penser et organiser pour deux, en traitant son époux comme un invalide sénile.

« Quelle différence ? s'interrogea-t-elle. Nous sommes pris au piège, de toute façon. »

D'ailleurs, peut-être valait-il mieux qu'Amos ne réalise pas vraiment leur situation. Peut-être cela l'aiderait-il aux derniers instants de sa vie.

Mais qui lui donnerait, à elle, la force de le voir massacré, et de continuer à vivre ?

— Amos...

Merilee n'avait pas formulé de pensée cohérente, mais tout ce qu'elle avait espéré dire fut immédiatement balayé de son esprit quand des coups de feu secouèrent le campement, faisant taire les conversations de leurs ravisseurs. Amos se tourna dans la direction d'où venait le bruit, sourcils froncés, comme s'il refusait de tolérer une interruption de plus à ses méditations.

— Je suis en train de prier ! cria-t-il à l'adresse du rideau d'arbres obscurs, au-delà de la lueur du feu. Un peu de foutu respect pour le Seigneur tout-puissant !

En d'autres temps, elle aurait sans doute ri, mais le camp était en proie au chaos. On tirait de nouveau, mais elle n'arrivait pas à situer l'origine des coups de feu. Ils semblaient provenir de partout à la fois. Leurs ravisseurs couraient dans toutes les directions, criant des choses qu'elle ne comprenait pas.

Passant un bras autour de ses épaules, Merilee murmura :

— C'est peut-être la délivrance que tu attends, Amos.

Fouiller discrètement le campement des rebelles n'aurait rien donné. Même s'ils avaient attendu que le feu s'éteigne et que tous leurs ennemis soient endormis, Bolan savait qu'il n'y aurait aucun moyen de libérer les prisonniers et de quitter le champ de bataille sans combattre. Et quand la collision était inévitable, il adhérerait à certaines règles de base.

Frapper le premier. Frapper fort. Frapper partout.

« Quand il n'y a rien d'autre à faire, sème le désordre. »

Après avoir déterminé leurs angles d'attaque, Bolan et Claridge avaient rejoint leurs postes, espacés de soixante mètres, et s'étaient faufilés aussi près que possible du périmètre. Avant la fin du compte à rebours, Bolan avait abattu une autre sentinelle, l'assommant par derrière avec son fusil, et lui écrasant la gorge pour achever le travail.

Il atteignit ses marques à temps et attendit, espérant que Claridge n'était pas retenu en chemin. Espérant aussi qu'il n'allait pas tout faire rater par précipitation, ou par rage.

De près, le camp paraissait relativement tranquille. Abstraction faite

des armes offensives et des uniformes dépareillés, on aurait pu le prendre pour un camp de bûcherons. Mais avec les AK et autre quincaillerie, c'était un nid de frelons mortel.

Bolan aligna ses cibles les plus proches, deux hommes vautrés sur le sol devant une tente, à six mètres de lui. Ils ne voyaient pas la mort accroupie dans l'obscurité, ne se doutaient pas qu'il ne leur restait pratiquement plus de temps.

Une fois les premiers coups tirés, leur plan était relativement simple. Déferler sur le campement, converger sur les otages et abattre quiconque se dirigeait dans cette direction. Se débrouiller pour les libérer par n'importe quel moyen, et filer vers la rivière. S'ils étaient encore en vie et capables de courir, bien entendu.

Sa première volée de cartouches de 5.56 mm mitraillea les rebelles avachis, les aplatissant devant leur abri de toile. S'élançant, le Guerrier trouva une autre cible à l'instant où il entendit comme un écho de son propre tir, provenant du canon d'un CAR-15.

Trois hommes à terre, puis quatre, et soudain le campement s'emplit d'éclairs de poudre. Tous ceux qui avaient une arme à portée de main tiraient, la plupart sans cible bien définie. Une grenade explosa sur la gauche de Bolan, et quand l'onde de choc passa près de lui, des hurlements se mêlèrent au tir des armes automatiques.

Certains des rebelles dormaient au début de l'attaque. L'Exécuteur les surprit rampant hors de leurs tentes, traînant des fusils derrière eux, les yeux bouffis, confus et effrayés. L'un d'eux se trouvait juste en face de lui, un jeune homme de l'âge de Jason, tournant la tête pour regarder l'apparition qui se ruait sur lui. Un tir à bout portant entre les deux yeux l'endormit définitivement.

Le temps n'était pas aux états d'âme.

Bolan plongea et roula sur lui-même quand deux guérilleros surgirent en tirant, les volées de balles de leurs fusils sifflant au-dessus de sa tête. Il atteignit l'un d'eux à la hanche, le jetant au sol, et pivota pour arroser l'autre d'un tir en huit qui le renversa sur le dos.

Le rebelle blessé ne pouvait pas se relever, mais présentait toujours une menace. Il n'avait pas lâché son arme, et, malgré son agonie, était déterminé à détruire son adversaire. Une courte rafale à cinq mètres lui perça la poitrine et le laissa tressautant dans la poussière.

Une autre grenade à fragmentation tonna, la fumée tourbillonnant à l'épicentre de l'impact tandis que des éclats se dispersaient dans le campement. Lancée par Jason ?

L'Exécuteur n'avait pas le temps d'y réfléchir. Il se releva et se mit à courir en zigzag vers les prisonniers.

Le Capo de Bornéo somnolait quand les premiers coups de feu résonnèrent dans le campement. Malajit se redressa d'un bond sous sa

tente, et l'afflux soudain de sang à la tête lui fit perdre l'équilibre. Titubant, il trébucha sur sa couverture froissée et tomba douloureusement sur le dos.

Cette chute lui sauva la vie, une balle de fusil déchirant la toile de la tente, qu'elle traversa, passant à cinq centimètres au-dessus de sa tête. S'il avait été debout, la balle l'aurait atteint en plein dos, lui sectionnant la moelle épinière. La mort assurée.

Peut-être était-ce un signe.

Malajit trouva son fusil, l'arma et sortit de la tente en rampant sur le sol. L'onde de choc due à l'explosion d'une grenade à main faillit le repousser à l'intérieur, lui éclaboussant le visage d'une boue crasseuse, mais il échappa aux éclats.

Décidément la baraka était de son côté.

Ses soldats couraient en tous sens, paniqués, nombre d'entre eux tirant au hasard vers la jungle qui les entourait. Réclamant de l'ordre d'une voix forte, Malajit marchait au milieu d'eux, sans se soucier du danger.

Il se sentait invulnérable. Béni.

Saisissant une manche ici, un pan de veste ailleurs, giflant ceux qui résistaient, il organisa progressivement une escouade de tireurs au milieu du chaos tandis que les balles sifflaient autour de lui. Une autre grenade explosa, son souffle comme un relent de l'enfer, mais il sentit à peine les échardes d'acier qui se fichaient dans son uniforme.

— Tenez bon ! cria-t-il. Formez les rangs !

Ils lui obéirent à contrecœur, tressaillant à chaque nouvelle rafale, mais ils obéirent. Dans une situation désespérée, victoire ou défaite, survie ou annihilation pouvaient parfois tenir à la force d'une personnalité.

— Nous avons deux missions, expliqua Malajit. D'abord, s'assurer des prisonniers, et rallier le reste de nos camarades pour défendre le camp, s'ils ne s'entretuent pas avant.

Une balle lui frôla le visage, mais Malajit l'ignora. Il était sur le point de vivre quelque chose de grand, un exploit qui lui assurerait enfin une place dans l'histoire.

Se tournant vers le centre du campement, où il avait enchaîné les otages, il serra son AK-47 d'une poigne de fer en lançant :

— Suivez-moi !

Le camp rappelait vaguement l'enfer à Malajit, tel qu'il l'avait vu représenté dans les livres d'histoire biblique pour enfants. Des corps mutilés se tordaient sur le sol, agités de soubresauts ; autour de lui, deux ou trois des tentes étaient en feu, et la puanteur de la cordite emplissait ses narines.

Mais si ce champ de bataille était l'enfer, quel rôle y jouait-il ? Était-il le Diable, ou un sauveur pour son peuple opprimé depuis si

longtemps ? Et quelle importance, d'ailleurs ?

Si ses souvenirs du catéchisme de son enfance étaient exacts, Satan régnait sur la Terre. Malajit n'avait jamais connu d'autre lieu. S'il choisissait son camp, pourquoi ne pas opter pour le camp gagnant ?

Se dirigeant vers l'abri où étaient retenus les prisonniers, il employa la force brute pour rassembler des hommes en chemin. L'un d'eux essaya de se dégager et fut récompensé d'une balle, ce qui incita ses compagnons à s'empresse de rejoindre les rangs. Des balles volaient toujours autour d'eux, abattant çà et là un rebelle, mais Malajit les ignora.

Il sentait en tout cas que rien de ce qu'il pouvait faire ne gâcherait l'équilibre de cette nuit.

Le monde était à sa portée. Il n'avait qu'à le saisir à la gorge, et s'y accrocher de toutes ses forces.

* * *

Rajak Tripada entendit de nouveaux bruits de combat non loin de là, plus proches qu'il n'aurait pu l'espérer. Une autre bataille dans la nuit, et d'après les échos, il était certain qu'elle impliquait plus d'une demi-douzaine de fusils.

— Pressez-vous, cria-t-il aux soldats qui l'entouraient. Ils ne nous échapperont pas, cette fois.

Le sergent hésita à obéir.

— Sauf votre respect, monsieur, suggéra-t-il, courir à travers la jungle au milieu de la nuit présente des risques.

— Des risques calculés que vous êtes payé pour affronter, riposta Tripada. Et maintenant, menez ces hommes au pas de course, ou je trouverai quelqu'un qui en sera capable !

— Oui, monsieur !

Le sergent tourna les talons, et aboya à l'adresse de son commando :

— Pas de course ! Suivez-moi !

Ils partirent au petit trot dans l'obscurité. C'était toujours plus lent qu'un sprint, mais presque deux fois plus rapide que la cadence qu'ils avaient suivie ces dernières heures. Tripada se considérait comme en bonne forme pour un homme de son âge, mais ne tarda pas à sentir des brûlures dans les mollets et les cuisses, doublées d'un inconfort dans le bas du dos dû aux secousses d'une course en terrain accidenté. Glisser à cette vitesse pouvait lui briser une cheville ou l'envoyer valser hors de la piste étroite, lui faisant perdre leur ligne de marche.

L'un des soldats des forces spéciales s'arrêterait-il pour l'aider, s'il tombait ? Ou le laisseraient-ils dans la forêt, prétendant que, dans leur

hâte, ils n'avaient pas réalisé sa disparition avant qu'il soit trop tard pour rebrousser chemin ?

Ne pas s'écarter d'eux !

Tripada n'avait pas fait tout ce chemin, ni pris ces risques extraordinaires, pour manquer la confrontation finale avec son ennemi. Il traquait Garuda Malajit depuis deux longues et mornes années, toujours un pas ou deux derrière le dirigeant psychopathe de l'Épée de la liberté dans leur danse autour d'un échiquier géant, dont les pions étaient des hommes de chair et de sang. C'était exaspérant, et cela donnait une piètre image de ses propres capacités en tant que représentant du gouvernement.

Lorsqu'il était honnête avec lui-même, Tripada savait qu'il serait bientôt remplacé s'il n'obtenait pas de résultats. Mais cette nuit, il serait disculpé, tous ses embarras passés effacés par le sang frais de ses ennemis.

Mais d'abord, il devait atteindre vivant le lieu de la bataille.

Être déjà essoufflé le troublait, quand ils avaient couvert moins de la moitié de la distance les séparant de leur destination. Ceux qui l'entouraient ne semblaient éprouver aucune fatigue, même s'ils grognaient discrètement de temps à autre, quand l'un d'eux se cognait à un arbre ou trébuchait sur une liane pendante. Comme ils étaient jeunes, et capables de tout !

Y compris de se venger, devinait Tripada, s'il les poussait trop loin.

Il allait donc devoir surveiller ses propres hommes quand ils rencontreraient l'ennemi. Il serait facile à une balle perdue de le trouver dans l'obscurité, et personne n'en saurait jamais rien. Qui demanderait un test balistique, ou croirait que sa mort était autre chose qu'un tragique accident s'il était prouvé que l'un de ses propres hommes avait tiré le coup de feu ?

Il savait qu'il n'y aurait ni test ni enquête s'il mourait cette nuit. Du moment que Malajit et ses guérilleros étaient détruits, les généraux de Jakarta seraient satisfaits. De fait, ils préféreraient peut-être même qu'il soit tué au combat. Ce qui leur éviterait de le promouvoir, et de le placer en position de se venger des affronts qu'ils lui avaient fait subir.

Il trébucha sur une racine et s'écorcha la paume contre un tronc proche, mais évita la chute. Les hommes sur ses talons ne ralentirent pas l'allure. Il s'efforça de garder la cadence, tirant son inspiration du fait qu'il entendait les bruits d'armes automatiques bien plus clairement à présent. Ils étaient à moins de quatre cents mètres du contact avec l'ennemi, estima-t-il, et s'en approchaient rapidement.

Surveiller tout le monde. Ne faire confiance à personne.

Des précautions qui ne lui serviraient plus à rien quand ils atteindraient le champ de bataille. Ses expériences passées le lui avaient appris. Aussi minutieusement planifié que soit un assaut

militaire, Tripada savait que quelque chose finissait toujours par mal tourner.

Mais il pouvait y remédier. Il pouvait se sauver, et sauver sa carrière. Un simple cadeau pour ses supérieurs ferait toute la différence : la tête de Malajit dans un panier à pique-nique.

Revigoré par cette image, il trouva un second souffle et chargea en direction de la rencontre fatidique avec son ennemi.

* * *

Jason Claridge avait mémorisé l'endroit où les guérilleros avaient enchaîné ses parents. Ce point était gravé dans son esprit, aussi clairement inscrit que s'il avait entré des coordonnées dans un récepteur GPS et reçu son ordre de marche d'un satellite.

Repérer l'endroit et l'atteindre étaient cependant deux choses très différentes. Pour commencer, une quarantaine d'inconnus étaient déterminés à le tuer avant qu'il n'atteigne son but. Il en avait déjà abattu quelques-uns, mais ils n'étaient toujours pas à court d'hommes ni d'armes.

Un autre problème était qu'il devait retrouver Matt Cooper dans le chaos sanglant du champ de bataille. Ils ne seraient pas trop de deux pour libérer ses parents, un pour chacun, et Claridge ne le voyait pas pour le moment, tandis qu'il se frayait en combattant un chemin à travers le camp.

Le troisième problème – en admettant qu'ils aient réussi les deux premières étapes et trouvé ses parents encore en vie – consistait à sortir de là. Leur plan était faible. Il reposait sur un tas de suppositions douteuses, et si une seule d'entre elles se révélait fausse, le plan était voué à l'échec. Mais il ne semblait pas y avoir d'autre possibilité.

Ils devaient atteindre ses parents, les libérer de leurs chaînes, leur faire traverser la moitié sud du camp de guérilleros, en sortir en se débarrassant des éventuelles sentinelles qui y seraient postées et atteindre la jungle, où ils devraient échapper aux poursuites jusqu'à ce que Cooper organise un convoi de rapatriement.

Une brouille, en effet.

Une balle frôla en sifflant le visage de Jason, sans l'érafler, mais assez proche pour qu'il en sente le sillage sur sa joue peinte. Il tira sur l'adversaire en chargeant.

Le type en face de lui n'était que blessé ; il titubait sous l'impact et essayait de lever sa Kalachnikov. Claridge ne s'arrêta pas, n'essaya même pas de recharger en route avec dix mètres à peine entre eux. Il était lancé, ramena la carabine vers lui pour la balancer comme une

batte de base-ball, et pria pour accomplir le grand chelem.

La crosse du CAR-15 heurta le visage de son adversaire avec la force d'un tank, tordant brusquement la tête du rebelle sur sa droite. Claridge ne sut pas si son opposant était immobilisé ou mort, mais il s'abattit, tirant une courte rafale vers les arbres avant de toucher le sol.

Recharger maintenant !

Pensée et action ne faisaient plus qu'un, le sang lui battait dans les tempes tandis qu'il courait à perdre haleine à travers la clairière à présent transformée en abattoir. Il jeta son chargeur vide, en tira un autre de la cartouchière sur sa poitrine, et l'enfonça dans son compartiment sans même accorder un regard à son arme.

Prêt.

Juste à temps.

Deux autres rebelles étaient accroupis sur sa trajectoire, distraits par ce qui se passait sur leur flanc, et ne prirent conscience de la présence de Claridge qu'à son approche. L'un d'eux portait un AK, mais l'autre attrapa une machette dans sa hâte de livrer bataille.

Il les épingla tous les deux d'une courte salve de 5.56 mm, suffisante pour le débarrasser d'eux sans extravagance. Il aurait besoin de toutes les munitions qu'il pourrait rassembler avant la fin de la nuit, et les gaspiller serait commettre une erreur critique.

Il aperçut l'abri qui cachait ses parents. Le chemin était encore bloqué par des hommes et des corps prostrés, obscurci par la fumée des combats. Mais il les voyait.

D'ici un court instant, ils le verraient aussi.

Il tira de la hanche sur ce barrage humain, inconscient des menaces qui sortaient de sa bouche.

— Je passe ! hurla-t-il. Ôtez-vous de mon chemin ! Je passe, bande de salauds !

Amos lança d'une voix forte :

— C'est Son jugement !

Se levant d'un bond, il écarta les bras, releva la tête et cria à l'adresse de la nuit :

— Louez Jésus !

Merilee tirait sur sa manche, essayant de le ramener dans leur appentis.

— Amos, cesse ! Tu vas te faire tuer !

— Il nous l'a dit, femme.

Amos se tourna vers son épouse avec un sourire béat, aveuglé par les larmes.

— Plus de pluie. Le feu, cette fois !

— Amos...

L'ignorant, il se retourna vers les silhouettes qui couraient de tous

côtés, se cognaient les unes aux autres, brandissaient leurs fusils comme si un morceau de fer pouvait calmer le courroux divin.

— Abandonnez, pécheurs, et repentez-vous ! leur cria-t-il. Le jour du Jugement est arrivé !

Certains le regardaient bouche bée en passant, comme s'il était une attraction dans un cirque. Amos leur adressait à tous un sourire rayonnant, une étincelante réprimande.

— Priez pour vos ennemis et pour ceux qui vous utilisent avec malveillance ! s'écria-t-il. Oui, je l'ai fait, Seigneur. Mais ils n'entendent pas votre parole. Ce sont des païens, Seigneur ! Des blasphémateurs ! Vous leur avez préparé une fournaise, cher Père, et ils sont prêts à brûler !

Il marchait tout en parlant, mais il fut brusquement arrêté, incapable d'avancer. Il baissa les yeux vers sa cheville, entourée d'une chaîne, et fronça les sourcils comme si cette vision le surprenait. Merilee était maintenant à ses côtés, essayant de toutes ses forces de le traîner derrière elle, de le ramener à la petite tente qu'ils partageaient.

— Amos, pour l'amour de Dieu...

— Oui ! par amour pour Lui, je dois donner à ces infidèles une dernière chance de se racheter, avant qu'ils ne soient jetés dans le lac de feu pour subir d'éternels tourments.

La nuit était pleine de frelons, qui bourdonnaient agressivement autour de sa tête. Ils étaient invisibles à la lueur du feu, mais leur bruit revigorait Amos. Il était galvanisé par le fait qu'ils l'ignoraient, en piquant d'autres ici et là à travers le campement. Leur piqûre était assez puissante pour renverser un homme.

— La prophétie s'accomplit ! déclara-t-il. Le Livre de l'Apocalypse s'est réalisé ! Oh, Seigneur, merci de m'avoir accordé le privilège d'être témoin des derniers jours.

L'un des infidèles s'approcha de lui en courant, criant dans une langue que le missionnaire ne comprenait pas. Il tenait une sorte de carabine, qu'il agitait à l'adresse d'Amos dans une rage importune.

— Frère, l'avertit Amos, tu serais bien avisé de placer ta confiance en Dieu, et non dans les ouvrages de l'homme.

L'air égaré, l'homme leva son arme, et visa. Amos fixait le canon du fusil, à moins de quarante centimètres de son visage. Cet objet devait avoir une signification, il le savait, mais cette signification lui échappait.

— Dieu aime ceux qui donnent avec joie ! déclara-t-il.

Le tireur émit une réponse inintelligible, et c'est alors qu'un miracle se produisit sous les yeux du pasteur. L'un des frelons qui grouillaient partout dans le campement entra en collision avec la tête du tireur et la traversa intégralement, provoquant un jet écarlate tacheté de gris.

— Louez Jésus ! s'exclama Amos. Un millier tombera à ma main

droite, et dix milliers à ma main gauche, mais l'ombre de la Mort m'ignorera. Alléluia !

Merilee se jeta alors sur lui, ses bras minces entourant son cou, une jambe enroulée autour de la sienne, comme pour le faire tomber d'une prise de judo. Ils luttèrent un moment, le pasteur cherchant à lui prendre les mains, perplexe et narquois, tandis qu'elle l'implorait de la rejoindre sous la tente.

— Pas le temps, femme, rétorqua-t-il. Nous devons extraire toute passion mortelle de nos cœurs et de nos esprits. Dieu nous appelle à un destin plus élevé, à présent. Ne Le combats pas ! Soumets-toi, et sois rachetée !

Ils tombèrent ensemble, se débattant à terre, pendant que, tout autour d'eux, des étrangers combattaient et mouraient. Le vieil homme fut ébranlé et surpris par la chute. Sa nouvelle perspective sur le champ de bataille donnait aux combattants l'air de géants.

— Seigneur, sauve-nous du Béhémoth !

L'un d'eux fonça sur lui, puis l'enjamba comme s'il n'était qu'un cadavre de plus jonchant le sol. L'un des frelons enragés surprit le coureur à mi-saut et le projeta vers l'arrière, trébuchant sur Amos et Merilee dans sa chute. L'impact stupéfia Amos, le laissant hébété et à bout de souffle.

— Jésus, épargne-nous ! ahana-t-il, levant les bras en un geste suppliant. Nous avons été fidèles. Toi, plus que tout autre, tu dois le savoir !

Merilee s'accrochait à lui comme si elle était perdue en mer, et Amos sa bouée de sauvetage.

— Amos ! Arrête, pour l'amour de *moi* !

L'esprit du pasteur changea soudain de vitesse, sans avertissement, et la peur s'empara de lui. Tremblant, impuissant, il sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Oh, Seigneur, gémit-il, envoie-nous un champion, je t'en supplie.

Et le Seigneur l'entendit. Une ombre tomba sur lui, et quand Amos osa lever les yeux, il vit un homme de haute taille au visage peint, tout strié de vert et de noir.

— Papa ! Maman ! Tout va bien ?

Bolan était à mi-chemin des captifs quand un blessé se redressa et lui saisit la cheville. Le type était costaud et la prise déséquilibra le Guerrier, le projetant à terre avant qu'il ait eu le temps de réagir.

Il heurta durement le sol, perdit presque sa prise sur le Steyr AUG, tandis que son équipement lui rentrait douloureusement dans les côtes.

Roulant sur le côté, il frappa le type de son pied gauche, ratant la tête du guérillero mais lui donnant un coup efficace à l'épaule. Il arracha un

grognement à son attaquant, mais la main du type ne lâcha pas prise.

Un second coup de pied lui arracha du crâne une bande de peau sanglante, faisant rugir le rebelle.

Bolan retourna l'AUG à l'instant où son ennemi tendait la main vers sa ceinture, à la recherche de toute arme qui lui tomberait sous la main. Le type leva les yeux vers Bolan quand le canon toucha son front, puis son visage se couvrit des brûlures macabres dues à la détonation du Steyr.

Le troisième coup de pied le libéra, et l'Exécuteur fut de nouveau debout. Il se réorienta en un clin d'œil, et se dirigea vers le point où il avait vu les Claridge pour la dernière fois. Il ignorait s'ils étaient encore en vie, ou même en état de voyager, mais le but de l'action était justement de le découvrir.

Un tireur s'interposa devant lui, à moitié aveuglé par une blessure au crâne qui avait couvert son visage d'un voile sanglant. Il tenait un revolver à canon court, imitation bon marché d'un Smith & Wesson, et l'agitait devant lui sans idée claire de la cible qu'il envisageait d'abattre. Le rebelle leva son arme alors que Bolan le chargeait, la serrant des deux mains tandis qu'il pressait le chien et se préparait à faire feu.

Trois cartouches de 5.56 mm lui déchirèrent la poitrine avec la force d'une tronçonneuse et mirent fin aux éventuelles inquiétudes du guérillero concernant l'état de sa vision. Bolan contourna le corps qui s'effondrait, le dépassa avant même qu'il ne touche le sol... quand un cri lui parvint des arbres derrière lui, et qu'une vague de tirs automatiques arrosa le camp des rebelles.

Il ralentit, se retourna, et vit une file de soldats en treillis camouflé surgir de la forêt, hurlant des cris de guerre et tirant à hauteur de hanche tout en avançant.

Totalement surpris, les rebelles les plus proches furent fauchés comme les blés par une moissonneuse.

Bolan reconnut immédiatement l'armée. Pour commencer, tout leur équipement était assorti, et aucun blue-jean ou pantalon kaki rapiécé ne se mêlait aux uniformes camouflés. Ils portaient aussi des fusils d'assaut M-16, qui indiquaient leurs liens avec l'oncle Sam.

Pas de temps à perdre.

Les nouveaux arrivants n'avaient pas l'air avides de faire des prisonniers. Peut-être voyaient-ils l'occasion de mettre fin une fois pour toutes à une importante menace, ou peut-être aimaient-ils simplement leur métier. Dans les deux cas, Bolan n'avait pas l'intention de devenir une cible dans leur stand de tir.

L'intervention de l'armée modifiait les événements, mais le problème de Bolan restait le même : sortir les otages de là vivants ! Chargeant à travers la fumée, il se demanda s'il n'arriverait pas trop tard.

CHAPITRE XIV

Mahmoud Kendik était terrifié. Il avait manqué sa seule chance de s'écarter de la colonne des forces spéciales pendant leur dernier sprint vers la bataille, et se retrouvait à présent au milieu des autres qui couraient comme des dératés en terrain découvert, criant et tirant sur l'ennemi, dans la fumée, la nuit et la misérable lueur des lampes à pétrole.

Sauf que Kendik n'était pas armé.

Il criait quand même, agitant les bras comme un dément, comme si son extravagance pouvait empêcher les balles de le trouver et de mettre fin à son existence.

Cela parut efficace, au début. L'assaut des soldats de Tripada était complètement inattendu, aussi surprenant pour les rebelles de l'Épée de la liberté que la charge d'un troupeau d'éléphants. Leur premier barrage de tir automatique décima les rangs les plus proches, et laissa des corps déchiquetés tressautant à terre avant que leurs cibles n'aient eu le temps de réagir.

Malgré la précipitation et le tonnerre qui retentissait autour de lui, une part de l'esprit de Kendik était toujours distraite par une question. Pourquoi les rebelles tiraient-ils avant l'arrivée de l'armée ? Qui étaient leurs cibles ? Qu'est-ce qui se passait ici ?

Kendik ne voyait que les guérilleros de Malajit dans le campement, et pourtant tous ceux qui tenaient encore debout portaient des armes et tiraient des cartouches dans l'une ou l'autre direction, apparemment sans réflexion cohérente, semblant s'entretuer. Un instant plus tard, environ la moitié d'entre eux braquaient leurs armes fumantes sur l'escouade de Tripada et tiraient avec toute l'énergie qui leur restait.

Les cris rauques de Kendik se changèrent en glapissements paniqués tandis que les balles sifflaient autour de lui. Le soldat à sa gauche fut touché et tituba, s'effondrant à terre. Impulsivement, Kendik se baissa et arracha le M-16 de ses doigts agités de spasmes.

Kendik n'était pas doué pour le maniement des armes. Il n'avait jamais été violent de nature, préférant toujours la ruse et la tromperie quand il avait le choix. Il avait tiré au pistolet une fois, sur des cibles

dans le stand de tir privé d'un client, mais c'était la première fois qu'il tenait une arme automatique.

Peu importait. Au moins, il pourrait se défendre.

La charge les avait menés à l'intérieur du camp, au-delà de la ligne des corps épars fauchés par le premier tir de barrage de la colonne. Les soldats de Tripada rompirent alors les rangs, sentant peut-être qu'il était suicidaire de se fier aux règles de la guerre quand des ennemis frénétiques les encerclaient de tous côtés. En se séparant en groupes de deux ou trois, ils pourraient se protéger et poursuivre leurs adversaires à travers le chaos enfumé du campement.

Quant à Mahmoud Kendik, il voulait simplement rester en vie.

Et ça n'allait pas être facile.

Il commença par se baisser et plonger dans une tente, sachant qu'elle n'arrêterait pas les balles, mais le dissimulerait et permettrait aux tireurs les plus proches de se chercher d'autres cibles pendant qu'il se cachait. Un instant plus tard, il recula et sortit à découvert, bouleversé par la vision du mort au visage mutilé qui occupait ce qu'il avait pris pour un refuge.

— Allah, sauve-moi !

Il n'y eut pas de réponse, bien entendu. Kendik et Allah n'étaient plus en très bons termes depuis que Kendik avait atteint l'âge de réaliser que le Tout-puissant l'avait abandonné et laissé grandir – ou mourir de faim, au cœur d'un bidonville impitoyable.

C'était un réflexe, rien de plus, qui le poussait à en appeler maintenant à Dieu. Mahmoud Kendik savait qu'il ne pouvait compter que sur lui-même, s'il voulait survivre à cette nuit de cauchemar.

La première étape, pensa-t-il, consistait à sortir de là, à fuir aussi loin que possible avant qu'un fou de l'un ou l'autre camp ne le remarque et ne l'abatte. Les hommes de Tripada étaient occupés et ne prêtaient pas attention à ses mouvements, mais les rebelles présentaient un danger, car il portait l'uniforme réglementaire de l'armée. Même ceux qui auraient pu le reconnaître en vêtements civils, d'après ses précédentes visites chez eux, essaieraient maintenant de le tuer sans une seconde d'hésitation.

Il voulait s'échapper, mais se retirer du campement impliquait de s'exposer. Il allait devoir se relever, puis courir en tournant le dos aux guérilleros comme aux hommes de Tripada. Tout rebelle qui remarquerait sa fuite verrait en lui un lâche du gouvernement, une cible désignée. Les soldats de Tripada, de leur côté, pourraient croire qu'il désertait et le punir d'une pluie de balles.

Ramper.

Cela aurait pu être humiliant à d'autres, mais il n'éprouvait aucune honte à patauger dans la boue au-dessous du feu croisé des armes automatiques. Kendik avait vu des professionnels agir pratiquement de

la même façon au cours d'entraînements. Qu'il rampât pour échapper au combat, alors qu'on apprenait aux soldats à ramper *vers* le combat, était sans importance.

La couardise de l'un était le bon sens de l'autre.

Mais c'était un moyen fichtrement lent de se déplacer, même s'il n'avait pas pénétré très loin à l'intérieur du campement. Kendik devait contourner des cadavres et des hommes à l'agonie, certains de ces derniers tendant le bras pour s'accrocher à lui, comme s'ils le prenaient pour un infirmier venu les soigner. Quand ils l'atteignaient, il se dégageait de leurs griffes, crachant des insultes malgré le tremblement de sa voix.

Les balles le frôlaient de temps à autre. Une ogive arracha l'herbe juste à sa gauche et lui aspergea le visage de boue, lui piquant les yeux et laissant à Kendik un goût fétide dans la bouche.

Sans importance.

S'il atteignait vivant le village le plus proche, il y aurait assez de vin pour le débarrasser de ce goût de boue et de mort.

Mais, d'abord, il devait atteindre les arbres, l'obscurité protectrice. Rampant sur le sol retourné par les bottes et les balles, Kendik ne savait pas s'il y arriverait. Chaque mètre de plus représentait un progrès, mais lui donnait aussi l'impression qu'une grande hache levée au-dessus de sa tête était sur le point de s'abattre.

Enfin, il atteignit le point où la lueur du feu cédait à la nuit. Se relevant d'un bond, il fonça vers les arbres, sa respiration lui brûlant la gorge.

Et il n'entendit jamais le coup de feu qui transperça ses omoplates crispées et l'abattit face contre terre.

— Jason ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Pas le temps de t'expliquer, Maman. Je dois vous sortir de là.

— Mais comment... ?

— Pas le temps !

— Mon garçon ?

La voix de son père était tremblante, comme fêlée.

— C'est toi, mon garçon ?

La chaîne était solide. Jason Claridge tira dessus deux fois, de toutes ses forces, puis abandonna en entendant son père émettre un petit gémissement. Le cadenas était robuste.

— Très bien, reculez, dit-il.

Il leur indiqua leur abri d'un mouvement de tête et ajouta :

— Retournez là-dessous.

Son père ne sembla pas comprendre, mais la mère de Jason le tira derrière elle. Ils s'accroupirent ensemble sous la toile, pendant qu'il s'agenouillait devant eux et braquait sa carabine sur le cadenas qui la

fixait au poteau.

Risqué.

Toute cartouche tirée sur de l'acier trempé pouvait ricocher, peut-être lui revenir à la figure ou frapper l'un des prisonniers. Mais il n'avait pas le choix, et certainement plus de temps à perdre.

Où était Cooper ?

« Peu importe. Tu es là. Fais-le ! »

Il tira une cartouche, suivie de deux autres, la première n'ayant pas suffi. À la troisième, la serrure se brisa et il arracha le cadenas, se brûlant les doigts sur le métal surchauffé.

Cela libéra ses parents du poteau qui les retenait, mais la chaîne était toujours attachée à la cheville gauche de son père et à la droite de sa mère.

— Voici mon plan, leur dit-il, s'adressant principalement à sa mère. Je ne peux pas faire sauter les serrures de vos chevilles, mais je peux peut-être couper la chaîne à quelques maillons de chaque côté. Ça vous permettrait au moins de courir.

S'ils étaient capables de courir. Il n'avait jamais vu ses parents aussi maigres et hagards, comme s'ils avaient vieilli de vingt ans depuis la dernière fois qu'il les avait vus.

— Coupe la chaîne, déclara sa mère. Nous courrons, ne t'inquiète pas.

— D'accord, protégez-vous les yeux. Maman, toi d'abord.

Il mit le pied sur la chaîne, la tendant d'un côté de la jambe de sa mère, tout en plaçant sa propre jambe entre sa carabine et elle. Ce n'était pas grand-chose, mais chaque petit détail comptait.

La première balle ne brisa pas la chaîne ; il régla donc le CAR-15 sur une rafale de trois et tira, provoquant un petit nuage de poussière autour de leurs pieds. Quand la chaîne redevint visible, l'un des maillons était sectionné et tordu, l'acier brillant apparaissant sous une couche de rouille.

— À toi, Papa, dit Jason en s'approchant de son père.

— Mon garçon ?

Le vieillard qui se tenait devant lui semblait confus, comme si son esprit avait perdu toute prise sur la réalité.

— Oui, c'est moi. Couvre-toi les yeux, Papa.

Jason visa, tira – et le CAR-15 brûla ses deux dernières cartouches sans couper la chaîne. Il jeta le chargeur vide, en tenait un de rechange dans la main gauche quand il entendit sa mère crier :

— Attention !

Jason leva les yeux et vit un des rebelles se précipiter sur lui, son AK-47 levé, comme une massue. Il lâcha le chargeur et leva sa carabine des deux mains, bandant les muscles pour absorber le choc.

Il semblait que tout le monde soit à court de munitions.

Cela lui rappela les combats au bâton, pendant son entraînement de

base, mais, à l'époque, son adversaire n'avait jamais essayé de le tuer lors de ces exercices. Celui-là avait l'intention de lui fendre le crâne, et Jason essaya de lui retourner le compliment en perdant un minimum de temps.

Il bloqua le coup et attaqua son assaillant d'un violent pied-levé à l'entrejambe, le ratant de quelques millimètres. Le coup secoua malgré tout son adversaire, et Jason en profita pour écraser le nez du tueur d'un coup de crosse. Quand le salaud s'effondra, Jason s'accroupit au-dessus de lui et lui écrasa le larynx de son arme. Cela fit un bruit répugnant, mais Jason n'était plus à ça près.

Il évita pourtant de regarder sa mère et, récupérant le chargeur, l'essuya et se hâta de le mettre dans le magasin.

Deux coups à bout portant, et cette fois la chaîne céda.

— C'est bon, annonça-t-il. Nous sortons de là.

À cet instant, une silhouette se présenta à côté de lui. Jason se retourna le doigt sur la détente, prêt à tuer.

— C'est exactement ce que j'étais en train de me dire, ricana l'Exécuteur.

— J'étais sur le point de vous rayer des listes, répondit Jason.

— J'ai été retenu, dit Bolan.

— Et vous êtes touché, répliqua le jeune homme en désignant son visage.

Le Guerrier se toucha le cuir chevelu de deux doigts qui se couvrirent de sang.

— Ce n'est rien, une éraflure. Nous devons partir tout de suite.

— Entendu.

Se tournant vers ses parents, Jason annonça :

— Maman, Papa, c'est le moment de se tirer.

— Comment oses-tu parler sur ce ton à ton père ? lui renvoya le vieil homme.

« Celui-là a perdu la boule », songea Bolan qui demanda :

— Il peut courir ?

— Nous allons bientôt le savoir. Toujours la rivière ?

— À moins que vous ne connaissiez un meilleur chemin.

— Hélas non.

L'air sombre et déterminé, le jeune homme ordonna à ses parents :

— Suivez-le. Je serai juste derrière vous.

— Si le Seigneur avait voulu que l'homme...

— Pas maintenant, Amos ! coupa sa femme. Avance !

Il n'y avait pas très loin à courir jusqu'à la rivière, mais les combats étaient tout autour d'eux, maintenant que soldats et rebelles s'affrontaient, certains d'entre eux luttant au corps à corps. C'était risqué, mais s'ils pouvaient sortir du camp et atteindre le cours d'eau, ils avaient une chance raisonnable de s'en sortir.

Mais il allait falloir lutter, songea Bolan en menant le quatuor à travers le camp. Dans la pénombre, chaque fois qu'un combattant s'approchait trop, une brève rafale de l'AUG faisait place nette. Il ne faisait pas de distinction selon leurs uniformes, pas plus que l'équipe d'assaut de l'armée n'avait essayé de protéger les deux prisonniers.

À mi-chemin du couvert, Bolan entendit la femme crier. Pivotant sur lui-même, il trouva Amos Claridge à terre, se tenant la jambe, son épouse agenouillée près de lui. Du sang filtrait entre les doigts du pasteur.

— Montrez-moi la blessure, dit Bolan en se penchant vers lui.

Le bruit d'une rafale de 5.56 mm lui indiqua que Jason avait éliminé une autre menace rapprochée.

Merilee Claridge écarta les mains de son mari, lui murmurant des paroles rassurantes tandis qu'il gémissait. La balle avait traversé, le sang coulait des deux côtés, mais aucun jet n'indiquait une artère sectionnée.

— Il ne peut plus marcher, dit la femme du pasteur en pleurant doucement.

— Ça ira. Je me charge de lui, la rassura Jason en se courbant pour hisser son père en travers de ses épaules.

Le vieil homme semblait léger comme une plume. La grimace de Jason, quand il croisa le regard de Bolan, n'avait rien à voir avec l'effort physique.

— C'est bon ? lui demanda Bolan.

Le jeune homme maintenait fermement son père d'une main, son arme dans l'autre.

— C'est bon, on peut y aller, répondit-il.

Ils repartirent donc, Bolan en tête, Merilee derrière lui, Jason fermant la marche. Tout en courant, ils entendaient Amos bafouiller, débitant des versets de la Bible sans lien entre eux, sa voix ne révélant aucune douleur.

Il avait totalement perdu l'esprit. Bolan se demanda si, finalement, ce n'était pas une bénédiction. Le pasteur ne s'en sortait pas dans ce monde de violence et de sang ; il s'en était donc coupé, se laissant dériver dans un autre univers où citer les Écritures faisait disparaître le mal. Ça ne posait pas de problème pour le moment, mais ils devraient le museler une fois dans la jungle, pour que ses sermons incohérents n'invitent pas les guérilleros à les poursuivre.

Ils n'avaient pas encore atteint la rivière, encore moins la sécurité relative de la forêt. Il leur restait encore une centaine de mètres à couvrir, mais la plupart des tireurs qui auraient pu tenter de les arrêter étaient distraits par la tâche consistant à défendre leur propre vie.

La plupart, mais pas tous.

Devant eux, trois rebelles avaient été assez malins pour utiliser une

tranchée peu profonde afin de se protéger, tirant depuis cet abri sur toutes les cibles qui passaient à leur portée. L'excavation se trouvait sur la trajectoire de Bolan, et, à l'instant où il la remarqua, les tireurs le repérèrent.

Pas le temps de faire un détour.

Bolan tira une rafale pour les obliger à baisser la tête, suivie d'une grenade à fragmentation pour les mettre hors d'état de nuire. Au lieu d'avertir Merilee, il l'obligea à s'accroupir à côté de lui, tandis que Jason, lui-même conscient du danger, s'agenouillait près d'eux. Trois longues secondes plus tard, la grenade explosa et les cris de guerre venus de l'abri se changèrent en hurlements confus.

— La voie est libre ! lança Bolan en fonçant vers la tranchée à la tête de ses compagnons.

Il voyait un des tireurs bouger, mais de manière désordonnée, agité de soubresauts, et ne gaspilla pas une balle pour l'achever.

Quelques instants plus tard, ils étaient au bord de la rivière et couraient vers les ombres noires de la forêt.

— Par ici ! dit Bolan, menant le groupe vers l'ouest.

— Dieu merci, nous sommes libres ! haleta la mère de Jason tandis que la jungle se refermait sur eux, étouffant les bruits des combats qui continuaient dans le campement rebelle.

— Pas encore, la corrigea Bolan.

Garuda Malajit était frénétique, enragé contre ses hommes, contre l'ennemi, contre le monde entier. Tout ce pour quoi il avait combattu, risqué sa vie, semblait sur le point de s'écrouler. L'armée avait découvert son campement, annihilait ses hommes, et les prisonniers avaient disparu.

C'en était trop.

Le soi-disant *capo* de Bornéo avait perdu sa garde rapprochée quand l'escouade des forces spéciales avait attaqué le camp. Il les avait envoyés affronter l'ennemi, pendant que lui-même allait chercher les otages. À ce moment-là, il caressait encore l'idée que les Américains pourraient le tirer de là, mais ils avaient disparu.

Où étaient-ils passés ?

Peu importait. Il vit que les chaînes étaient brisées, et que sa dernière chance s'était envolée. Il espéra qu'ils connaîtraient une mort atroce, où qu'ils soient. Ils ne méritaient pas mieux, pour avoir réduit ses plans à néant.

Il pesta contre cette injustice, voyant son rêve partir en fumée s'il ne les retrouvait pas. Malajit avait manqué l'occasion de devenir un héros, d'entrer dans l'histoire et de vivre dans une opulence royale. Il ne serait jamais le *capo* de Bornéo !

C'était fini.

Dans une fureur démente, Malajit s'en prenait à tous ceux qui l'entouraient. Il n'avait plus d'alliés. Il n'y avait plus que des ennemis qui cherchaient à le tuer, et des traîtres qui n'avaient pas su préserver son rêve. Malajit les haïssait tous aussi amèrement, et les tuerait tous avec joie s'il en avait le temps et l'occasion.

Où était Shaitan Takeri quand il avait besoin d'aide ? Probablement en train de pourrir dans la jungle, une balle dans la tête. Bon débarras. Que les autres le rejoignent donc, pour avoir trahi Malajit et sacrifié sa grandiose vision d'avenir.

L'un de ses soldats courut vers Malajit, l'appelant par son nom. Il n'était pas armé, mais avait reconnu un ami. Le choc fut manifeste sur le visage du jeune homme quand Malajit leva sa Kalachnikov et tira une rafale dans la poitrine du soldat.

Un traître en moins. Combien en restait-il ?

En parcourant le campement jonché de morts, Malajit marmonnait injures et malédictions, toutes les insultes qui lui venaient à l'esprit pour qualifier la racaille qui l'entourait. Il abattit un soldat blessé des forces spéciales, puis un autre de ses propres hommes qui prétendait être innocent et le suppliait de le laisser en vie.

Les salopards.

Ils s'étaient concertés pour le trahir, puis s'étaient brouillés et mis à s'entretuer. Malajit allait les y aider, mais ça ne ressusciterait pas son rêve.

Pourtant, s'il pouvait mettre la main sur le pasteur...

Il retourna en courant vers l'endroit où il avait vu le prêtre pour la dernière fois, et s'accroupit dans la fumée des combats pour examiner les chaînes brisées. Des douilles luisant à terre indiquaient que quelqu'un les avait aidés à se libérer et les avait emmenés.

Mais où ?

S'ils avaient quitté le camp, son dernier espoir s'évanouissait avec eux. Mais ils étaient peut-être cachés à proximité. Si Malajit parvenait à les débusquer, il avait une chance de sauver sa peau... et sa fortune.

Il se releva, tourna le dos à l'appentis, et parcourut du regard le champ de bataille. Il y avait des cadavres partout et des blessés se tordant de douleur. Très peu d'hommes des deux camps étaient encore debout avec la force de combattre.

Un mouvement sur sa gauche fit pivoter Malajit, le poing serré sur son AK-47. À six mètres de lui, un homme en treillis de l'armée lui faisait face.

— Vous, enfin, dit le soldat.

Malajit connaissait ce visage. Il lui disait quelque chose. Il l'avait étudié pour une raison ou une autre, sur des photos.

— Ah ! Major Tripada.

— Je suppose que je devrais être flatté.

- Pas vraiment. Je suis content de voir que vous êtes blessé.
- Rien de grave, dit Tripada en agitant comme une aile brisée son bras gauche ensanglanté. Ça me rapportera une médaille supplémentaire, en plus de celle que j'obtiendrai pour vous avoir tué.
- Ravi que vous soyez venu, déclara Malajit. J'ai envoyé des hommes vous tuer par deux fois, mais vous avez eu de la chance.
- J'ai la baraka, l'assura le major.
- Pas cette nuit.
- J'ai toujours pensé que vous étiez fou, reprit Tripada. Regardez autour de vous. Où est votre armée ? Il ne vous reste rien.
- Souriant, Malajit répondit :
- Vous pourriez encore avoir des surprises.
- Il suffit. Vous avez un choix à faire. Vous rendre et affronter un procès, ou mourir.
- La troisième possibilité consiste à vous tuer sur place.
- Un homme en serait peut-être capable, mais pas une limace telle que vous.

La colère monta dans l'esprit du pourri, bouillant dans ses bras et ses mains, puis dans son arme. Malajit pressa la détente de l'AK-47, déchargeant le reste de son magasin. Le M-16 de Tripada avait claqué au même instant, et il sentit les ogives brûlantes le piquer, comme des moustiques.

Insignifiantes.

Quand leurs armes furent vides et que Tripada se fut effondré face contre terre, Malajit éprouva une joie intense. Victorieux ! Il avait vaincu son vieil adversaire, une fois de plus.

— Personne ne peut me tuer ! cria-t-il en direction du ciel. Je suis immortel !

Et, dans un grand sourire, Garuda Malajit s'affaissa vers l'avant, mort avant d'avoir touché le sol.

ÉPILOGUE

Jack Grimaldi attendait le signal, et lorsque celui-ci vint, il ne posa pas de questions. Il se contenta de noter les coordonnées, puis se renfrogna en entendant qu'il devrait transporter quatre personnes, plutôt que les trois auxquelles il s'était attendu.

Tandis qu'il courait sur le tarmac, son visage se détendit. Quatre personnes n'étaient pas excessives pour l'appareil qu'il avait commandé à Subie Bay. Et un de plus valait mieux qu'un de moins, sans aucun doute.

Il s'était attendu à trois personnes, mais craignait qu'il n'y en ait que deux, ou Bolan seul. Autant l'admettre, il s'était inquiété à l'idée de ne recevoir aucun appel de Bornéo. Il avait dormi trois heures par nuit, travaillé par ses nerfs, mais rattraperait son retard après la course. Une fois qu'il aurait ramené ces gens chez eux.

Le Super Stallion CH-53E lui avait été prêté par les marines de Subie Bay. Aucun de leurs insignes n'était visible à l'extérieur, et les numéros d'appel peints sur la queue de l'appareil étaient bidon. Grimaldi ne s'inquiétait pas de la légalité, mais ferait tout pour préserver la possibilité d'un démenti. S'il était abattu, au-dessus de Bornéo ou dans la grande bleue, le coucou qu'il emportait avec lui ne serait pas identifié.

La routine.

Le pilote craignait que ses passagers ne puissent encore avoir des ennuis à terre, pendant qu'ils attendaient son arrivée, mais il n'était pas en son pouvoir de les soulager. L'embarquement aussi pouvait se révéler risqué, car le Super Stallion avait été débarrassé de tout son armement en même temps qu'il avait été repeint.

Si l'on en venait aux mains, Grimaldi ne tirerait pas à blanc. Il ne tirerait pas du tout.

Virant à travers l'azur, il envoya un message silencieux au groupe qui l'attendait, à encore deux heures et quelques de là.

Les secours étaient en route, mais Grimaldi espérait qu'il n'arriverait pas trop tard.

L'attente pouvait être pire. Avant un blitz, il y avait l'anticipation du

danger et l'anxiété concernant les facteurs inconnus, dont même le meilleur plan ne pouvait tenir compte. Après, le soulagement appréciable d'avoir traversé vivant toutes ces épreuves pouvait s'évanouir, gâché par la menace d'être surpris par un accident ou un coup du sort, alors que le pire semblait derrière soi.

Mais attendre était un jeu auquel Bolan savait jouer. Il passait ce temps hors de lui-même, à évaluer tout ce qui l'entourait, depuis la météo jusqu'aux plantes et aux animaux, au terrain – en bref, tout ce qui pouvait affecter ses performances au moment critique.

Ils avaient marché toute la nuit pour atteindre le lieu de leur rendez-vous, sans le moindre signe de poursuivants à leurs trousses. Bolan savait qu'ils n'étaient pas en sécurité pour autant. Une patrouille pouvait leur tomber dessus sans crier gare ; l'armée était peut-être déjà en train de ratisser la jungle derrière eux, à pied, soutenue par un avion équipé de détecteurs de chaleur qui repéreraient leur campement à mille pieds d'altitude.

Ses compagnons, pendant ce temps, étaient occupés à une sorte de réunion de famille. Bolan essayait de ne pas écouter leur conversation, mais il en percevait des bribes. La mère de Jason était reconnaissante de sa venue, mais craignait que son fils ne s'expose à une punition lorsqu'il retournerait à son poste. Jason la pressait de ne pas s'inquiéter, mais Bolan savait comment cela se passait dans les unités combattantes d'élite telles que les SEALs et les Bérets verts. Ils pouvaient prendre leurs aises avec certains règlements sur le terrain, en particulier dans une zone de guerre, mais quand on occupait un poste en temps de paix, la discipline était sacro-sainte.

C'était ce qui faisait d'eux des troupes d'élite, et il y avait toutes les chances pour que Jason soit renvoyé de son unité suite à sa petite escapade. Cette probabilité ne devait pas lui avoir échappé, mais, pour le moment en tout cas, le jeune homme ne paraissait pas s'en soucier. Il avait sauvé ses parents et le reste était secondaire.

Amos Claridge s'accrochait. Ils avaient arrêté le saignement de sa blessure à la jambe, mais il était incapable de marcher sans aide. Pire, il n'avait pas retrouvé sa lucidité une fois hors de danger, comme l'avait espéré l'Exécuteur. Quand Amos parlait, il citait les Écritures d'une voix stridente, ou émettait des proclamations comme s'il s'était adressé à une congrégation. « Repentez-vous et soyez sauvés ! » avait été sa favorite ces deux dernières heures, et Bolan aurait apprécié qu'il joue un autre disque rayé pour changer un peu.

L'Exécuteur ne pouvait que deviner ce qu'avaient dû subir les Claridge dans le campement des rebelles. Ils portaient tous les deux de nombreuses blessures, indiquant qu'ils avaient subi des mauvais traitements. D'après sa femme, Amos attendait d'être exécuté quand ils

l'avaient sauvé, mais la sentence de mort avait-elle suffi à lui déranger l'esprit ? Était-ce l'ensemble de ce qu'il avait vécu, ou lui manquait-il déjà quelques cases quand tout avait commencé ?

Bolan laisserait ces questions aux psys qui les attendaient à Subie Bay pour les accompagner aux États-Unis.

Ils étaient vivants. Ils rentraient chez eux.

Sa tâche serait terminée dès que Grimaldi viendrait les chercher et les emporterait loin d'ici.

Il entendit l'hélicoptère arriver du nord-nord-est. Il attendit, craignant la précipitation et ne voulant pas utiliser trop vite son émetteur-récepteur, au cas où il s'agirait d'un appareil ennemi. Les autres l'entendirent un instant plus tard ; Jason se leva et tendit la main vers le CAR-15.

Bolan prit sa radio miniature et parla dans l'émetteur.

— Aigle, ici Marmotte. Tu me captes ?

— Cinq sur cinq, répondit Grimaldi. Ces coordonnées sont toujours les bonnes ?

— Affirmatif. Nous sommes prêts quand tu le seras, Aigle.

— J'arrive. Ne bougez pas.

Bolan éteignit la radio, commença à se détendre, et déclara aux autres :

— C'est notre taxi.

* * *

L'Exécuteur se laissa aller sur le siège du copilote tandis que l'hélicoptère fendait l'air vers le nord, survolant des eaux bleues à destination des Philippines. Ils ne rentraient pas directement chez eux, mais cela suffirait.

Leur embarquement s'était déroulé sans anicroche. Le vieil homme avait retrouvé assez de force pendant que l'hélico s'enlevait pour débiter quelques versets concernant l'ascension au Paradis, mais il n'y avait aucune oreille hostile dans le voisinage pour repérer sa voix et faire pleuvoir sur leurs têtes les feux de l'enfer.

Jason était blotti avec ses parents dans la grande soute de l'hélicoptère, qui comportait des sièges pour cinquante-cinq soldats. Ils s'étaient placés tout au fond, pour trouver un semblant d'intimité, et Bolan devinait qu'ils verseraient tous des larmes, à moins qu'Amos ne soit perdu dans son univers parallèle.

— Tu crois qu'ils s'en sortiront ? demanda Grimaldi.

Sa voix sonnait métallique dans les écouteurs de Bolan.

Bolan haussa les épaules.

— Ils n'ont aucune blessure inguérissable. Extérieurement, du moins.
— Le pasteur a l'air un peu loufoque, sauf ton respect.
— Il a perdu quelque chose là-bas, convint Bolan. À moins qu'il ne soit comme ça depuis un moment. Il s'est fait rudoyer, quant à savoir si c'est la cause de ce que tu as vu, je n'ai pas de réponse.

— J'imagine qu'il ne remontera pas en chaire avant un moment.

« S'il y remonte jamais », songea Bolan.

La foi était une chose étrange. Une dose suffisante pouvait faire traverser à quelqu'un la pire des épreuves et l'amener sur l'autre rive dans un état convenable. Mais un excès de foi pouvait finir par ravager les esprits et les âmes.

— Tu as eu des nouvelles de Hal ? demanda Bolan.

— Il s'est inquiété, mais tu ne pourras jamais l'obliger à le reconnaître. C'est la mère-poule la plus coriace que j'aie jamais connue.

Brogna pouvait respirer à son aise, maintenant que Bolan et les otages étaient en route vers un territoire ami. La Maison Blanche pouvait cesser de s'inquiéter des relations avec Jakarta, et un quelconque nègre de Washington pourrait rédiger un communiqué de presse expliquant comment les Claridge avaient été sauvés par l'armée régulière.

Ni l'Exécuteur ni le Black Warriors Ranch ne seraient mentionnés, bien entendu. Franck Vitali, le directeur du Département 127, avait suivi toutes les phases de l'opération, mais donnerait une conférence de presse, si nécessaire, dans laquelle il pourrait affirmer sur l'honneur que ses services n'étaient en rien concernés par cette affaire. Cela aurait enfreint la règle sacrée du démenti plausible. « Nous n'avons rien fait » était le credo de Washington, et l'avait toujours été. « Et même si nous sommes responsables, vous ne pourrez rien prouver. » Ça, ça se dirait peut-être dans la discrétion feutrée d'une réunion des services secrets...

— J'étais en train de penser qu'un peu de détente te ferait du bien, dit Grimaldi.

— À quoi pensais-tu exactement ?

— Qu'est-ce que tu dirais de trouver deux kayaks et de prendre une petite semaine pour descendre les rivières à Luzon ? J'ai entendu dire qu'ils avaient une jungle incroyable, là-bas.

Bolan se tourna vers Grimaldi, le foudroya du regard et vit un grand sourire s'étaler sur le visage de son vieil ami.

— Non merci, répondit-il. Je me contenterai d'un repas, d'un lit et d'un somme de vingt heures.

Grimaldi secoua la tête.

— Je vois que je me suis trompé sur ton compte. J'avais toujours cru que tu aimais l'aventure.

— J'ai déjà donné, répliqua Bolan. Viens me chercher quand tu auras

en vue un endroit frais et relativement sec.

— Je vais y réfléchir.

— En attendant, je crois que je vais prendre de l'avance sur mes vingt heures de sommeil.

Bolan garda ses écouteurs pour étouffer un peu le bruit du moteur et se renfonça sur son siège en fermant les yeux. Il ne dormirait peut-être pas, mais l'obscurité était apaisante, même dans ces conditions.

Il espérait que les Claridge trouveraient la paix, la guérison, mais le problème n'était plus de son ressort. Pour l'Exécuteur le travail était terminé.

Jusqu'à la prochaine fois.

Mais il venait à peine de fermer les yeux que la voix de Grimaldi retentit :

— Désolé, Striker ! J'ai Hal dans le casque, il dit que c'est urgent.

Le Guerrier gronda, mais prit la communication.

— Hal ! Tu ne pouvais pas me donner vingt-quatre heures de tranquillité avant de me pourrir la vie ?

— J'aurais bien voulu, l'ami, mais j'ai un truc important sur le feu. Tu ne rentres pas à la maison !

— Comment ?

— Allez ! Rendors-toi. Je t'en parlerai demain. Mack Bolan coupa la communication, furieux, sans ajouter un mot.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda Grimaldi.

— M'inviter à une partie de pêche, je suppose, murmura le Guerrier.

FIN